

## R. G. DE LA SAULAYE

Dans notre étude concernant le nom islamique de René Guénon<sup>1</sup>, nous montrons dans quelle mesure l'identité 'Abd al-Wâhid Yahyâ révèle la fonction de ce Maître dont l'intervention s'avère décisive pour la phase finale du *Kali-yuga*. Bien qu'elle soit unique à plus d'un titre, on constatera tout de même qu'elle présente des analogies, voire une parenté, sous tel ou tel rapport, avec les missions sacrées de certaines figures éminentes de différentes traditions. Etant donné sa résonance universelle et ses incidences dans toutes les composantes du domaine spirituel, cette fonction n'est pas plus propre à l'Islam historique qu'à toute autre forme traditionnelle. Si nous en avons entrepris l'étude d'abord sous sa dénomination arabe, c'est principalement pour des raisons pratiques liées entre autres aux ressources inépuisables d'une langue sacrée, mais aussi pour des raisons d'opportunité, le nom en question étant celui auquel il répondait au moment où cessa son activité terrestre récemment commémorée en l'année 2001, année jubilaire consacrant l'immortalisation de son œuvre parachevée. Toutefois, fût-elle ultime, la désignation orientale du Maître n'est pas la seule à permettre une reconnaissance de sa véritable fonction et celle-ci reste identifiable au travers de ses autres noms qui tous, en somme, ne font qu'exprimer à leur manière les aspects multiples et concordants de ce que l'on pourra considérer comme une véritable manifestation avatârique.

1. Cf. « *Iqra'* », *Science sacrée*, nos 1-2 et 3-4.

En ce sens, la première des identités de René Guénon, celle qu'atteste son état civil de naissance, est elle-même très riche d'enseignements et fera l'objet d'une étude complémentaire prochaine<sup>2</sup>. Il conviendra encore d'analyser certaines des "signatures" dont il fit usage, à l'occasion, en fonction des milieux dans lesquels il était appelé à évoluer. Mais pour l'heure, ce qui motive les considérations à suivre, ce sont les implications d'un fait resté ignoré jusqu'à ce jour, et qui surprendra peut-être ceux qui ne s'accordent à voir en ce maître, dont l'enseignement privilégie la connaissance métaphysique et transcendante, qu'une nature exclusivement brahmanique<sup>3</sup>. Etant donné qu'en Occident l'appartenance à l'ordre sacerdotal ne dépend pas, comme en Inde, d'une origine sociale spécifique, c'est dans les autres catégories de la société qu'il recrute ses membres, lesquels gardent naturellement de leur milieu primitif certaines qualités. Ce pur *jnâni* descend en réalité d'une lignée noble. D'ailleurs, normalement, au patronyme officiel que chacun lui connaît, il conviendrait d'ajouter un nom à particule ; cette distinction lui a valu de surcroît l'attribution d'armoiries. Il apparaît ainsi conforme au cas des *avatâras* des temps "historiques" qui, comme il le fait lui-même observer, « sont issus de la caste des *kshatriyas* »<sup>4</sup>. Contemplatif et noble tout à la fois, son double caractère ne doit-il pas être interprété « comme le signe d'une relation plus directe avec la source commune des deux pouvoirs »<sup>5</sup> ?

Avant d'aborder l'analyse de ces informations inédites, rappelons que la date de son retour à Dieu est celle du 7 janvier, laquelle coïncida en 1951 avec la fête de l'Épiphanie<sup>6</sup>, comme ce fut encore le cas pour le jubilé de 2001. Le message que constitue cette

2. On pourrait objecter à nos études relatives aux noms de Guénon que celui-ci écrit : « il n'y a aucun intérêt à s'occuper d'un nom qui ne représente pour nous rien de plus qu'une... signature, et auquel nous donnons tout juste autant d'importance qu'au vêtement que nous portons ou à la plume avec laquelle nous écrivons » (*V.I.*, juil. 1932, repris dans les *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, Tome 1, pp. 203-204). Outre qu'il s'adressait en l'occurrence à un détracteur qui prisait l'art du calembour sur son nom et dont l'intention était donc toute différente de la nôtre, nous souhaitons pouvoir répondre tout de même à un tel argument mais une autre fois ; nous verrons alors précisément comment il faut l'entendre pour qu'il ne contredise pas l'intérêt de l'identité affirmée traditionnellement du "nom" et du "nommé". Certaines données du sujet que nous présentons ici fournissent déjà quelques indices et éléments de réflexion.

3. Dans un manuscrit inédit, il se qualifie lui-même de « brahmane errant ».

4. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, chap. 13.

5. *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, chap. 7.

6. Cf. « 'Abd al-Wâhid Yahyâ », *La Règle d'Abraham*, n° 10, décembre 2000.

extinction un tel jour ne doit pas nous échapper car celui-ci, assez exceptionnellement, commémorait un ensemble très conséquent d'événements primordiaux. S'il est notoire qu'il était consacré aux Rois-Mages, on sait moins qu'il célébrait en même temps non seulement le Baptême du Christ par saint Jean et les noces de Cana, mais aussi la Décollation de ce même Baptiste<sup>7</sup>. Pour les orthodoxes le 7 janvier marque en conséquence la Saint Jean-Baptiste<sup>8</sup>, mais pour ceux qui suivent encore le calendrier julien, comme les coptes, il n'est rien moins que le jour de Noël<sup>9</sup>. La suite de cette étude et d'autres travaux à paraître expliciteront l'importance à accorder à la cessation du ministère de Guénon lors de cet anniversaire qui détermine vraisemblablement l'instauration d'une ère nouvelle, sans nul doute propice à l'Esprit. Nous n'y insisterons donc pas immédiatement, mais nous soulignerons tout de même que la signification symbolique de la visite des "trois chefs de l'Agartha" venus rendre hommage au Christ naissant nous a été exposée précisément par celui qui engagea son autorité en dévoilant, quitte à se le voir reprocher<sup>10</sup>, la doctrine relative à ce mystérieux "Roi du Monde" dont il « devait, le premier, donner la définition révélatrice »<sup>11</sup>. Il le fit d'ailleurs dans un ouvrage sans équivalent présentant de façon inédite les trois fonctions éminentes de la hiérarchie initiatique suprême, dont les Rois-Mages sont l'expression occidentale chrétienne exacte. Il permet d'identifier précisément leurs représentants dans toutes les formes traditionnelles particulières orthodoxes et de connaître de manière rigoureuse leurs prérogatives propres et leurs domaines de compétences respectifs. Quant à l'ordre archétypal auquel il rallie les consciences, il offre l'avantage d'être en quelque sorte

7. Cf. Ernest Razy, *Saint Jean-Baptiste*, pp. 208-209, Paris, 1880. L'auteur, après avoir précisé que parmi les Orientaux et en Syrie notamment la Décollation se fêlait le 7 janvier, note : « On ne saurait nier, dit Rupert, d'accord en cela avec un grand nombre de Pères et d'interprètes, que ce ne soit, d'après le sentiment de l'Eglise que les trois miracles de l'adoration des mages, du Baptême de Jésus Christ et des noces de Cana sont célébrés le même jour. L'Eglise ne fait rien sans raison ; elle n'a donc pu adopter cette coutume, que parce qu'elle a été édifiée sur ce point, dès le principe par les enseignements des apôtres ».

8. Saint Jean-Baptiste a la particularité d'être fêté non seulement le jour de sa mort, comme les autres saints, mais également le jour de sa naissance que l'on situe au solstice d'été. Il partage ce privilège avec Marie à laquelle il est lié à plus d'un titre comme nous l'entreverrons par la suite.

9. Pour certains, les arméniens notamment, Noël se fête la veille, le 6 janvier.

10. « nous en avons dit certainement bien plus qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, et quelques-uns seront peut-être tentés de nous le reprocher » (*Le Roi du Monde*, chap. 12).

11. « La fonction de René Guénon et le sort de l'Occident », *E.T.*, juil. à nov. 1951 ; dans ce numéro p. 101.

“déspécifié” et dépouillé des marques distinctives dont le revêtent ses multiples délégations dans le monde. Il joue ainsi un rôle conciliateur, voire réconciliateur, en favorisant une reconnaissance univoque des vérités fondamentales ; il éradique par là-même les exclusivismes qui manquent rarement de se produire dès lors que l’on relève des différences formelles faisant perdre de vue les principes. Mais ce qu’il importe avant tout de comprendre grâce à cet enseignement, c’est que la méconnaissance d’une telle perspective risque fort de se répercuter dans l’ordre initiatique et de produire l’illusion d’une atteinte du Suprême, alors qu’il ne s’agit que de l’une de ses déterminations, fût-elle directe. La paix qu’elle est censée procurer alors n’est pas identique à la grande Paix ou la *Pax profunda* finale, pas plus que l’image d’une réalité n’est cette réalité elle-même.

A l’instar des Rois-Mages venus d’Orient et se manifestant au commencement de la vie terrestre de Jésus, le témoignage intellectuel laissé par René Guénon annonce en quelque sorte le début d’une période qui reproduit un processus du même ordre, mais dans un cadre qui s’étendra cette fois définitivement au-delà des frontières formelles que le cours de l’histoire a imposées jusqu’alors. Les événements connus qui accompagnent la naissance du Christ, comme sa conception miraculeuse ou l’offrande conférée dès l’origine par les chefs de l’*Agarttha*, constituent les preuves indubitables d’un cas avatârique avéré. C’est même le cas historique le plus éminent pour les occidentaux où, dès l’origine, on constate l’efficacité de ce qui représente proprement une descente du Principe divin dans le domaine de la manifestation. On souscrira d’autant plus volontiers à ce point de vue que certains Hindous eux-mêmes reconnaissent

en lui le neuvième *Avatâra* de Vishnu. De la même manière, la dixième et dernière manifestation du Dieu hindou, celle du *Kalkin-Avatâra* « qui est monté sur le cheval blanc, qui porte sur sa tête un triple diadème, signe de la souveraineté dans les trois mondes, et qui tient dans sa main un glaive flamboyant »<sup>12</sup>, correspondra à son tour sans ambiguïté à la venue du Christ de la Parousie : « et voici un cheval blanc, celui qui le monte se nomme fidèle et véridique [...] sur sa tête il y a des diadèmes multiples [...] et de sa bouche sort une épée acérée »<sup>13</sup>.

Puisque nous faisons ici appel au concept hindou d'*avatâra*, il n'est pas hors de propos de rappeler que la Mère de l'*Avatâra* éternel est *Mâyâ*, la *Shakti* du Principe qui représente l'aspect "maternel" de celui-ci, et que, sous le rapport de sa naissance dans le monde manifesté où elle est identifiée alors à *Prakriti*, on la retrouve, en tant qu'aspects de la Mère divine, sous les noms de *Mâyâ* ou *Maïa*, les mères respectives de Bouddha et d'Hermès. Or, certains ont voulu voir un rapprochement entre ce nom de *Mâyâ* et celui de Maria comme le souligne à plusieurs reprises René Guénon<sup>14</sup>. Cette façon de procéder, même si elle ne repose pas sur les règles étymologiques communément établies et fait appel plutôt à des similitudes phonétiques qui relèvent d'un art comme celui de l'herméneutique du *Cratyle* de Platon ou du *nirukta* hindou<sup>15</sup>, reste à prendre en considération quand les notions que ces mots recouvrent désignent des principes communs. C'est d'autant plus vrai présentement qu'il se trouve un autre mot, phonétiquement proche de ceux-là, qui exprime à son tour pareille idée. Le terme *mâhiya* en arabe se traduit en général, et faute de mieux pour le rendre synthétiquement, par "quiddité" ; si l'on s'appuie sur la particule

καὶ ἰδοὺ ἵππος λευκός καὶ ὁ καθήμενος ἐπ' αὐτὸν [καλούμενος] πιστὸς καὶ ἀληθινός [...] καὶ ἐπὶ τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ διαδήματα πολλά [...] καὶ ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ ἔκπορεύεται ῥομφαία ὄξεια

12. *Etudes sur l'Hindouisme*, chap. 2.

13. *Apoc.*, 19, 11-15. Cf. « Saint Bernard Vivant », *Science sacrée*, n<sup>os</sup> 3-4, p. 55.

14. Cf. *Etudes sur l'Hindouisme*, chap. 10 et *La Grande Triade*, chap. 1. Dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, part. 4, chap. 2, il rappelle que « le mois de mai tire son nom de *Maïa*, mère de Mercure (qui est dite être l'une des Pléiades), à laquelle il était anciennement consacré ; or, dans le Christianisme, il est devenu le "mois de Marie", par une assimilation, qui n'est sans doute pas uniquement phonétique, entre *Maria* et *Maïa* ».

15. Curieusement, l'utilisation de ce procédé à vocation avant tout "suggestive" se trouve être répandue durant les périodes d'apogées traditionnelles comme on le constate si fréquemment dans les écrits du moyen âge en Occident.

*mâ* à partir de laquelle il est formé, on obtient littéralement le sens de “ce de quoi est fait”, ce qui rejoint très exactement en sanskrit « la particule *maya* signifiant “qui est fait de” ou “qui consiste en” »<sup>16</sup>. Le mot *mâhiya* est utilisé pour tenter d’exprimer ce qu’est la “Mère du Livre” à laquelle fait allusion le Coran<sup>17</sup>. Cette notion, si importante dans la tradition islamique, est appliquée à la “Matrice” principielle du Livre divin universel. Quoique par nature, un pareil concept ne se laisse enfermer dans aucune définition, Jîlî en propose pourtant une, par nécessité pourrait-on dire, en s’efforçant de la rendre la moins limitative possible : « la “Mère du Livre” est l’expression de la “quiddité” (*mâhiyya*)<sup>18</sup> du fond de l’Essence. Sous certains aspects, elle désigne les “quiddités” (*mâhiyyât*) des réalités auxquelles n’est assignable aucun nom, aucune qualité, aucune définition, aucun être ni non-être, aucun caractère divin ni créaturiel. Quant au “Livre”, c’est l’Être pur qui ne tient compte d’aucun non-être »<sup>19</sup>; c’est aussi, par rapport à ce que nous

أم الكتاب هي عبارة عن ماهية كنه الذات المعبر عنها من بعض وجوهها بماهيات الحقائق التي لا يطلق عليها اسم و لا نعت و لا وصف و لا وجود و لا عدم و لا حق و لا خلق و الكتاب هو الوجود المطلق الذي لا عدم فيه

16. *L’Homme et son devenir selon le Vêdânta*, chap. 9.

17. Cf. *Cor.*, 3, 7 ; 13, 39 et 43, 4. Le qualificatif de “Mère du Livre” est attribué à la première sourate du Coran « *al-Fâtîhah* » dont le nom exprime littéralement “Celle qui ouvre” et suggère en même temps l’idée d’“introduction générale”. Cette désignation entraîne que la “Mère du Livre” fait partie intégrante du “Livre” et, par suite, de son fils. De la sorte, c’est son fils qui la produit et cette idée reprend, en l’explicitant, celle à laquelle fait allusion Dante quand il dit : « Vierge mère, fille de ton Fils » (“*Vergine madre, figlia del tuo Figlio*”, *Paradis*, 33, 1). Elle correspond à celle exprimée par ce hadîth signalé : ﴿ Fatimah est la mère de son père

(*umm abî-hâ*) ﴿ (cf. Laila Khalifa, *Ibn ‘Arabî, Initiation à la futuwwa*, p. 319, Beyrouth, 2001). Dans la *Bhagavad-Gîtâ* (4, 6), Krishna énonce pareillement : « Bien que sans naissance... je nais de ma propre *Mâyâ* » (cf. *Etudes sur l’Hindouisme*, note du chap. 10).

18. Par référence à ce terme *mâhiyya*, on voit une nouvelle fois, *maya* étant son équivalent et *Mâyâ* exprimant la “Mère” qu’il définit, que le son très voisin de ces deux derniers mots, pourtant différents en sanskrit, révèle en réalité leur rapport sous-jacent.

19. *Al-Insân al-Kâmil*, chap. 33. Il ajoute qu’« elle n’est pas intelligible [...] elle est une Quiddité, qui ne se laisse définir par aucune formulation envisagée sans qu’il faille, en même temps, lui appliquer la formulation inverse ».

[هي] غير معقولة [...] و لكنها عبارة عن ماهية لا تنحصر بعبارة إلا و لها ضد تلك العبارة من كل وجه  
Il existe un travail de Monsieur J.-F. Houberton sur cette question que nous espérons voir publier sous peu.

disions précédemment, l'*Avatâra* dont on verra par la suite comment il restitue le "Livre". La mère de l'*Avatâra*, *Mâyâ*, d'après Guénon, « par là même qu'elle est l'"art" divin qui réside dans le principe, s'identifie aussi à la "Sagesse", *Sophia* »<sup>20</sup>, et l'on peut, avec cet éclairage, mieux appréhender ce que Michel Vâlsan avait en vue quand, parlant de celui qu'il reconnaissait pour maître, il assurait que « les matrices de la Sagesse avaient prédisposé et formé son entité selon une économie précise »<sup>21</sup>.

La naissance de l'*Avatâra* se détermine, nécessairement, en conformité avec les lois cycliques, du point de vue temporel, et elle se produit dans des lieux prédisposés de la géographie sacrée, du point de vue spatial. La marche solaire connaît deux points d'arrêt, au sens étymologique du mot "solstice", qui sont en relation avec les deux limites extrêmes de la manifestation : « la "porte des hommes", correspondant au solstice d'été et au signe zodiacal du Cancer, c'est l'entrée dans la manifestation individuelle ; la "porte des dieux", correspondant de même au solstice d'hiver et au signe zodiacal du Capricorne, c'est la sortie de cette même manifestation et le passage aux états supérieurs »<sup>22</sup> ; « la "porte des dieux" ne peut être une entrée que dans le cas de descente volontaire dans le monde manifesté, soit d'un être déjà "délivré", soit d'un être représentant l'expression directe d'un principe "supra-cosmique" [...] on peut facilement comprendre par là la raison pour laquelle la naissance de l'*Avatâra* est considérée comme ayant lieu à l'époque du solstice d'hiver, époque qui est celle de la fête de Noël dans la tradition chrétienne »<sup>23</sup>. Intervenant à minuit, cette naissance a même une double correspondance avec la "porte des dieux" puisque « dans la journée, la moitié ascen-

20. *Etudes sur l'Hindouisme*, chap. 10.

21. « René Guénon et le sort de l'Occident », p. 100. Nous n'envisageons cette fois que la naissance de la fonction de René Guénon, naissance spirituelle conçue par la Sagesse divine, et nous verrons une autre fois en quoi sa mère naturelle fut un support adéquat.

22. *Symboles fondamentaux*, chap. 19.

23. *Ibid.*, note du chap. 35.

dante est de minuit à midi, la moitié descendante de midi à minuit ; minuit correspond à l'hiver et au nord, midi à l'été et au sud »<sup>24</sup>. En Occident, Noël correspondant au 25 décembre, c'est cette date qui marque la naissance avatârique par excellence.

En 1913<sup>25</sup>, et le 25 décembre précisément, un expert en héraldique adresse à René Guénon cette lettre singulière qui lui annonce : « Monsieur, nous avons l'honneur de vous informer qu'en vertu de l'Edit de l'an 1696, qui exigeait les preuves de noblesse et qui a attribué, alors, des armoiries à un petit nombre de familles de distinction, votre nom se trouve enregistré à l'Armorial Général de France depuis plus de deux siècles. (Manuscrit de la Bibliothèque Nationale) Si vous avez le désir de posséder le facsimilé du brevet armorié qui a été délivré par Louis XIV, à votre ascendant avec le titre de ses fonctions nous pouvons vous l'établir [...] nous espérons que votre famille dont les parchemins ont probablement été perdus ou détruits dans les tourmentes révolutionnaires, accueillera avec intérêt, la mission que nous nous sommes donnée de lui offrir un titre, qu'elle aura la légitime fierté de recouvrer pour le transmettre à sa postérité » (cf. doc. 1).

Le brevet, reproduit sur parchemin, qui lui est alors fourni, donne les précisions suivantes :

« Blason des armes de feu M. Le Chevalier de la Saulaye capitaine provincial au bataillon du Mans.

Le fond d'azur, portant en chef une bande d'argent, sur la bande cinq losanges de gueules, au-dessous un chevron brisé d'or, au-dessus une couronne de comte en chef, et pour support deux lions » (cf. doc. 2)<sup>26</sup>.

Rien ne permet de déduire, avec les éléments dont on dispose actuellement, que René Guénon ait

#### 24. *Ibid.*

25. A titre de curiosité, nous ferons observer qu'en considérant le nombre de cette année comme le font les anglais en le décomposant en 19 et 13, on obtient les nombres correspondant en arabe aux Noms divins *Wâhid* et *Ahad* ( $W + â + h + d = 6 + 1 + 8 + 4 = 19$  ;  $A + h + d = 1 + 8 + 4 = 13$ . Cf. le tableau des valeurs numériques p. 605. Souvenons-nous que les voyelles qui apparaissent dans la transcription latine ne sont généralement pas des lettres dans les langues sémitiques). Sur ce couple de Noms exprimant non seulement deux aspects de l'Unité mais encore le Nom suprême, cf. l'article de M. Giraud, pp. 283-286. On se rappellera que depuis 1911 René Guénon a pris le nom islamique d'Abd al-Wâhid, "Serviteur de l'Unique", et qu'il fait des remarques sur le nom 'Abd al-Ahad dans un compte rendu.

26. L'orthographe du document reproduit p. 14 a été adaptée dans notre texte.



eu ou non une connaissance exacte de ses origines avant l'envoi de ces documents. La probabilité existe pourtant bien, puisque le 15 janvier 1928, le faire-part de décès de son épouse Berthe, née Loury, atteste l'existence de plusieurs personnes répondant au nom orthographié « de Lasaulaie » (cf. doc. 3). Il existe éga-

**EUG. AGNUS**  
*Heroldiste Expert*  
MEMBRE DE LA CHAMBRE DES EXPERTS ET ÉVALUÉS  
PROFESSIONNELS ET JUDICIAIRES  
Exercant depuis 1887  
BREVETS . ARMOIRIES  
GÉNÉALOGIES  
*Arrangements de Additions de Noms*  
RECTIFICATIONS D'ÉTAT-CIVIL  
TRANSMISSIONS  
DE TITRES NOBILIAIRES  
59 Rue Chardon-Lagache  
PARIS (XVI<sup>e</sup>)

Paris, le 25 Dec. 1913

Monsieur Guénon

Blois

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous informer qu'en vertu de l'Edit de l'an 1696, qui exigeait les preuves de noblesse à qui a attribué, alors, des armoiries à un petit nombre de familles de distinction, votre nom se trouve enregistré à l'Armorial Général de France depuis plus de deux siècles.

(Manuscrite de la Bibliothèque Nationale)

Si vous avez le désir de posséder le fac-similé du brevet armorié qui a été délivré, par Louis XIV, à votre ascendant avec le titre de ses fonctions, nous pouvons vous l'établir aux conditions suivantes:

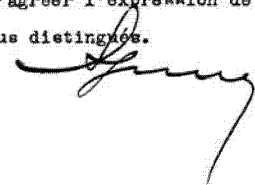
Sur Parchemin, avec armoiries enluminées.....20 francs.

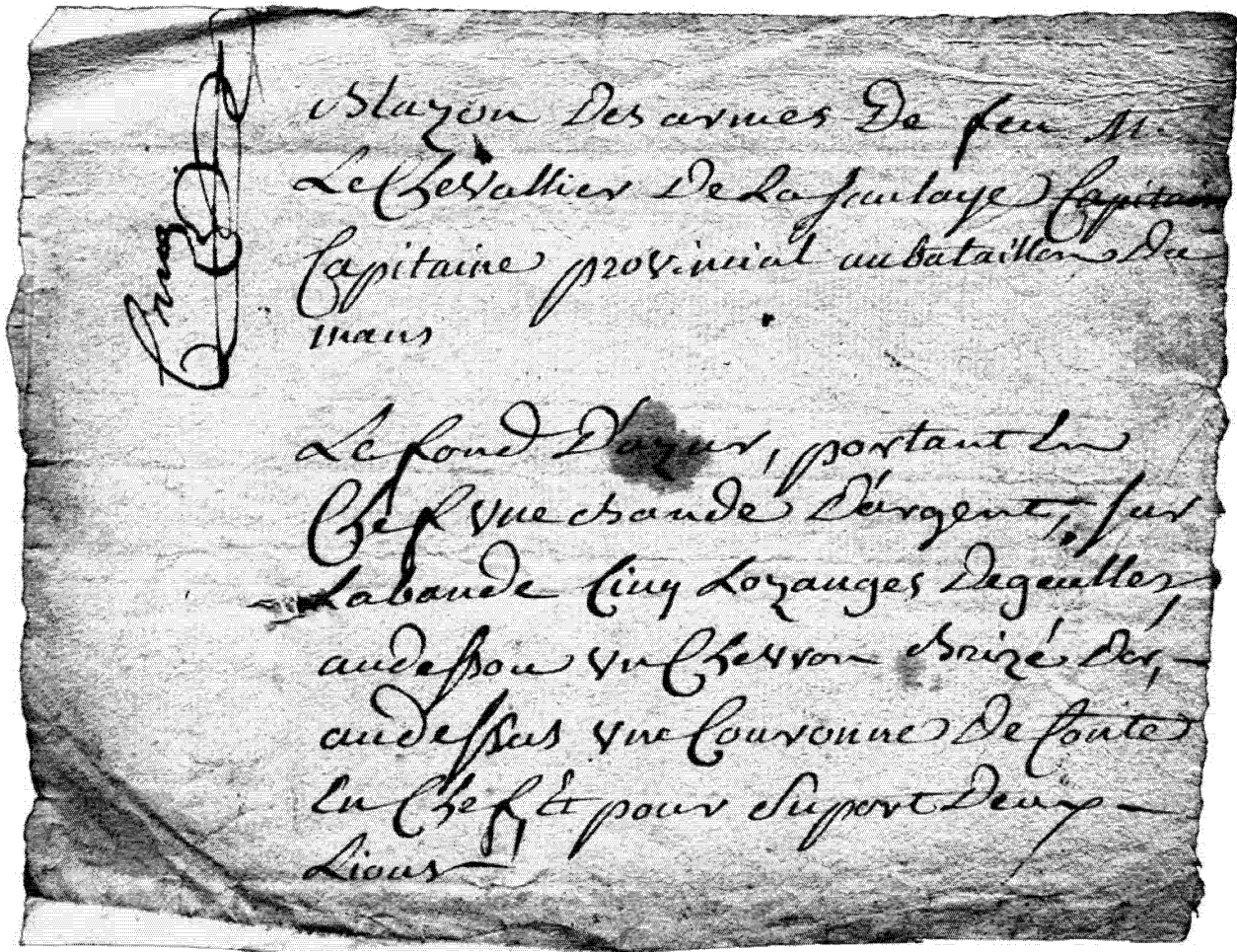
Sur faïence inaltérable avec l'entourage, véritable pièce d'art ..... 60 francs.  
Cachet pour cire gravé aux armes de votre famille..... 25 francs.

Payable en mandat ou chèque,  
" ou contre remboursement,  
" ou après réception.

Nous espérons que votre famille dont les parchemins ont probablement été perdus ou détruits dans les tourmentes révolutionnaires, accueillera avec intérêt, la mission que nous nous sommes donnée de lui offrir un titre, qu'elle aura la légitime fierté de recouvrer pour le transmettre à sa postérité.

Dans l'attente de vos ordres, nous vous prions, Monsieur, d'agréer l'expression de nos sentiments les plus distingués.





Doc. 2



Monsieur René GUÉNON;  
Madame Edmond LOURY;  
Monsieur et Madame Émile CLISSON, Madame Émile BÉLILE, Monsieur et  
Madame Alfred MASSÉ, Monsieur et Madame Henri LOURY, Monsieur et Madame  
Armand LOURY, Monsieur et Madame René LOURY;  
Madame DURU, Madame BERGER;  
Madame Henri PERROCHON, Madame Émile de LASAULAIE;  
Messieurs Henri et Pierre CLISSON, Mesdemoiselles Simone et Bernadette  
CLISSON, Monsieur Jean BÉLILE, Mesdemoiselles Françoise et Madeleine BÉLILE,  
Messieurs René et Henri LOURY;  
Mademoiselle Madeleine BERGER, Monsieur Pierre BERGER, Madame  
GASNAULT;  
Madame TOURLET, Monsieur et Madame Paul PERROCHON et leurs enfants,  
Monsieur et Madame MURAY et leurs enfants, Monsieur Louis de LASAULAIE,  
Monsieur et Madame Maurice de LASAULAIE et leur fille;  
Madame BOUCAULT et son fils, Madame DION et sa fille, Madame Henri  
TOURLET et sa fille, le Docteur et Madame René TOURLET et leurs enfants,  
Mademoiselle Jeanne ROUSSEAU;  
Madame LAURENT, Monsieur et Madame René THOREAU et leurs enfants,  
Monsieur et Madame GROLEAU et leurs enfants, Monsieur et Madame Marcel  
THOREAU et leurs enfants, Mademoiselle Jeanne LIBAUD;  
Les Familles GROSSET, PALLU, BOUCHER, MELIN, HAMONIERE et  
BILLETTE;

Ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver  
en la personne de

### **Madame René GUÉNON**

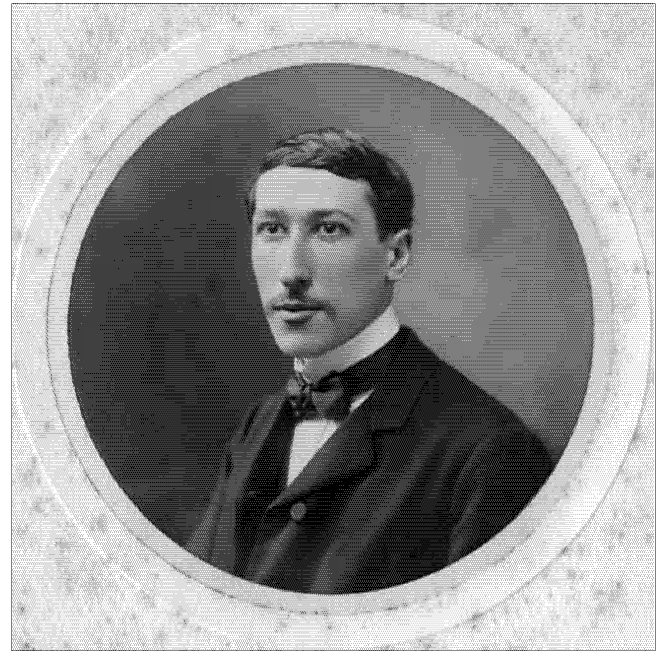
Née Berthe LOURY

leur épouse, fille, sœur, belle-sœur, nièce, petite-nièce, tante, cousine germaine, cousine et  
petite-cousine, décédée, munie des Sacrements de l'Église, à Paris le 15 Janvier 1928,  
dans sa 45<sup>ème</sup> année.

**Priez Dieu pour Elle !**

St. Rue Saint-Louis-en-l'Île, PARIS (4<sup>e</sup>)

Champigny-sur-Veude (INDRE-&-LOIRE)



Berthe et René  
Guénon,  
été 1912.



Mariage,  
Juillet 1912.

lement une lettre datée du 7 août 1949 qui effleure le sujet mais qui ne permet aucunement de trancher sur ce point. Dans cet écrit, Guénon, qui est au Caire, précise à son correspondant : « pour ce qui est des anciens actes notariés, la plupart étaient dans une grande boîte en bois qui a été déposée chez le notaire par Mme S. quand la maison a été louée ; ceux qui étaient en dehors de cette boîte et que vous avez trouvés ne doivent pas concerner les propriétés et ont plutôt un intérêt de curiosité (je me souviens qu'il y a aussi, parmi ces papiers, un brevet d'officier portant la signature de Louis XV) ».

Quoi qu'il en soit, ce qu'il importe de retenir, c'est que la date si symbolique du 25 décembre, celle qui célèbre la naissance de l'Agneau divin, marque une sorte de mise à jour de son titre de noblesse. Ce qui est remarquable, c'est que l'expéditeur soit un dénommé Agnus qui, de surcroît, se prénomme Eugène, à savoir donc un "Bien né" au sens littéral. Voilà un nom bien choisi pour présenter pareil augure<sup>27</sup> ! Quelle que soit la valeur attribuable à ces titres décernés au XVII<sup>ème</sup> siècle, c'est avant tout le symbole qui importe en pareil cas. Qui sait comment Guénon accueillit ces informations ? Fut-ce comme l'"officialisation" de la "bonne nouvelle" d'une seconde naissance à laquelle son prénom René semblait le prédestiner ? Ce qui est sûr, c'est que tout avait pour lui une signification profonde et que, par définition, les "coïncidences" ne sont faites que pour coïncider. Plus édifiant encore pour lui, il faut savoir que le 24 décembre 1913, la veille donc de cette annonce, un événement malheureux vient de le frapper : le décès de son père<sup>28</sup>. Ainsi, la mort et la naissance se révèlent là visiblement corrélatives et contiguës comme nous l'avons vu pour la disparition

27. Parmi les saints consacrés au jour de sa naissance civile le 15 novembre 1886, se trouve justement un Eugène, compagnon de saint Denys.

28. Cf. le livret de famille reproduit ici p. 55.

de René Guénon et du Baptiste le jour même de la Nativité du Christ chez les orientaux et comme nous allons le voir plus loin en étudiant les initiales respectives *m* et *n* de ces deux mots issus du latin *mors* et *natio*. A la disparition de celui qui lui a transmis sa nature terrestre, fait immédiatement suite la naissance renouvelée de celui qui a pour vocation de ramener les êtres au Père céleste<sup>29</sup>. De part et d'autre de l'heure marquant l'arrivée de Jésus à minuit, les signes s'opposent mais se complètent néanmoins, et à l'héritage terrestre légué par son père vient s'ajouter un titre de noblesse pour le moins symbolique. La véritable noblesse originelle en effet consiste en une participation réelle au "Sang de Dieu" ou au "Sang bleu", elle stigmatise par conséquent le rattachement à Dieu et la filiation divine.

De même que le temps, l'espace est qualifié, et le lieu de la première naissance de René Guénon, celle de son humanité, en est un bon exemple qui vient confirmer ses affinités profondes avec la figure christique. On notera avant tout, l'adresse significative de sa mise au monde à Blois, qui fut « la ville aux Rois »<sup>30</sup>, rue Croix-Boissée. Dès l'abord, René Guénon semble donc uni étroitement au symbole universel de la Croix et cette relation particulière atteindra, bien évidemment, son point d'orgue dans son étude magistrale sur le *Symbolisme de la Croix*, livre jugé comme "central" dans son œuvre par Michel Vâlsan<sup>31</sup>. Un autre indice révèle ce lien au mystère de la Croix et à la Royauté divine. On sait d'après saint Jean, le seul Évangéliste témoin oculaire de la Passion, que non seulement le Christ est crucifié comme "Roi", mais qu'il l'est sous l'écriteau précisant : « *Jesus Nazarenus Rex Iudaeorum* (Jésus le Nazaréen, Roi des Juifs) »<sup>32</sup>. Chacun sait qu'aux initiales

29. Certaines fonctions traditionnelles supposent souvent la disparition du père.

30. Cf. Chacornac, *La vie simple de René Guénon*, p. 17, Paris, 1958.

31. Cf. « Les livres », *E.T.*, janv.-févr. 1971.

32. *Jean*, 19, 19.

latines consacrées INRI est attachée une haute valeur symbolique dont l'étude n'est pas notre objectif actuel. Cependant, ne trouvera-t-on pas remarquable que les initiales IMRI formées à partir des prénoms de Guénon : Jean Marie René Joseph <sup>33</sup>, reconstituent, à une variante près, l'inscription du Golgotha ? Par cette variante, qui réserve à la seule nature divine le sigle <sup>34</sup> INRI, est constituée une sorte de couverture qui s'accorde à la nature du serviteur <sup>35</sup>. « Le *mîm* (correspondant à la lettre *m*) est semblable au *nûn* (correspondant à la lettre *n*) si tu réalises leur secret, [...] le *nûn* revient à Dieu et le *mîm* généreux me revient » déclare Ibn 'Arabî dans des vers consacrés à l'alphabet arabe <sup>36</sup>. Considéré du point de vue principal où la mort à ce monde est une naissance et où la naissance à ce monde est une mort, on peut replacer dans la même perspective ces paroles de Guénon : « mort et naissance ou résurrection, ce sont là deux aspects inséparables l'un de l'autre, car ce ne sont en réalité que les deux faces opposées d'un même changement d'état. Le *nûn*, dans l'alphabet, suit immédiatement le *mîm*, qui a parmi ses principales significations celle de la mort (*el-mawt*), et dont la forme représente l'être complètement replié sur lui-même, réduit en quelque sorte à une pure virtualité, à quoi correspond rituellement l'attitude de la prostration ; mais cette virtualité, qui peut sembler un anéantissement transitoire, devient aussitôt, par la concentration de toutes les possibilités essentielles de l'être en un point unique et indestructible, le germe même d'où sortiront tous ses développements dans les états supérieurs » <sup>37</sup>. Si l'on veut objecter qu'il ne s'agit pas là de lettres latines, on peut signaler tout de même que la place consécutive de ces deux lettres est constante dans la plupart des alphabets, et arguer des

الميم كالنون ان حققت سرهما [...] و النون  
للحق و الميم الكريمة لي

33. Concernant l'ordre de cette succession, cf. *infra* p. 71.

34. Ce mot tiré du latin *sigla* est formé curieusement des mêmes radicaux que *sigillum*, le sceau, qui est d'après les maîtres du *Taşawwûf* un titre du Christ de la seconde venue. On remarque qu'en arabe, même s'il s'applique dans le contexte coranique à des réprouvés, le mot *sijjil* désigne une "inscription", spécialement celle où figure le nom d'une personne.

35. Rappelons que René Guénon se fit recevoir dans une obédience maçonnique qui était le Chapitre et Temple "INRI" du Rite Primitif et Originel Swédenborgien (cf. Chacornac, *op. cit.*, p. 32).

36. *Futûhât*, Vol. 1, p. 74.

37. *Symboles fondamentaux*, chap. 23. Cf. également « Le symbole extrême-oriental du *yin-yang* : équivalence métaphysique de la naissance et de la mort », in *Le Symbolisme de la Croix*, chap. 22.



règles communes de la linguistique qui, par l'assimilation fréquente du *n* par le *m*, attestent bien d'une communauté entre ces deux nasales<sup>38</sup>.

Le principe qui apparaît d'un côté comme mort et de l'autre comme naissance est l'unité exprimée en grec par le terme *monos*. A cet égard, une scène peinte dans une église d'Orient<sup>39</sup> illustre symboliquement cette doctrine. Le spectateur y découvre le Christ qui siège en tenant le Livre où se lit : « La Paix soit avec vous »<sup>40</sup>. Il est encadré par vingt-quatre vieillards debout, répartis en deux groupes de douze de part et d'autre. Ce sont ceux que l'*Apocalypse* associe aux quatre “vivants” quand il est dit par exemple : « les quatre vivants et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau »<sup>41</sup>. Chose insolite, le premier d'entre eux, qui se trouve être leur

38. Le *m* (ou ce qui lui correspond) n'est pas uniquement la lettre emblématique de la mort, elle est aussi celle de la mère. Ces deux notions entretiennent donc une relation que suggère déjà leur quasi-homophonie. Si le *m* est la mort qui présuppose la naissance du *n*, il est aussi l'expression d'un sacrifice compensatoire. L'acte maternel d'enfantement et les douleurs qui l'accompagnent normalement sont assez naturellement considérés comme le symbole d'un passage par la mort. Notons encore que, conformément à cette explication, c'est le prénom Marie, celui de la mère du Verbe divin qui donne son initiale au sigle IMRI que nous avons fait correspondre à René Guénon. Quant au *n* du nom toponymique “Nazaréen”, nous nous contenterons ici de signaler qu'il correspond au nom référant à la “mère patrie”.

39. *Yılanlı kilise* (“Eglise au serpent”), dans la vallée d'Ihlara en Cappadoce.

40. Il s'agit du *Eirèné umîn* (Ειρήνη υμῖν) exprimé à trois reprises par le Christ ressuscité aux disciples (cf. *Jean*, 20, 19, 21 et 26. Cf. également *Luc*, 24, 36). C'est ce que l'initié peut s'entendre dire ou exprimer lui-même depuis son cœur ou son centre quand il se ferme spirituel-

lement à tout extérieur. L'Évangéliste Jean l'indique quand il transmet que, ce disant, le Christ se tenait « portes closes au milieu ». Ils sont tous ainsi “en Christ” conformément à ce qu'enseigne Pierre par son salut : « Paix à vous tous qui êtes en Christ » (« εἰρήνη ὑμῖν πᾶσιν τοῖς ἐν Χριστῷ », *I Pierre*, 5, 14). La mention des portes closes fait songer à certains rites initiatiques qui ne s'accomplissent qu'à cette condition, tels certains *ḍikr*-s islamiques ou rites de Loges maçonniques. L'expression grecque correspond au *Pax vobiscum* latin qui, pour sa part, rime avec son équivalent islamique *al-Salām 'alay-kum*. Signalons, avant de revenir plus loin sur la sourate « *Yâ-Sîn* », que son verset 58 y est souvent considéré comme central, et même comme le centre du cœur, ce qui explique que certains portent la main à cet organe vital au moment de sa récitation. Ce verset dit : « Paix ! Parole d'un Seigneur Très-Miséricordieux *سَلَامٌ قَوْلًا مِّن رَّبِّ رَحِيمٍ* ». Najm ad-Dîn al-Kubrâ le commente ainsi : « (Allâh) indique que Son Salut de Paix est une Parole venant de Lui sans intermédiaire *يشير الى ان سلامه تبارك و تعالی كان قولاً منه بلا واسطة* » (Haqqî, *Tafsîr*, Tome 7, pp. 418-419). Quant à Baqlî, il professe : « Le Salut de Paix d'Allâh est pré-éternel et post-éternel, il ne s'interrompt ni en ce monde ni dans l'autre pour Ses serviteurs sincères » *سلام الله ازلي الى الابد غير منقطع عن عبادته الصادقين في الدنيا و الآخرة* (*ibid*). *Şâdiq*, qui désigne un être “sincère”, a pour valeur numérique 165, celle de l’Affirmation de l’Unité divine ( $S + â + d + q = 60 + 1 + 4 + 100$ ).

41. « τὰ τέσσαρα ζῶα καὶ οἱ εἴκοσι τέσσαρες πρεσβύτεροι ἔπεσαν ἐνώπιον τοῦ ἀρνίου » (*Apoc.*, 5, 8). On peut tenir compte à propos de cette prosternation des éléments d'interprétation la concernant donnés quelques lignes plus haut. Pour la description de cette fresque et l'identification de ses personnages, cf. Nicole Thierry, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Age*, chap. 13. Nous reproduirons le schéma qu'elle en a fait, agrémenté d'une illustration, dans la présentation des lettres grecques à paraître dans le double numéro 5-6 de *Science sacrée*.

42. Cf. *Psaumes* : « Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchissédéc אֲתֵה־כֹּהֵן לְעוֹלָם עַל־דִּבְרֵי־הַיְיָ מִלְּפָנֶיךָ » (110, 4).

43. A titre d'exemple, Marie est le plus souvent signalée par le sigle MP correspondant à MR et le Christ par XP correspondant à CR.

44. C'est la forme *Amnos* que cite l'*Évangile de saint Jean* (1, 29 et 36) ; ce terme est remplacé par *Arniou* (Ἀρνίον) dans l'*Apocalypse* (5, 6) : « au milieu du Trône et des quatre vivants, et au milieu des vieillards, un Agneau se dressait comme immolé, εἶδον ἐν μέσῳ τοῦ θρόνου καὶ τῶν τεσσάρων ζώων καὶ ἐν μέσῳ τῶν πρεσβυτέρων ἀρνίον ἑστῆκός ὡς ἐσφαγ-μένον ». Cette référence, parmi plusieurs autres possibles, a le mérite de situer elle aussi l'Agneau en une place centrale parmi les vieillards. Pour justifier que ce soit l'expression *Amnos* du Baptiste qui prime en la circonstance, nous ferons observer que la fonction agissante du Verbe proféré est effectivement déclenchée lors de son baptême. De plus Origène parlant de trois âges pour chaque espèce immolée distingue pour les ovins le bélier, l'agneau, et l'agnelet (κρίος, ἄμνος, ἀρνίον), le centre des trois âges revenant encore une fois à la désignation qu'utilise Jean-Baptiste (cf. *Commentaire sur saint Jean*, Livre 6, § 265).

45. *Apoc.*, 1, 8 ; 21, 6 et 22, 13 : « Je suis l'*Alpha* et l'*Oméga*, Ἐγὼ [εἰμι] τὸ Ἄλφα καὶ τὸ Ὠ ». Vu le traitement différent de l'écriture des deux lettres grecques dans ce verset, on devrait traduire rigoureusement : « Je suis l'*Alpha* et l'*Ô* » ; la dernière lettre semble avoir une valeur quasiment hiéroglyphique.

46. Cf. *Le Roi du Monde*, chap. 2 : « rappelons seulement, à cet égard, le *Mina* ou *Ménès* des Égyptiens, le *Memw* des Celtes et le *Minos* des Grecs » (cf. aussi *L'Homme et son devenir selon le Védânta*, note du chap. 4). L'auteur note à cet endroit : « Chez les Grecs, *Minos* était à la fois le Législateur des vivants et le Juge des morts ; dans la tradition hindoue, ces deux fonctions appartiennent respectivement à *Manu* et à *Yama*, mais ceux-ci sont d'ailleurs représentés comme frères jumeaux, ce qui indique qu'il s'agit du dédoublement d'un principe

chef, est le Prêtre pour l'éternité Melchissédéc<sup>42</sup>. Tous tiennent en main un cartel sur lequel est inscrite une lettre de l'alphabet grec, l'*alpha* primordial revenant naturellement au Roi de Salem, Prêtre du Dieu Très-Haut. Ce qui prime dans notre optique, c'est que le Christ figure entre les deux vieillards qui présentent respectivement les lettres *Mu* et *Nu*. Comme il s'agit d'une église d'expression grecque où l'iconographie représente souvent les noms réduits à leurs seuls radicaux fondamentaux, laissant de côté les voyelles et parfois même certaines consonnes, notamment les casuelles<sup>43</sup>, on peut légitimement penser que Jésus apparaît ainsi à la fois comme principe et comme produit des deux lettres, en lieu et place du *monos*, qui a son "reflet" dans le *nomos* ("loi"). Il est même également, sous ce rapport, tout particulièrement l'*Amnos* grec (ἄμνος) annoncé par le Baptiste, l'Agneau du Trône évoqué plus haut<sup>44</sup>. Si l'on prend en compte la forme attributive, celle du datif *Amnô* (Ἀμνῶ), qui se justifie dès lors qu'on conçoit l'ensemble de l'alphabet comme attribut propre du Verbe sacrifié et livré au monde, il se tient non seulement au centre du *Mu* et du *Nu* mais a, de plus, aux extrêmes, l'*alpha* et l'*oméga* dont il est la synthèse déclarée<sup>45</sup>. Sans plus d'analyse, nous ajouterons pour conclure qu'il est encore l'*Amen*, mais aussi *Manu*, le Législateur universel de chaque peuple<sup>46</sup>, celui qui, en chaque être, se retrouve annoncé comme le "Dieu en nous", l'Emmanuel naissant

unique, envisagé sous deux aspects différents ». De plus, à Rome, « *Numa*, qui est considéré comme le législateur de la cité, porte un nom qui est le retournement syllabique exact de celui de *Manu*, et qui peut en même temps être rapproché du mot grec *nomos*, "loi" » (*Le Roi du Monde*, dernière note du chap. 6).

d'une vierge <sup>47</sup>, c'est-à-dire d'un être primordial dont l'état reste inaltéré et inviolable.

Ces quelques repères, qui sont loin d'être superflus pour situer succinctement un être providentiellement prédisposé, ne doivent pas nous faire oublier pour autant que « la vraie détermination ne vient pas du dehors mais de l'être lui-même [...] et [que] les signes extérieurs permettent seulement de la discerner en lui donnant en quelque sorte une expression sensible, tout au moins pour ceux qui sauront l'interpréter correctement » <sup>48</sup>.

\*  
\* \*

Venons en à présent à l'interprétation que l'on peut faire du nom « de la Saulaye ». Selon Aristote « l'être est tout ce qu'il connaît » ; « la conséquence immédiate de ceci, c'est que connaître et être ne sont au fond qu'une seule et même chose ; ce sont, si l'on veut, deux aspects inséparables d'une réalité unique » <sup>49</sup>. L'œuvre toute entière de René Guénon, étant une expression de sa connaissance, est par là même une expression de son être <sup>50</sup>. Comme il affirme à son propre sujet : « nous avons conscience d'avoir du moins, à défaut de bien d'autres mérites, celui de ne parler jamais que de ce que nous connaissons » <sup>51</sup>, nous sommes conduits à en déduire que la teneur de son enseignement est le gage d'une connaissance effective impliquant la réalisation métaphysique correspondante. Elle nous révèle donc son auteur puisque, d'après lui, la connaissance véritable est « une identification du sujet avec l'objet » <sup>52</sup>. Il découle de ce qui vient d'être dit, qu'il ne peut exprimer que ce qu'il est.

47. Cf. *Isaïe*, 7, 14 ; 8, 8 et *Matt.*, 1, 23.

48. *La Grande Triade*, chap. 13.

49. *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, part. 2, chap. 10.

50. Il y a tout intérêt pour bien comprendre notre exposé à se reporter au chapitre de *La Grande Triade* dont nous venons de tirer une citation dans le paragraphe précédent. Il s'agit du 13<sup>ème</sup> des 26 chapitres intitulé très explicitement « L'être et le milieu » qui réfère au symbolisme géométrique de la Croix et à l'alchimie spirituelle. Cf. aussi l'introduction de l'article de Max Giraud dans ce numéro, p. 271.

51. *Orient et Occident*, part. 2, chap. 4.

52. *Les états multiples de l'être*, chap. 15.

C'est de cette manière que l'on doit comprendre la fameuse parole de 'Ā'ishah qui, interrogée sur le caractère intérieur du Prophète, autrement dit de l'Homme transcendant en contexte islamique, répondit : « son caractère intérieur, c'est le Coran »<sup>53</sup>. Entendu de la sorte, la production du Message coranique peut apparaître comme le résultat de la lecture, déclenchée par l'« *Iqra'* » initial, des propres signes inscrits dans le Prophète qui ne fait donc qu'exprimer qui il est, en vertu du verset : « Il est Celui qui a mandaté chez les non-lettrés un Envoyé issu d'eux qui leur lit ses signes... »<sup>54</sup>. Ce livre, imprimé dans l'être, est évoqué dans les versets : « et chaque homme, Nous lui avons assigné son oiseau<sup>55</sup> dans sa nuque (*'unuq*) et au Jour de la Résurrection, Nous le lui sortirons sous forme d'un livre qu'il trouvera déployé (*mansūr*)<sup>56</sup> : "Lis (*Iqra'*) ton livre ! Il vaut pour toi-même..." »<sup>57</sup>. L'Emir 'Abd al-Qādir inter-

﴿ كان خلقه القرآن ﴾

﴿ هُوَ الَّذِي بَعَثَ فِي الْأُمِّيِّينَ رَسُولًا مِنْهُمْ يَتْلُوا عَلَيْهِمْ آيَاتِهِ ﴾

﴿ وَكُلِّ إِنْسَانٍ أَلْزَمْنَاهُ طَائِرَهُ فِي عُنُقِهِ وَنُخْرِجُ لَهُ يَوْمَ الْقِيَامَةِ كِتَابًا يَلْقَاهُ مَنْشُورًا ﴿١٠﴾ أَقْرَأْ كِتَابَكَ كَفَىٰ بِنَفْسِكَ ﴾

53. Sur ce sujet, M. Max Giraud (*Science sacrée*, n<sup>os</sup> 1-2, pp. 90-91) cite ces précisions d'Ibn 'Arabi : « Quiconque de sa communauté n'a pas pu voir l'Envoyé d'Allāh de ses propres yeux et veut le voir, qu'il regarde le Coran. S'il regarde en lui (*fi-hi*), il n'y aura pas de différence entre le voir et voir l'Envoyé d'Allāh. C'est comme si le Coran avait produit une forme corporelle que l'on a appelée *Muhammad Ibn 'Abd Allāh Ibn 'Abd al-Muṭṭalib*. De plus, le Coran est le Verbe d'Allāh et Son expression, donc Muhammad est l'expression de Dieu dans sa totalité : « Celui qui obéit à l'Envoyé a d'ores et déjà obéi à Allāh » ﴿ فَمَنْ أَرَادَ أَنْ يَرَىٰ رَسُولَ اللَّهِ ﷺ مِمَّنْ لَمْ يَدْرِكْهُ مِنْ أُمَّتِهِ فَلْيَنْظُرْ إِلَى الْقُرْآنِ فَإِذَا نَظَرَ فِيهِ فَلَا فَرْقَ بَيْنَ النَّظَرِ إِلَيْهِ وَبَيْنَ النَّظَرِ إِلَى رَسُولِ اللَّهِ ﷺ فَكَأَنَّ الْقُرْآنَ انْتَشَأَ صُورَةَ جَسَدِيَّةٍ يُقَالُ لَهَا مُحَمَّدُ بْنُ عَبْدِ اللَّهِ بْنِ عَبْدِ الْمُطَّلِبِ وَالْقُرْآنُ كَلَامُ اللَّهِ وَهُوَ صِفَتُهُ فَكَأَنَّ مُحَمَّدَ صِفَةِ الْحَقِّ تَعَالَى بِجَمَلَتِهِ فَـ ﴾ من يطع

﴿ الرّسول فقد أطاع الله ﴾ (Fut., Vol. 4, pp. 60-61, en référence à *Cor.*, 4, 80). Nous préciserons ici que l'ambivalence de la traduction « s'il regarde en lui » permet, comme dans le texte arabe, de désigner aussi bien le Coran que celui qui regarde, et dans cette seconde hypothèse, il est clairement indiqué alors que chaque être porte en lui le Verbe divin, de telle sorte que lorsqu'il le conçoit en lui-même, il ne subsiste plus en lui aucune différence entre l'expression coranique et l'Être muhammadien qui sont alors fondus, sans être pour autant confondus.

54. *Cor.*, 62, 2. Nous justifions cette traduction dans l'article « *Iqra'* » du numéro 3-4 de *Science sacrée*, p. 144.

55. Littéralement : "son oiseau" (*tā'ira-hu*) que les exégètes expliquent comme "son œuvre" (*'amala-hu*).

56. Terme habituellement appliqué à une aile d'oiseau.

57. *Cor.*, 17, 13-14. Le verbe *kafā* traduit ici par "il vaut" et qui exprime l'idée d'une "équivalence suffisante" est orthographié de manière à valoir 111 ( $k + f + ā + a(\text{suscrit}) = 20 + 80 + 10 + 1$ ) et à indiquer l'origine axiale de ce livre.

prête ainsi cette dernière injonction : « Lis ton propre livre, (celui) de tes prédispositions, (où se trouve pré-inscrit) ce que Nous t'avons assigné et qui s'est manifesté de toi dans la demeure des contraintes [...] Le livre de tout homme est son soi (*nafsu-hu*), c'est son essence immuable (*'aynu-hu al-tābitah*) »<sup>58</sup>. Ces quelques aperçus complètent ce que nous avons dit plus haut du “Livre” quand nous l'avons envisagé en relation avec la notion d'*Avatāra*.

Si l'on se base sur ces données fondamentales, c'est René Guénon lui-même qui doit nous fournir les éléments d'une exégèse applicable à son nom de noblesse. Or, la “saulaye”, orthographiée aujourd'hui sous sa forme “saulaie”, désigne un lieu planté de

اقرأ كتاب نفسك و استعدادك لما حكمنا به  
عليك و ظهر منك في دار التكليف [...] فكتاب  
كل انسان نفسه وهو عينه الثابتة

58. *Mawqif* 299, où, contrairement à d'autres commentateurs, il précise : « ما هو الكتاب الذي تكتبه الحفظة من أعمال العبد », il ne s'agit pas du livre qu'écrivent les anges gardiens concernant les œuvres du serviteur », anges postés sur chaque épaule pour inscrire respectivement les bonnes œuvres à droite et les mauvaises à gauche. Il s'agit de celui qui sort du cou et qui occupe par là même une place centrale. On remarque que le terme *'umuq*, qui est très proche de “nuque” si l'on admet la perte du *'ayn* initial sans équivalent dans les langues occidentales, est de la même racine que *'anqā*, qui désigne le Phénix. Son nom serait dû, dit-on, à la longueur de son cou ou au collier blanc de celui-ci (cf. Damīrī, *Ḥayāh al-hayawān al-kubrā, La grande vie des animaux*). Cet oiseau merveilleux, symbole de résurrection et d'immortalité, est, sous son appellation *Simorg*, le Roi du *Langage des oiseaux* du poète initié 'Attar ; il y personnifie l'Esprit et une notion évoquant celle de Christ-Roi : « Nous avons un roi légitime, il réside derrière le mont *Qāf*. Son nom est *Simorg* ; il est le roi des oiseaux. Il est près de nous, et nous en sommes éloignés » (chap. 2). Cette origine “*qāfienn*e” pourrait également expliquer la formation du nom *'Anqā* associant la préposition marquant la provenance *'an* et la lettre *qāf* qui est emblématique de la station du Pôle comme l'enseigne Guénon (cf. *Symboles*

*fondamentaux*, chap. 15. Sur les rapports du Phénix et de la montagne *Qāf*, cf. aussi chap. 12). La résidence du Phénix étant aussi le palmier éponyme, il s'agit toujours d'une expression axiale qui est représentée par la colonne vertébrale dans l'être humain, c'est-à-dire la colonne de vie. L'“Arbre de Vie” et le “Livre de Vie” auquel fait allusion le verset susmentionné ont un symbolisme connexe, les feuilles de l'un correspondant à celles de l'autre. A ce propos c'est, comme nous le verrons plus loin pour Leto mettant Apollon au monde, au tronc du palmier-dattier que le Coran décrit la Vierge quand elle est saisie par les premières douleurs de l'enfantement et qu'elle va livrer au monde celui qui en est le Phénix. C'est ce titre que le Cheikh al-Akbar attribue au Sceau des Saints dans son *'Anqā muḥrib* traduit très improprement par “Fabulous Gryphon” dans la seule traduction dont on dispose, celle anglaise de Gerald T. Elmore in *Islamic Sainthood in the fullness of time*, Leiden, 1998.

saules ; c'est donc bien évidemment au symbolisme de cette essence végétale que doit être rattaché ce nom. Précisément sur ce thème, il consacre tout un chapitre intitulé, soyons-en certains à dessein, « La Cité des Saules », et laisse entendre là ce que recouvre l'idée équivalente de “la Saulaye”. En raison des diverses caractéristiques qui lui sont propres, il a été associé au Saule un certain nombre de vertus dont la principale est celle d’“immortalité”. Ainsi au Tibet est-il envisagé dans son rôle central d’“Arbre de vie” qui, comme on le sait, est intimement lié à la “Source de vie” ; il n'est donc pas étonnant de le voir « couramment comparé à la Bible et à la source de la Sagesse »<sup>59</sup>. En effet, plein de vitalité, il repousse abondamment quand on coupe ses branches comme s'il devait ne jamais tarir, et surtout, chacun de ses rameaux coupés et replantés en terre humide survit. C'est sans doute aussi pour cela qu'il était l'arbre des bardes, bardes auxquels incombait la transmission des sources traditionnelles. Cela dit, c'est dans la tradition extrême-orientale que le saule renvoie à une doctrine explicite à laquelle se réfère René Guénon.

“Cité des Saules” ou “Saulaye”, ces deux noms s'appliquent en réalité au Centre suprême ; l'auteur s'en explique en rapportant que « le saule est, en Chine, un symbole d'immortalité » et qu'« en raison de cette signification, la “Cité des Saules” est proprement le “séjour des Immortels” »<sup>60</sup>. Cette notion identique à celle de la « “Terre sainte” a un certain nombre de synonymes : “Terre pure”, “Terre des Saints”, “Terre des Bienheureux”, “Terre des Vivants”, “Terre d'immortalité”... »<sup>61</sup>. A ce propos, il dit « qu'il y a autant de “Terres saintes” particulières qu'il existe de formes traditionnelles régulières, [...] images d'un même centre unique et suprême, qui seul

59. *Encyclopédie des symboles*, p. 612, Paris, 1996. La Bible étant étymologiquement « le Livre », son association avec la Sagesse en fait un exact équivalent de l'expression coranique ﴿ *Al-Kitâb wa al-Hikmah*, الكتاب والحكمة ﴾ (*Cor.*, 2, 129 et 62, 2). Sur ce sujet, cf. « *Iqra'* », *Science sacrée*, nos 3-4.

60. *La Grande Triade*, chap. 25.

61. *Symboles fondamentaux*, chap. 11.

est vraiment le “Centre du Monde” [...] En d’autres termes, il existe une “Terre sainte” par excellence, prototype de toutes les autres, centre spirituel auquel tous les autres sont subordonnés, siège de la Tradition primordiale »<sup>62</sup>.

Ces données fort claires permettent d’apprécier, par exemple, la valeur exacte du rôle d’abri joué par le saule, lors notamment de la fuite en Égypte quand, dit-on, la Vierge et l’enfant s’y cachèrent<sup>63</sup>. Le refuge qu’il représente dans cet épisode n’est autre que celui du Centre suprême et inviolable, autant dire de l’*Agarttha*<sup>64</sup>, sous l’une de ses manifestations providentielles. Ainsi, en vertu de l’adéquation nécessaire entre l’être et le milieu, ne peuvent y accéder réellement que ceux dont la nature est primordiale et par là même inviolée ; on peut comprendre à ce sujet ce qu’Origène avait en vue quand il promettait à tous ceux qui avaient conservé intactes « les branches de saule de leur chasteté » qu’ils « récolteraient l’éternité »<sup>65</sup>. Ajoutons que sous sa forme de “saule pleureur”, il offre, par excellence, le symbole d’une couverture protectrice qu’on peut assimiler à une matrice pleine de grâce et de miséricorde : saint Bernard, qui ne précise pas la variété, mais qui songeait sans doute à celui-là, le met en rapport avec la Vierge Marie<sup>66</sup>.

Maintenant, si être établi dans “la Cité des Saules” (*Mou-yang-tcheng*), implique qu’on ne meure plus, c’est parce que « celui qui y est parvenu échappe par là même aux mouvements de la “roue cosmique” et aux vicissitudes du *yin* et du *yang*, donc à l’alternance des vies et des morts qui en est la conséquence de sorte qu’il peut être dit véritablement “immortel” »<sup>67</sup>. Cette dernière désignation et celle de “vivant” sont équivalentes.

Cette notion de “vivant”, au sens où elle doit

62. *Ibid.*

63. Cf. *Le Livre des Superstitions* d’Eloïse Mozzani, p. 1602, Paris, 2000.

64. René Guénon signale qu’*Agarttha* « signifie “insaisissable” ou “inaccessible” (et aussi “inviolable”, car c’est le “séjour de la Paix”, *Salem*) » (*Le Roi du Monde*, chap. 8).

65. *Encyclopédie des symboles*, p. 612.

66. Chevalier-Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, 1982. Pleureur et la ramure descendante, il peut aussi évoquer Jean, et plus particulièrement saint Jean-Baptiste. La nature de celui-ci est en relation étroite avec Marie, comme l’enseigne Ibn ‘Arabî, et son nom *Jahanan* en fait foi qui signifie “plein de Grâces” en référence à la Vierge. Ce nom se traduit aussi “miséricorde de Dieu” ; or « “Jean qui pleure” est celui qui implore la miséricorde de Dieu, c’est-à-dire saint Jean-Baptiste », note René Guénon tout en précisant que la miséricorde est évidemment descendante (*Symboles fondamentaux*, chap. 38).

67. *La Grande Triade*, chap. 25. On peut ajouter qu’il échappe de la sorte aux cycles successifs du *m* et du *n* envisagés plus haut.

être entendue ici, se retrouve toujours appliquée, quel que soit le contexte, à ceux qui résident au Cœur du Monde qui est le Centre de la Vie. C'est dans cette perspective que doivent être envisagées les paroles d'Ezéchiel quand il évoque, au cours de sa vision, les quatre *hayot*-s qui sont littéralement les quatre “Êtres vivants”<sup>68</sup> : « quant à la forme de leurs visages : une face d'homme, et une face de lion à droite pour les quatre, et une face de taureau à gauche pour les quatre, et une face d'aigle pour les quatre »<sup>69</sup>. On a bien entendu associé à cette description du tétramorphe celle de l'*Apocalypse* johannique : « et au milieu du Trône, et entourant le Trône, quatre “êtres vivants” pleins d'yeux devant et derrière : le premier semblable à un lion, le deuxième semblable à un veau, le troisième ayant comme une face d'homme, et le quatrième semblable à un aigle volant [...] les “êtres vivants” rendent gloire, honneur et action de grâces à Celui qui siège sur le Trône, au Vivant pour les siècles des siècles »<sup>70</sup>. Ce qui n'a pas été semble-t-il établi en revanche, c'est la relation de ce quatuor avec celui des « quatre prophètes que la tradition islamique générale reconnaît comme n'ayant pas été atteints par la mort corporelle : *Idrîs* (Hénoch), *Ilyâs* (Elie), *Aïssâ* (Jésus) et *Khidr* »<sup>71</sup>. Ces “prophètes vivants” « cons-

וְדַמּוּת פְּנֵיהֶם פְּנֵי אָדָם וּפְנֵי אַרְיֵה אֶל־הַיָּמִין  
 לְאַרְבַּעַתָּם וּפְנֵי־שׁוֹר מִהַשְּׂמֹאל לְאַרְבַּעַתָּן  
 וּפְנֵי־נְשָׂר לְאַרְבַּעַתָּן

Καὶ ἐν μέσῳ τοῦ θρόνου καὶ κύκλῳ τοῦ  
 θρόνου τέσσαρα ζῶα γέμοντα ὀφθαλμῶν  
 ἔμπροσθεν καὶ ὀπισθεν καὶ τὸ ζῶον τὸ  
 πρῶτον ὅμοιον λέοντι καὶ τὸ δεύτερον ζῶον  
 ὅμοιον μόσχῳ καὶ τὸ τρίτον ζῶον ἔχων τὸ  
 πρόσωπον ὡς ἀνθρώπου καὶ τὸ τέταρτον  
 ζῶον ὅμοιον ἀετῷ πετομένῳ [...] καὶ ὅταν  
 δώσουσιν τὰ ζῶα δόξαν καὶ τιμὴν καὶ  
 εὐχαριστίαν τῷ καθημένῳ ἐπὶ τῷ θρόνῳ τῷ  
 ζῶντι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰῶνων

68. Le terme *hayot* est traduit en général par “animaux”, ce qui ne restitue malheureusement pas directement l'idée de “vie”. On constate qu'il y renvoie tout de même par l'idée contenue dans la racine latine *anima*, “souffle” et par conséquent “âme” et “vie”. Mais en hébreu comme en arabe, c'est bien de la même racine *HY* que sont tirés le “vivant” et l’“animal”. De même, en grec, le mot *zōon* (ζῶον) désigne “tout être vivant” et notamment l’“animal”.

69. *Ezéchiel*, 1, 10.

70. *Apoc.*, 4, 6-9.

71. Michel Vâlsan, « Les derniers hauts grades de l'Écossisme et la Réalisation descendante », *E.T.*, juin 1953. Cette donnée s'appuie sur des traditions telles que : ☞ Quatre Prophètes sont aujourd'hui vivants, deux au ciel, *Isā* et *Idrîs* et deux sur la terre, *Ilyâs* et *Al-Ḥaḍîr*. *Al-Ḥaḍîr* se tient en mer et son compagnon sur terre ☞, Ibn Hajar, *Al-Iṣābah*, Vol. 1, p. 432. ☞ أربعة من الأنبياء أحياء أثنان في السماء عيسى و إدريس و اثنان في الأرض الخضر و إلياس فأما الخضر فإنه في البحر و أما صاحبه فإنه في البر



tituent la hiérarchie fondamentale et perpétuelle de la tradition dans notre monde »<sup>72</sup> ; ils sont les représentants officiels et officiants de la Tradition primordiale. Nous ne développerons pas, dans l'espace de cette étude, les implications dont est susceptible notre rapprochement entre les deux catégories spirituelles de ces quaternaires, mais nous insisterons tout de même sur le rapport réel qui unit l'une à l'autre. Il suffit de se référer par exemple à la spiritualité hébraïque où l'angélomorphose d'Hénoch en *Metatron* est clairement énoncée par ce dernier : « Moi, je suis Metatron le Prince de la Face, Michaël est mon nom »<sup>73</sup> ; or nous savons que Michaël est bien impliqué dans la composition du Tétramorphe<sup>74</sup>. Quant aux quatre Évangélistes du Christianisme, qui sont étymologiquement de “bons messagers” du Verbe divin mais surtout de “bons anges” (*eu-angelos*), ils n'ont bien sûr pas manqué d'être représentés sous la forme “angélisée” et ailée de ce même Tétramorphe.

Relevons encore un point qui concerne la représentation des quatre “Êtres vivants” dans le Zodiaque, dont le nom est formé à partir du terme grec *zōon* qui désigne justement tout être vivant. Ce sont les quatre signes qualifiés de “fixes” qui correspondent aux “Animaux” des deux visions bibliques, même s'il faut tenir compte d'une substitution du Scorpion à l'Aigle dont la justification nous entraînerait hors de notre propos. Les quatre étoiles principales qui les représentent sont appelées “Royales”. L'énumération que nous en donnons reprend celle de saint Jean. Elle suit un parcours giratoire de type polaire<sup>75</sup> sur le cercle zodiacal et marque les quatre points permettant de reproduire un “carré royal”<sup>76</sup>. La première est l'étoile du Lion Regulus, adéquate-

72. Michel Vâlsan, art. cit., p. 167.

73. *Le Livre hébreu d'Hénoch*, intro., p. 37, Lagrasse, 1989. Sur la question de *Metatron*, cf. également *Le Roi du Monde*, chap. 3, et notre étude « Saint Bernard vivant », *Science sacrée*, nos 3-4, pp. 48 et suiv.

74. Nous saisissons une prochaine occasion pour revenir sur cette question, mais notons tout de suite que dans son chapitre des *Futūhāt* qu'il consacre aux porteurs du Trône, Ibn 'Arabī cite Michaël parmi ceux-ci. – Au sujet des Vivants sous forme d'anges, citons cette déclaration d'Isaïe dans l'apocryphe de son élévation céleste : « et là je vis Hénoch et tous ceux qui sont avec lui, [...] ils étaient comme des anges qui se tiennent là dans une grande gloire » (*Écrits apocryphes chrétiens, Ascension d'Isaïe*, 9, 9, p. 534, Paris, 1997). La même comparaison est employée pour saint Jean-Baptiste : « Voici, J'envoie mon ange (ou mon messenger, *angelos*) devant ta face pour préparer ta voie » (« Ἰδοὺ ἀποστέλλω τὸν ἄγγελόν μου πρὸ προσώπου σου ὃς κατασκευάσει τὴν ὁδὸν σου », *Marc*, 1, 2). Malachie, à qui est empruntée cette citation en tête du chapitre 3 de son livre avec l'adjectif possessif “ta” au lieu de “Ma” (face et voie), termine ce même chapitre en disant : « Or je vous enverrai Elie, le Prophète, avant qu'arrive le jour grand et redoutable ». « הַנְּהַי אֲנִי שְׁלַח לְכֶם אֶת אֱלִיָּה הַנְּבִיא לְפָנַי בּוֹא יוֹם יְהוָה הַגָּדוֹל הַנּוֹרָא ». Nous aborderons plus loin l'assimilation du Baptiste à Elie et leur rapport à la fonction angélique.

75. *La Grande Triade*, chap. 7 et *Symboles fondamentaux*, note chap. 35.

76. L'ordre adopté par Ezéchiel est pour sa part de type “cruciforme”.

ment nommée dans cette perspective, qui a aussi pour nom “cœur du Lion” ; la deuxième est l'étoile du Taureau Aldebaran ou encore “œil du Taureau” ; la troisième est l'étoile située sous le Verseau Fomelhaut ou “bouche du Poisson” ; la quatrième est l'étoile Antarès dite “cœur du Scorpion”.

La “fixité” qui caractérise les constellations de ces étoiles est d'autant plus justifiée que celles-ci correspondent aux quatre pieds du Trône royal tracé dans le ciel, assurant pour ainsi dire sa stabilité. La relation du Trône divin et de ses Porteurs au Royaume est nettement signalée par Ibn 'Arabî : « le *'Arsh* dans la langue arabe est (un terme) d'application générale ; et (tantôt) il signifie le Royaume, d'où l'expression : “le *'arsh* du roi a branlé” quand une faille s'est introduite dans son royaume, et (tantôt) il signifie le Trône (proprement dit) »<sup>77</sup>. A propos de ce dernier sens, il ajoute : « Allâh a des Archanges qui le portent sur leur dos. Ils sont aujourd'hui quatre et seront huit demain en raison du transfert à la terre du Rassemblement (lors de la Résurrection dans le domaine intermédiaire)<sup>78</sup>. Certaines traditions relatives aux formes de ces quatre porteurs sont proches de ce qu'en dit Ibn Masarrah : l'un a la forme de l'homme<sup>79</sup>, le deuxième celle du lion, le troisième celle de

العرش في لسان العرب يطلق و يراد به الملك  
 يقال ثل عرش الملك إذا دخل في ملكه خلل و  
 يطلق و يراد به السرير

فإن لله ملائكة يحملونه على كواهلهم هم اليوم  
 أربعة و غدا يكونون ثمانية لأجل الحمل إلى  
 أرض الحشر و ورد في صور هؤلاء الأربعة  
 الحملة ما يقاربه قول ابن مسرة فليل الواحد  
 على صورة الإنسان و الثاني على صورة الأسد

77. *Futûhât*, Vol. 1, p. 147.

78. Cf. *Cor.*, 69, 17 ; cf. aussi « l'Octogone » : « Ici, ce n'est plus du monde intermédiaire dont il est question, à moins qu'on ne puisse dire que la fonction de ces anges établit une connexion entre celui-ci et le monde céleste » (*Symboles fondamentaux*, chap. 42). L'auteur signale en une autre circonstance que les huit porteurs sont placés : « les

quatre premiers aux quatre points cardinaux, et les quatre autres aux quatre points intermédiaires » (*Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme*, chap. 6).

79. Contrairement aux autres nombres de la série (“le deuxième”, “le troisième” et “le quatrième”), c'est le cardinal *al-wâhid*, “l'un” ou l'“unique”, qui est employé ici par le Cheikh al-Akbar au lieu de l'ordinal attendu *al-awwal*, “le premier”. Remarquons qu'il s'agit en l'occurrence de la face humaine, celle qui revêt un caractère synthétique.

l'aigle, et le quatrième celle du taureau. Cette dernière est celle qu'a vue le samaritain qui, s'imaginant alors avoir affaire au dieu de Moïse, façonna le veau d'or pour son peuple, et affirma : « C'est votre dieu et le dieu de Moïse »<sup>80</sup>.

Le symbolisme du Trône présente une particularité. Comme on vient de le voir, il peut être en effet envisagé du point de vue zodiacal et solaire, mais aussi du point de vue polaire qui lui est antérieur et qui du reste doit toujours prévaloir. Cette ambivalence symbolique peut expliquer les raisons de la géométrie combinée et non représentable du Trône divin qui, s'il est conçu englobant<sup>81</sup> (*muḥīt*) d'après la tradition islamique, conserve en même temps une position centrale attestée en particulier dans le symbolisme bouddhique du "trône de diamant" (*vajrāsana*) « situé au pied de l' "Arbre de la Sagesse" et centre même de la "roue du Monde", c'est-à-dire au point unique qui demeure toujours immobile »<sup>82</sup>. « L'impossibilité de figurer matériellement ce point de vue, suivant lequel ce qui est le plus grand est en même temps ce qui est le plus central, n'exprime en somme rien d'autre que les limitations même auxquelles le symbolisme géométrique est inévitablement soumis, du fait qu'il n'est qu'un langage emprunté à la condition spatiale, c'est-à-dire à une des conditions qui sont propres à notre monde corporel »<sup>83</sup>.

S'appliquant prioritairement à ce qui est divin, la symbolique du Trône est donc double et unit les deux points de vue polaire et solaire parce que Celui qui y siège est à la source des deux pouvoirs sacerdotal et royal. Etant donné que « le caractère du sacerdoce est polaire, [et que] celui de la royauté est solaire »<sup>84</sup>, il s'ensuit que celui de leur principe

و الثالث على صورة النسر و الرابع على صورة الثور و هو الذي رآه السامري فتخيل أنه إله موسى فصنع لقومه العجل و قال ﴿ هَلْدَا إِلَهُكُمْ وَإِلَهُ مُوسَى ﴾

80. *Cor.*, 20, 88.

81. René Guénon cite à ce sujet Luc Benoist (*Art du Monde*, p. 79) : « Dans le *Scivias* de sainte Hildegarde, le trône divin qui entoure les mondes est représenté par un cercle soutenu par huit anges » (*Symboles fondamentaux*, chap. 42).

82. *Symboles fondamentaux*, chap. 26. Cf. aussi chap. 43.

83. *Initiation et réalisation spirituelle*, chap. 30.

84. *Symboles fondamentaux*, chap. 13.

commun ne peut être qu'une synthèse des deux symbolismes concernés, ce qui n'empêche pas le premier, dans son rôle de substitut, d'assurer ordinairement le rôle de cette synthèse. Ces quelques explications sont en fait indispensables pour bien comprendre les termes apparemment contradictoires de la description de saint Jean : « et *au milieu* du Trône, et *entourant* le Trône, quatre "êtres vivants" ». Elle repose de plus sur l'interchangeabilité des entités qui composent l'ensemble des participants au Trône ; il faudra une étude à part pour développer ce sujet plus en détail et celui du complémentarisme et de la subordination des symbolismes polaire et solaire : « Bien que ces deux points de vue ne doivent jamais être confondus, il y a cependant entre eux certains rapports qui permettent ce qu'on pourrait appeler des "transferts" de l'un à l'autre »<sup>85</sup>. La question peut paraître parfois complexe et donner lieu à certaines confusions, mais elle se résout assez facilement quand elle est correctement posée et traitée à partir de données précises.

Pour illustrer cette double appartenance, on peut citer par exemple le cas d'Arthur dont le nom « a un sens très remarquable, qui se rattache au symbolisme polaire »<sup>86</sup>, puisqu'il est « dérivé de celui de l'ours *arth* »<sup>87</sup> appliqué aux constellations du pôle, tout en sachant que cet animal est l'emblème du pouvoir royal et de la caste guerrière. En tant que fils d'Uther Pendragon, il s'identifie à celui-ci en prenant sa place tel le Serpent ou son équivalent le « Dragon céleste lorsque, contenant l'étoile polaire, il était "au milieu du ciel comme un roi sur son trône" suivant l'expression du *Sepher Ietsirah* »<sup>88</sup>. Mais installé à la Table ronde, et positionné sur la ceinture zodiacale, il est aussi, à l'instar des *adityas*<sup>89</sup>, l'une des formes

85. *Ibid*, chap. 27.

86. *Le Roi du Monde*, note chap. 5.

87. *Symboles fondamentaux*, chap. 24.

88. *Ibid*.

89. « Le Soleil à douze rayons peut être considéré comme représentant les douze *Adityas*. A un autre point de vue, si le Soleil figure le Christ, les douze rayons sont les douze Apôtres (le mot *apostolos* signifie "envoyé", et les rayons sont aussi "envoyés" par le Soleil) » (*Le Roi du Monde*, note chap. 4). « Les douze *Adityas* de la tradition hindoue sont les fils d'*Aditi*, et l'idée d'"indivisibilité" qu'exprime ce nom implique évidemment "indissolubilité", donc "immortalité" » (*Symboles fondamentaux*, chap. 53).

successives du soleil, les autres étant figurées par ses représentants dans les personnes des chevaliers<sup>90</sup>, l'ensemble des participants retraçant par leur union une autre forme du serpent, celle de l'“ouroboros” (litt. “qui dévore sa queue”) dont le corps est parfois partagé en douze parties et qui se trouve rapporté au trône, mais englobant cette fois<sup>91</sup>. Remarquons à cet égard que la manifestation animale la moins particularisée est justement celle du serpent qui porte en arabe le nom *al-ḥayyah*, sa vitalité primaire le liant tout spécialement à *al-ḥayâh*, la “vie”. Pour cette raison notamment, il est le premier à être cité nommément dans la *Genèse* après la liste des espèces.

Le cas arthurien en évoque un autre plus céleste encore, celui du dieu solaire Apollon qui, dans la mythologie grecque, naît au centre du monde hellénistique à Délos, « au pied d'un palmier, le seul arbre de toute l'île. [...] Des cygnes sacrés vinrent voler au dessus de l'île en en faisant sept fois le tour [...] Ils emmenèrent d'abord Apollon dans leur pays, sur les bords de l'océan au-delà de la patrie du vent du nord, chez les hyperboréens [...] là, le dieu demeura un an, recevant l'hommage des hyperboréens, puis il revint vers la Grèce »<sup>92</sup>. A Delphes, avec son arc, il tua de ses flèches le dragon ou serpent Python<sup>93</sup>. C'est ainsi qu'est révélé le caractère hyperboréen d'Apollon avant qu'il n'entreprenne son “travail” consistant en premier lieu à éliminer l'activité de Python dont le nom révèle étymologiquement la “putréfaction” (*puthos*) alchimique, puis à inaugurer la phase de “régénération”.

En correspondance avec Apollon, rappelons que c'est au ciel central du Soleil que siège Idris-Hénoch, identifié au “Roi du Monde” et au Pôle uni-

90. Quand il est envisagé avec Merlin, les deux représentent respectivement l'aspect royal et l'aspect sacerdotal (cf. *Le Roi du Monde*, p. 41). En revanche, cette attribution simple ne leur correspond plus parfaitement quand ils sont considérés indépendamment l'un de l'autre. Ainsi Merlin réunit-il lui aussi les deux pouvoirs si l'on se réfère au terme de druide qui le caractérise, puisque “druvid” est un équivalent de “force-sagesse”, ce couple étant symbolisé par le chêne et le gui. En vertu de la règle exprimée par l'adage : « qui peut le plus peut le moins », on conçoit aisément que celui qui détient le sacerdoce détienne par là même ce qui en dépend.

91. Cf. *Le Symbolisme de la Croix*, note chap. 25, et L. Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, p. 807. Hormis la “mère du Zodiaque” et la perpétuité qu'il symbolise, l'ouroboros, en tant qu'“Océan lui-même, entoure le cercle du monde auquel il assure ainsi une stabilité (cf. « serpent » dans le *Dictionnaire des Symboles*). Ibn 'Arabi le décrit circonscrivant la Montagne polaire *Qâf* qui dans le contexte est mise en correspondance avec le Trône et le Coran et qui réunit elle aussi une double représentation géométrique axiale et englobante : « c'est une Montagne immense ; par elle Allâh ceinture la Terre (litt. “lui met un collier ou une chaîne” pour marquer son pouvoir dessus d'après la racine du mot). Cette Montagne est elle-même ceinturée par un immense Serpent dont Allâh a assemblé la tête à la queue. جبل قاف وهو جبل عظيم طوق الله به الأرض و طوق هذا الجبل بحية عظيمة قد جمع الله رأسها إلى ذنبها (Fut., Vol. 3, p. 130).

92. Pierre Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, p. 41, Paris, 1991.

93. René Guénon note comme assez remarquable que « le nom grec Typhon soit anagrammatiquement formé des mêmes éléments que Python » (*Symboles fondamentaux*, chap. 20).

94. Cf. « L'investiture du Cheikh al-Akbar au Centre Suprême », *E.T.*, oct.-nov. 1953, note 49. Repris dans *L'Islam et la fonction de René Guénon*, chap. 9. Il est à nouveau question de ce siège solaire d'Idrîs plus tard dans le texte.

95. Cette épithète est aussi caractéristique de certains saints. Elle a été notamment attribuée à saint Albert, dit le Grand, dont le savoir immense et l'étendue des connaissances lui valurent le titre évocateur de *Doctor universalis*. Dans une longue note du *Symbolisme de la Croix*, René Guénon remarque que « le double triangle du "sceau de Salomon" », qui symbolise « l'union des deux natures divine et humaine dans la personne du Christ, en tant que celui-ci est considéré comme l'"Homme Universel" », était interprété, dans une « une école hermétique à laquelle se rattachaient Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin », ainsi : « le triangle droit représente la Divinité, et le triangle inversé la nature humaine ("faite à l'image de Dieu", comme son reflet en sens inverse dans le "miroir des Eaux"), de sorte que l'union des deux triangles figure celle des deux natures (*Lâhût* et *Nâsût* dans l'ésotérisme islamique) » (chap. 28, note 4). Dans *La Divine Comédie*, Albert siège au ciel du Soleil avec son éminent disciple, saint Thomas d'Aquin (*Paradis*, X, 97-99). Le saint Albert se fête le 15 novembre, jour de naissance de René Guénon. On rapporte que son décès qui marque ce jour eut lieu huit ans, huit mois et huit jours après celle de son illustre élève (Collin de Plancy, *Grande Vie des Saints*, Tome 21, p. 690, Paris, 1874), ce qui renvoie au nombre 888, celui de Jésus en grec (cf. saint Irénée, *Contre les hérésies*, I, 15, 22, et II, 24, 1).

96. L'image apollonienne dont Louis le Grand se voulait la réflexion l'aurait certainement conduit d'ailleurs au titre très césarien de "divin" s'il n'en eût été empêché par son statut de roi très chrétien.

97. Cependant, sa royauté n'étant que celle réfléchie du véritable Soleil, le symbole de la lune aurait pu lui être tout aussi bien appliqué, surtout si

versel<sup>94</sup>. Il est notoire à ce propos que Louis XIV s'estimait être une manifestation apollonienne ; or, les fonctions traditionnelles dépassant fort heureusement les individus qui en sont dépositaires, il n'est certes pas anodin, symboliquement parlant, que le brevet armorial ait été délivré à l'ancêtre de René Guénon par Louis XIV, c'est-à-dire par le Roi-Soleil qui était à l'Occident ce que le Roi des rois perse, le *Shahanshah*, était à l'Orient. Ces deux souverains reflétaient d'une certaine manière par excellence la fonction du "Roi polaire vivant", principe commun du sacerdoce et de la royauté. Ce qui montre bien la volonté de faire autant que possible de Louis XIV un représentant de la source des deux pouvoirs, c'est son épithète de "Grand"<sup>95</sup>. Ce qualificatif, faisant de lui Louis le Grand, se retrouve par exemple chez les deux empereurs Alexandre le Grand et Charles le Grand, dit Charlemagne, qui prétendaient à la double autorité<sup>96</sup>. Placé entre Louis XIII dit "le Juste" et Louis XV dit "le Bien-aimé", sa fonction centrale éminente s'affirmait plus nettement encore, car si l'on attribue la Grandeur au Soleil, la Justice pourra l'être à Mars et l'Amour à Vénus, c'est-à-dire aux trois cieux planétaires centraux correspondant au ternaire des fonctions suprêmes<sup>97</sup>. Provenant d'une telle source, transposée spirituellement, le titre dont a hérité René Guénon prend une valeur symbolique non négligeable ; le nom "de la Saulaye" en rend compte car il a la particularité lui aussi de renvoyer,

l'on observe que le nombre 14, celui de son rang dans la succession des Louis, le désignait, selon le comput lunaire, dans sa phase de plénitude ; sa royauté n'en aurait pas moins été susceptible d'une transposition céleste.

d'une part, au symbolisme polaire comme l'indique la doctrine de « la Cité des Saules » liée à la Grande Ourse, et, d'autre part, au symbolisme solaire puisque, étonnamment, il est phonétiquement identique au mot “soleil” et renvoie à la notion connexe de “Terre du Soleil”<sup>98</sup>. On peut penser légitimement qu'il s'applique à ceux que René Guénon nomme parfois, en conformité avec *Manu*, “fils du Soleil”<sup>99</sup>, sachant que le soleil est à son tour conçu comme fils du Pôle<sup>100</sup>.

\*  
\* \*

A présent, si l'on veut être plus exhaustif sur la doctrine des prophètes vivants et bien la comprendre, il est nécessaire de s'intéresser au cas très particulier du prophète Yahyā, identifié à Jean-Baptiste. Son nom arabe, cité dans le Coran, qui signifie proprement “il vit”, le rattache directement à ce degré hiérarchique, le faisant du coup apparaître beaucoup moins figé que sa description habituelle ne la laisse supposer. Nous en traiterons en détail dans notre étude qui porte sur le nom “Yahyā” du Cheikh 'Abd al-Wāhid. Nous nous contenterons donc cette fois de n'exposer que certaines notions essentielles qui motiveront nos développements ultérieurs.

Les exégètes disent que ce nom aurait hérité du *yā'* perdu par Sarah<sup>101</sup>, l'épouse du patriarche Abraham qui, soulignons-le, bénéficia de la même grâce d'une grossesse hors d'âge que celle accordée à Elisabeth<sup>102</sup>. Ils ajoutent que, si primitivement « son nom était “Hayy”, on l'a (finalement) appelé *Yahyā* »<sup>103</sup>. Il est affirmé même expressément que « son nom est dérivé du Nom d'Allāh “Hayy” »<sup>104</sup>, Nom

98. Cf. *Symboles fondamentaux*, chap. 12.

99. Cf. *Le Roi du Monde*, chap. 4 et 6. Dans un document manuscrit intitulé *Les Fils du Soleil*, René Guénon conclut : « Ceux-ci, qui seront du nombre des Elus, composant la Minorité, se hiérarchiseront d'eux-mêmes en s'échelonnant le long de la Route ; mais, parmi eux tous, ceux en qui la Volonté sera égale à la Puissance, ceux-là seuls deviendront les Fils du Soleil ». – Concernant cette désignation spécifique, on peut se reporter au *Livre des sept Statues* d'Apollonios de Tyane, dont on ne dispose que d'une version arabe traduite en français par Henry Corbin (Paris, 2003). Il y est notamment fait mention de « la Cité centrale, au pays parfaitement tempéré », d'une montagne à l'intérieur de laquelle prend naissance le *soufre rouge* et du « Temple du Soleil » où se produit l'épiphanie du Fils du Soleil (*zuhūr Ibn al-Šams*) qui proclame : « Or donc, je suis le FILS DU SOLEIL, le princes des pierres (des minéraux), le trésor tenu en réserve par les rois. C'est moi qui donne la puissance de triompher et de s'établir dans tous les royaumes et leurs capitales. Dans mon ésotérique (*bātinī*, le secret de moi-même) il y a des secrets (*asrār*). Dans mon exotérique (*zohūrī*, mon apparence extérieure) il y a des symboles et des signatures [...] Quant à celui qui possède à la fois mes secrets exotériques et mes secrets ésotériques, celui-ci s'élève au rang des Justes [...] Il parle toutes les langues et comprend tous les discours » (pp. 100-101).

100. Cf. *Le Symbolisme de la Croix*, note chap. 9.

101. Cf. *Gen.*, 17, 15 : « Saray, ton épouse, tu ne l'appelleras plus Saray mais bien Sarah »

שָׂרַי אִשְׁתְּךָ לְאַתְּהָרָא אֵת-שָׂמָה שָׂרַי כִּי שָׂרָה שָׂמָה

102. Relevons que Jacques de Voragine évoque la Mère des Hébreux dans son chapitre intitulé « La nativité de saint Jean-Baptiste », *La légende dorée*, Vol. 1.

103. اسمہ حی و سمی بیجی (Qurtubī, *Tafsīr*, Vol. 4, p. 76, et Tha'labī, *Qīṣaṣ al-Anbiyā'*, p. 336).

104. اشتق اسمہ من اسم اللہ تعالیٰ حی (*ibid.*).

﴿ وَ جَعَلْنَا مِنَ الْمَاءِ كُلَّ شَيْءٍ حَيًّا ﴾

هذه حكمة الأوليّة في الأسماء فإنّ الله سمّاه يحيى  
أي يحيى به ذكر زكريا

qu'on traduit ordinairement par "Vivant", mais qu'on pourrait rendre beaucoup plus exactement par "Vivificateur"<sup>105</sup>, ce qui s'accorde bien avec la fonction baptismale élémentaire et primordiale ayant sa source à la réalité énoncée par le verset : « Et nous avons fait à partir de l'eau toute chose vivante »<sup>106</sup>.

Le Cheikh al-Akbar donne d'emblée au nom Yahyā un statut de "primauté" par rapport à tous les autres dans son chapitre des *Fuṣūṣ* consacré à Jean-Baptiste et à la sagesse de celui-ci : « C'est la sagesse de la primauté (*al-awwaliyyah*) dans les noms, car Allāh l'a appelé Yahyā, c'est-à-dire que, par lui, vit (*yahyā*, ou, au passif, *yuhyā* "est rendu vivant") le *Dikr* de Zakariyyā »<sup>107</sup>. Cela signifie que Yahyā, en un sens extérieur, a directement revivifié la fonction procréatrice de ses géniteurs<sup>108</sup>, et en un sens intérieur et spirituel, a rendu à la fois opérative la men-

sée d'un nom, très prisée par Ibn 'Arabī.

106. *Cor.*, 21, 30. Sur Jean en rapport avec la vie, on peut noter que le dernier verset, et plus précisément le dernier mot, consacré à ce prophète dans la sourate « Marie », fait état du vivant qu'il est sous la forme d'une prière ou d'une salutation : « Paix sur lui le jour où il est né, le jour où il est mort, et le jour où il est ressuscité vivant ! » ( *Cor.*, 19, 15. Sur cette Paix, cf. *supra* note 40 ; cf. encore *infra* la note 190 en rapport avec Elie). Tout comme l'*Évangile de saint Luc*, avant d'aborder l'histoire de Marie et de Jésus proprement dite, cette sourate relate "en priorité" la naissance de Jean, priorité qui prend un sens technique au vu de ce qui va être dit.

107. *Fuṣūṣ al-Hikam*, chap. 20, allusion à *Cor.*, 19, 2.

108. Sur l'âge avancé et la stérilité de ses parents, cf. *Cor.*, 19, 8 et *Luc*, 1, 7 et 19.

105. Cf. *Aperçus sur l'Initiation*, note chap. 47 et *Symboles fondamentaux*, chap. 20. Ce dernier sens correspond au Nom divin *al-Muhyī* qui est l'aspect par lequel *al-Hayy* opère sur toutes choses. Ibn 'Arabī dit en ce sens : « Le Vivant, quiconque le voit, vit essentiellement par lui. الحى بذاته يحيى به كل من يراه » (*Fut.*, Vol. 4, p. 291). Remarquons que *Muhyī*, un des composants de l'identité d'Ibn 'Arabī prénommé *Muhyī' d-Dīn* ("Vivificateur de la Tradition") peut s'entendre comme une combinaison de *muḥ*, "le cœur même d'une chose", et de *yī*, et signifier de la sorte "le cœur de mon Ê". On en comprendra le sens avec ce qui va être dit par la suite. Nous avons déjà eu recours (cf. « *Iqrā'* », *Science sacrée*, n<sup>os</sup> 3-4, pp. 168-169) à ce type de lecture décompo-



tion jaculatoire de son père et rétabli la réceptivité fertile de sa mère à ce *Logos spermatikos*. Un verset pouvant convenir pour définir l'eau du Baptiste illustre ce miracle : ﴿ et avec [une eau bénie : *mâ<sup>am</sup> mubâarak<sup>am</sup>*] Nous avons redonné vie à une contrée morte ﴾<sup>109</sup>. S'il a pu opérer de la sorte, c'est en vertu du *yâ'* intrinsèque à son nom qui lui sert accessoirement de désignation métonymique et d'abréviation, à l'instar de *Io* (ou *Iō*) qui figure pour lui sur les icônes chrétiennes. Ce *yâ'* est inscrit et agit dans le propre nom de son père Zakariyyâ, voilà pourquoi Ibn 'Arabî l'entend comme expression du *dikr yâ'*. Ce *dikr*, hormis son mode vocatif "*yâ'!*", est en général celui qui utilise le Pronom divin "Ī", "Moi"<sup>110</sup>, la première personne du singulier suffixé à un autre terme comme l'explique le Cheikh al-Akbar : « Le *yâ'* de *Innî*, "En vérité, Moi" [...] est considéré par le *Sâlik* (Marcheur sur la Voie) "plus haut" que celui avec le pronom *huwa* (= "Lui"), celui-ci gardant toutefois son rang suprême chez le '*Arif* (le Connaisseur) »<sup>111</sup>. En tendant vers une homophonie, la

+ 1 + 200 + 80 ;  $Q + r + â + n = 100 + 200 + 1 + 50$ ). Fait notable, le Cheikh utilise à propos des deux *dikr*-s mentionnés les deux superlatifs traduits ici par "plus haut" et "suprême" que sont les synonymes *a'lâ* (pour le *Sâlik*) et *arfa'* (pour le '*Arif*). Or, *a'lâ*, qui sert d'Attribut à la réalité du Seigneur (cf. sourate 87 « *al-A'lâ* »), se signale par son nombre axial 111 ( $a + ' + l + â = 1 + 70 + 30 + 10$ ), tandis que *arfa'* réfère au Nom divin *Rafi'* – ces deux formes intensives exprimant chacune l'élévation suprême –, Nom qui a pour valeur le nombre englobant 360 ( $R + f + î + ' = 200 + 80 + 10 + 70$ ). Ce dernier se rencontre dans l'expression coranique *Rafi' al-Darajât Dû al-'Arš* رفيع الدرجات ذو العرش, "Celui qui transcende les Degrés, Possesseur du Trône" (selon une des traductions possibles, *Cor.*, 40, 15). *Rafi' al-Darajât* ayant pour nombre remarquable 999, *Dû al-'Arš* représente en ce sens l'intégration au 1000 ( $Rafi' + a + l + D + r + j + â + t = 360 + 1 + 30 + 4 + 200 + 3 + 1 + 400 = 999$ ). Signalons à ce propos que '*Arš*, "Trône", est l'anagramme de '*arš*, "dix", autrement dit de 9 plus 1 et donc de la circonférence (exprimée par le 360 de *Rafi'*) et du retour au centre (exprimé par "le Possesseur du Trône", *Dû al-'Arš*) dans le symbolisme géométrique. Observons maintenant que les lettres de la racine *RF'* de l'"élévation" étant les mêmes que celles de la racine '*RF* de la "connaissance", on conçoit mieux la relation établie par Ibn 'Arabî entre le '*Arif* et *arfa'*. En ce qui concerne la liaison du *Sâlik* et de *a'lâ*, elle se traduit immédiatement par l'identité numérique 111 des deux termes, lorsque le *s* (*sîn*) de *Sâlik* est considéré cette fois dans sa valeur orientale et non plus dans celle occidentale vue précédemment ( $S + â + l + k = 60 + 1 + 30 + 20$ ). L'exemple *Innî*, "En Vérité, Moi", proposé pour le *dikr* du *yâ'* que privilégie le *Sâlik* n'est en rien gratuit, et il confirme les présentes données puisqu'il a pour nombre 111. Ce bref aperçu permet de se rendre compte de la technicité terminologique du Cheikh al-Akbar et des diverses

109. *Cor.*, 50, 11 (verset qui réfère au 9<sup>ème</sup>). ﴿ وَأَحْيَيْنَا بِهِ بَلَدَهُ مَيِّتًا ﴾

110. Ce *î* arabe de la première personne du singulier est, on le constate, identique au *I* anglais et rappelle le *io* italien ou le *yo* espagnol, de même que nombre de pronoms de cette personne dans les autres langues.

111. *Fut.*, Vol. 2, p. 301 : الإياء من ان [..] أعلى مرتبة في الذكر من هو في حق السالك لا في حق العارف فلا أرفع من ذكر هو عند العارفين في حقهم (cf. Michel Vâlsan, « Les derniers hauts grades de l'Ecossisme », *E.T.*, sept. 1953). Quelques compléments d'information peuvent aider à comprendre les propos d'Ibn 'Arabî. Tout d'abord il faut relever que les termes désignant les deux types d'initiés *Sâlik* et '*Arif* par leur valeur numérique commune 351 renvoient tous deux à celle du *Qur'ân*, "Coran" ( $S + â + l + k = 300 + 1 + 30 + 20$  ;  $' + A + r + f = 70$

réalités initiatiques auxquelles il fait allusion. En l'occurrence les réalités qui caractérisent le *Sâlik* et le *ʿArif* (celui-ci accompagné généralement de la préposition *bi* marquant le moyen) peuvent s'entendre à plusieurs niveaux, ce qui exige des interprétations nécessairement circonstanciées les concernant. – Le Cheikh al-Akbar consacre au *yâ* un traité, le *Kitâb al-Yâ* que Michel Vâlsan a traduit et annoté, et que nous comptons publier bientôt dans la revue. Ce *Kitâb al-Yâ* est également appelé *Kitâb al-Huwa* (*Kitâb al-Yâ wa huwa Kitâb al-Huwa*). Cette identité vérifie d'une certaine manière celle du *Sâlik* et du *ʿArif* constatée au début de la note. L'identité numérique 11 du *yâ* en mode développé et du *huwa* dans sa valeur simple en est une nouvelle confirmation qui laisse envisager d'une part leurs rapports réciproques et d'autre part ceux qu'ils entretiennent avec l'unité et la dualité.

112. Le verset 2 de la sourate « Marie » commence par parler du « *Dikr* de la Miséricorde *ذِكْرُ رَحْمَتٍ* ». Ce dernier mot sous sa forme *Rahmat* se rapporte au concept de “Matrice” qui, dans le contexte de la sourate, est intimement lié à Marie et à l'aspect universel de la fonction maternelle, fonction que nous avons déjà évoquée à propos de Guénon en parlant des “Matrices de la Sagesse”. On s'aperçoit ainsi que par rapport à Marie, ontologiquement ou transposé principiellement, Zacharie assume quant à lui le statut correspondant et complémentaire du *dakar*. Avec la réalité de son fils, il joue de manière exemplaire un rôle équivalent à celui de « Prajâpati, “le Seigneur des êtres produits”, ceux-ci étant tous issus de lui-même et étant par conséquent regardés en un certain sens comme sa “progéniture” » (*Symboles fondamentaux*, chap. 46. Guénon note à cet endroit que « le mot sanscrit *prajā* est identique au latin *progenies* »). En tenant compte de ces données, s'éclaire la parole de saint Luc (1, 5) qui précise que Zacharie est un prêtre de la classe sacerdotale d'Abia ou d'Abiyah, ce nom signifiant “Yah ou

même décomposition du nom de Zakariyyâ peut être rendue et entendue mieux encore quand elle est vocalisée *dakar yâ*, c'est-à-dire “caractère viril du *yâ*”. L'hébreu, quant à lui, l'interprète habituellement comme “Yahvé s'est souvenu” ; mais l'aspect mâle *zakar*, compris ici comme celui du Principe représenté si l'on veut par le Nom divin *Yah* ou *Iah*, reprenant dans cette langue exactement les mêmes lettres que celles du nom du Prophète, l'homophonie en question s'en trouve renforcée et avale la lecture proposée. On s'aperçoit ainsi que ce nom révèle la puissance créatrice fondamentale de Zacharie dissimulée sous les signes apparents d'une faiblesse contraire <sup>112</sup>.

Le *dikr* efficace pratiqué par le *dakar* ou celui qui réalise l'état de virilité spirituelle permet d'envisager en outre le nom *Zakariyyâ* comme le *dikr* au moyen de la particule du vocatif *yâ* ! (ô !). La mention du vocatif est d'ailleurs inscrite dans le verset de la sourate Maryam qui fait suite au nom de Zakariyyâ : « Lorsqu'il invoqua son Seigneur d'un vocatif secret (*nidâ<sup>ant</sup> hafiyâ<sup>n</sup>*) » <sup>113</sup>. Plus loin est utilisé ce cas de

Yahvé est le père” (cf. le *Dictionnaire de la Bible*, Paris, 1989). Bien compris, ceci se révèle d'un intérêt extrême sur les deux rapports père-fils et humain-divin. Dans le chapitre 381 des *Futûhât* Ibn ʿArabî aborde la question de la conception de Yahyâ par Zacharie. La participation spirituelle de Marie à cet événement est capitale et la lie à Jean comme nous y avons fait allusion (cf. note 66). Nous en traiterons une autre fois car le sujet est évidemment d'importance et mérite toute l'attention que son implication dans le domaine initiatique réclame ; mais disons quand même tout de suite que Marie s'y révèle comme le support privilégié de la Mère universelle.

113. *Cor.*, 19, 3. ﴿ إِذْ نَادَى رَبَّهُ نِدَاءً خَفِيًّا ﴾

l'interpellation directe : ﴿ Yâ-Zakariyyâ ! (Ô Zacharie !) Certes Nous t'annonçons la bonne nouvelle d'un jeune homme. Son nom sera Yahyâ. Nous ne lui avons pas donné auparavant d'homologue ﴾<sup>114</sup>. La calligraphie coranique présentant des particularités propres dont il faut tenir compte, on observe dans ce cas, comme fréquemment, que la particule du vocatif prononcée *yâ* mais composée dans l'écriture des deux lettres *yâ*'-alif est accrochée au nom qui le suit – Zakariyyâ en l'occurrence – et que l'*alif* final se retrouve suscrit : autrement, les règles scripturaires de l'arabe interdiraient la liaison. De cette façon, bien qu'inaltéré dans sa transcendance symbolisée par l'*alif*, le *yâ* agit immédiatement sur le support invoqué car il est « le point de contact avec le divin »<sup>115</sup>.

La fonction du *yâ* est intimement liée à la vie, qu'elle soit lettre emblématique ou moyen de l'interjection. Le *yâ* est en réalité un symbole du centre du cœur, cœur qui pour le Coran ou l'Être universel est affirmé être *Yâ-Sîn*. « Si tu es un Coran, alors ton cœur est *Yâ-Sîn* »<sup>116</sup>, enseigne Ibn 'Arabî en s'inspirant du hadîth : ﴿ En vérité toute chose a un cœur, et le cœur du Coran c'est *Yâ-Sîn* ﴾<sup>117</sup>. En effet,

﴿ يَلْزَكَرِيَّا إِنَّا نُبَشِّرُكَ بِغُلَامٍ اسْمُهُ يَحْيَى لَمْ نَجْعَلْ لَهُ مِنْ قَبْلُ سَمِيًّا ﴾

إن كنت قرآنا فقلبك ياسين

﴿ إن لكل شيء قلبا و قلب القرآن يس ﴾

114. *Ibid.*, 19, 7.

115. *Symboles fondamentaux*, chap. 73.

116. Ibn 'Arabî, *Divân*, p. 150, Beyrouth, sd. Le chapitre 405 des *Futūḥât* qui est en correspondance avec le *Yâ* de *Yâ-Sîn* s'intitule significativement : « La condescendance de celui qui fait de son cœur Ma Maison et la vide de tout autre que Moi, personne ne sait ce que Je lui octroie... ».

117. Qurtubî, *op. cit.*, Vol. 15, p. 1.

منزلة من جعل قلبه بيتي و أخلاه من غيري ما يدري أحد ما أعطيه

ce nom préexistant de la Réalité muhammadienne<sup>118</sup> est d'après les exégètes l'expression d'un vocatif, et Ibn 'Arabî précise qu'il s'agit d'un « vocatif adouci » que nous pouvons considérer comme simplifié et dépouillé du son, ressenti comme rude, de ses parties finales. « Le sens voulu en est : “Ô Chef !” (*Yâ Sayyid* ! ) » dit-il<sup>119</sup>. Or dans le Coran ce titre, qui signifie notamment l'époux ou le mari, n'est nommément décerné, paradoxalement dirons-nous, qu'au seul Yahyā, exemple de virginité s'il en est : « En vérité Allāh t'annonce la bonne nouvelle de Yahyā<sup>120</sup>, authentificateur d'un Verbe venant d'Allāh. Il sera un chef (*sayyid*), un chaste et un prophète d'entre les vertueux »<sup>121</sup>. C'est par la propriété vivificatrice du *yā'* qui fonde sa réalité que Yahyā, par l'entremise de son père dont il est le secret<sup>122</sup>, a rendu la fécondité à

وهو نداء مرخم أراد يا سيد

﴿ أَنْ أَلَّهَ يُبَشِّرُكَ بِبِحَيَا مُصَدِّقًا بِكَلِمَةٍ مِّنَ أَلَّهِ  
وَ سَيِّدًا وَ حَصُورًا وَ نَبِيًّا مِّنَ الصَّالِحِينَ ﴾

﴿ إن الله تعالى قرأ طه و يس قبل أن يخلق آدم بألفي عام ﴿  
﴿ إن الله تبارك و تعالى قرأ طه و يس قبل أن يخلق السماوات و  
الأرض بألفي عام ﴿  
﴿ إن الله تعالى أسماني في القرآن سبعة اسماء محمد و أحمد و طه و  
يس و المزمل و المدثر و عبد الله ﴿  
﴿ يقرأ أهل الجنة طه و يس فقط ﴿

الولد سر أبيه

118. Un hadîth énonce : « En vérité Allāh تعالى a récité Ta-Ha et Yâ-Sîn 2000 ans avant de créer Adam » (Haqqî, *op. cit.*, Vol. 7, p. 364) et un transmetteur déclare que « Yâ-Sîn est un serment prononcé par Allāh 2000 ans avant qu'Il ne crée le Ciel et la Terre » (Qurtubî, *op. cit.*, Vol. 15, p. 5) ; une autre tradition prophétique enseigne : « Dans le Coran Allāh تعالى m'a donné 7 noms : Muhammad, Ahmad, Ta-Ha, Yâ-Sîn, al-Muzzammil, al-Muddaththir et 'Abd-Allāh » (*ibid.*). On peut noter la place centrale de Yâ-Sîn parmi ces sept noms. Il est de même précisé que « les gens du Paradis ne récitent que Ta-Ha et Yâ-Sîn » (*ibid.*, p. 2).

119. *Fut.*, 3, 279.

120. Ou “par Yahyā”, les deux sens ne s'excluent nullement.

121. *Cor.*, 3, 39.

122. Selon une tradition que rappelle plusieurs fois le Cheikh al-Akbar, notamment dans le chapitre des *Fuṣūṣ* sur Jean-Baptiste : « Le fils est le secret de son père ». Il est remarquable que sur cet exemple précis, saint Augustin utilise le même type d'expression en qualifiant saint Jean de « dépositaire du secret du Père » (cité par Ernest Razy, *op. cit.*, p. 36).

la matrice de sa mère, éclairant cette recommandation prophétique : ﴿ Récitez Yâ-Sîn sur vos morts ﴾<sup>123</sup>. Identifié au *yâ* et qualifié de *sayyid*, Yahyâ, comme on le constate, est le *Yâ-Sîn* invoqué qui joue le rôle proprement vital opérant au cœur de l'Homme Universel, et que la terminologie islamique conçoit prioritairement comme Muhammad ﷺ. Si l'on devait s'étonner de voir Muhammad ﷺ assimilé tantôt au cœur de l'Homme Universel et tantôt à l'ensemble de ce même Homme Universel, rappelons que le centre contenant en réalité la circonférence, les deux points de vue se rejoignent bien en fin de compte.

En hébreu, l'équivalent du *yâ*' est la lettre *yod* (ou *iod*). Première du Nom tétragrammatique et du Nom divin *Yah* (ou *Iah*), elle peut en être considérée comme une abréviation et figure par conséquent « le Principe, de sorte qu'elle est regardée comme constituant à elle seule un Nom divin »<sup>124</sup> ; « Cette lettre représente hiéroglyphiquement le Principe, et on dit que d'elle sont formées toutes les autres lettres de l'alphabet hébraïque, formation qui, suivant le *Sepher Ietsirah*, symbolise celle même du monde manifesté »<sup>125</sup>. A la lumière de ces quelques données, il va être possible d'illustrer l'identité symbolique de la doctrine du Cœur du Coran Verbe de Dieu et celle du Cœur de Jésus dans le Christianisme qui a connu sa modalité la plus manifeste dans l'expression du Sacré-Cœur<sup>126</sup>. En effet, René Guénon commente à

﴿ اقرءوا يس على موتاكم ﴾

124. *La Grande Triade*, chap. 25.

125. *Le Symbolisme de la Croix*, chap. 4.

126. Si les révélations du Sacré-Cœur ont été faites à sainte Marguerite-Marie, sous Louis XIV, la doctrine et la dévotion du Sacré-Cœur appaurent bien auparavant, principalement chez sainte Gertrude, qui vécut au monastère d'Helfta, pendant la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle. Dans sa première grande vision, en la fête de saint Jean l'évangéliste, celui-ci lui dit : « viens avec moi, tu es l'éluée de mon Seigneur ; reposons ensemble sur le doux sein du Seigneur dans lequel sont cachés les trésors de toute béatitude ». Il la conduit près du Christ, place Gertrude à droite pour qu'elle accède au "Saint des Saints", et choisit le côté fermé car, comme il le précise : « devenu un même esprit avec Dieu, je peux pénétrer subtilement où la chair ne saurait atteindre ». Puis, interrogé par la sainte sur son silence concernant la doctrine du Sacré-Cœur, Jean répond que sa mission « était de présenter à l'Eglise, dans son premier âge, sur le Verbe incréé de Dieu le Père, une simple parole, qui suffirait jusqu'à la fin du monde à satisfaire l'intelligence de la race humaine toute entière, sans toutefois que personne parvint à la pleinement comprendre. Mais de dire la suavité de ses pulsations a été réservé pour les temps actuels, afin que, en entendant ces choses, se réchauffe le monde vieillissant et dont l'amour de Dieu s'alanguit » (cf. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, pp. 220-223, Paris, 1931). C'est le 15 novembre, jour de naissance de René Guénon, que sainte Gertrude est fêtée, en même temps que saint Albert.

123. Qurtubî, *op. cit.*, Vol. 15, p. 1. Ibn 'Abbâs affirme que la fécondité retrouvée de la mère de Yahyâ a valu à celui-ci son nom : « car Allâh a vivifié par lui le foyer stérile de sa mère قال ابن عباس لأن الله تعالى أحيا به عقر أمه » (Tha'labî, *op. cit.*, p. 336).

127. « Le Marbre astronomique de Saint-Denis d'Orques », *Regnabit*, févr. 1924, repris dans *Le Bestiaire du Christ*, chap. 10.

128. *Symboles fondamentaux*, chap. 69.

129. *Ibid.*, chap. 73.

130. « Le *iod*, outre qu'il est la première lettre du Tétragramme constitue un nom divin par lui-même, soit isolé, soit répété trois fois » (*Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, chap. 5. Cf. aussi *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonage*, Tome 2, chap. 6). Les deux représentations proposées sont à rapprocher de ce qu'il dit par ailleurs, à savoir « que le point primordial incompréhensible, qui est l'Un non-manifesté, en forme trois qui représentent le Commencement, le Milieu et la Fin, et que ces trois points réunis constituent la lettre *iod*, qui est ainsi l'Un manifesté (ou plus exactement affirmé en tant que principe de la manifestation universelle), ou, pour parler le langage théologique, Dieu se faisant "Centre du Monde" par son Verbe » (*Le Symbolisme de la Croix*, chap. 4).

131. Le dernier *yâ'*, sans points, garde sa valeur 10 même s'il est aussi appelé "*alif maqṣūrah*".

132. Elle apparaît comme telle dans le couple de lettres isolées *Hâ'-Mîm* placé en tête des sept sourates (de la 40<sup>ème</sup> à la 46<sup>ème</sup>) nommées pour cette raison les *Hawâmîm*, « couple de lettres (qu'on retrouve) inséré au centre du Nom divin *Raḥîmân* et de celui de *Muḥammad*, Son Prophète et Bien-aimé (*Habîb*) والياء والميم هما حرفان من وسط اسم الله وهو *(Habîb)* «رحمن و حرفان من وسط اسم نبيه و حبيبه محمد Baqlî indique que « le *Hâ'* représente la Vie pré-éternelle [...] Celui qu'Allâh fait bénéficier de Sa Proximité, Il l'abreuve à Sa source de Vie et le rend vivant par Sa Vie même, de telle sorte qu'aucune extinction n'a plus prise sur lui ensuite. Il parle par le *Hâ'* de la Vie au moyen de l'expression de la Sagesse (*Hikmah*, dont c'est la première lettre) قال البقلی الياء *(Hikmah)* ... فمن خصه الله تعالى بقره سقاء من عين حياته حتى يكون حيا بحياته لا يعتره الفناء بعد ذلك و ينطق من جاء الحياة بعبارة الحكمة ». Tustarî interprète ce couple au sens

plusieurs reprises la représentation du Cœur rayonnant de Jésus-Christ figurée sur un petit bas relief de marbre noir provenant de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques (Sarthe) qu'a étudiée L. Charbonneau-Lassay<sup>127</sup>. « Ce cœur rayonnant est placé au centre de deux cercles sur lesquels se trouvent respectivement les planètes et les signes du Zodiaque, ce qui le caractérise expressément comme le "Centre du Monde", sous le double rapport du symbolisme spatial et du symbolisme temporel »<sup>128</sup>. Il note alors que « le cœur porte une blessure ou du moins ce qui présente l'apparence extérieure d'une blessure, ayant la forme d'un *iod* hébraïque », ce qui est rigoureusement équivalent à la place centrale assignée au *yâ* dans le Cœur coranique comme nous l'avons signalé. Concernant le tracé de cette blessure, il précise par ailleurs que « cette ressemblance est trop frappante et trop significative pour n'être pas intentionnelle »<sup>129</sup>. Plus significatif encore dans notre optique, il évoque dans la continuité une estampe dessinée et gravée par Callot pour une thèse soutenue en 1625 où l'on voit le Cœur du Christ contenant cette fois trois *iod*. « Que cette lettre [...] soit seule pour représenter l'Unité divine, ou qu'elle soit représentée trois fois avec une signification trinitaire, elle est toujours essentiellement l'image du Principe » commente-t-il<sup>130</sup>. Bel exemple d'accord entre des figurations symboliques de traditions différentes, ces observations sont reproduites, au plan linguistique en arabe, par le nom *Yahyâ* : non seulement ce nom est exprimé métonymiquement par un *yâ'* mais il est de plus composé dans l'écriture de trois *yâ'*<sup>131</sup> auxquels n'est adjoint que la lettre *hâ'*, initiale de *hayâh*, "vie", dont elle est naturellement l'un des emblèmes coraniques<sup>132</sup>.

Correspondant à la vie, Jean, comme nous le disions, précède toute chose et « il est mis au rang de son nom »<sup>133</sup>. Allâh « l'a distingué par l'octroi du "caractère premier" parmi Ses Noms »<sup>134</sup>, sachant que « le premier Nom divin en grade est "Le Vivant" »<sup>135</sup>. C'est ce que relève l'Émir 'Abd al-Qâdir en discernant à ce nom le titre d'« Imâm du septénaire » des Noms qualifiant l'Essence, ou encore d'« Imâm des imâms »<sup>136</sup> en vertu du verset disant : « Et les faces s'abaissent devant le Vivant, Celui qui subsiste par Soi-même »<sup>137</sup>. Le "caractère premier" (*al-awwaliyyah*) dont parle Ibn 'Arabî, que ce soit dans la citation que nous venons de faire des *Futûhât* ou dans celle, vue plus haut, du début des *Fuṣûṣ*, s'applique également, cela va de soi, au Nom divin *al-Awwal*, "le Premier", auquel fait allusion Jésus en disant : « Je suis le Premier et le Dernier »<sup>138</sup>. Le développement numérique de ce Nom *al-Awwal* dévolu à la fonction du premier Jean donne la même somme 390 que celle des lettres composant le nom islamique de Jésus, 'Īsā<sup>139</sup>. Le précurseur Jean mani-

d'*al-Hayy al-Malik* : "le Vivant-le Roi" (cf. Haqqî, Vol. 8, p. 149). On a donc là un équivalent du "Roi Vivant".

133. Qaysarî, *Naqṣ al-Fuṣûṣ*, sur Jean-Baptiste.

134. *Fut.*, Vol. 2, p. 417.

135. *Fut.*, Vol. 4, p. 298.

136. *Kitâb al-Mawâqif*, *Mawqif* 230, Vol. 2, p. 516.

137. *Cor.*, 20, 111. Najm al-Dîn al-Kubrâ le commente : « Les faces des êtres existenciés se soumettent en toute humilité devant leur Existenciateur *al-Hayy*, le Vivant, la vie de tout vivant étant par Lui, Vol. 5, p. 430. – Rappelons que le second des Noms du couple cité dans le verset correspond très exactement au *Swayambhû* hindou (équivalent du *Logos* éternel) dont est né le premier *Manu Swâyam-*

أَنْزَلَهُ مِنْزَلَتَهُ فِي الْأَسْمَاءِ  
فَخَصَّهُ بِالْأُولَوِيَّةِ مِنْ أَسْمَاءِ اللَّهِ  
أَوَّلَ اسْمِ إلهِي فِي الْمَرْتَبَةِ الْاسْمِ الْهَيِّ  
وَ إمام هذه السبعة هو الوجه الهي فهو امام  
الأئمة  
﴿ وَ عَنَتِ الْوُجُوهُ لِلْحَيِّ الْقَيُّومِ ﴾

*bhava* (le *Logos* déterminé), l'*Adi-Manu* (dont le nom suggère celui d'Adam) ou le *Manu* primordial, qu'on peut considérer, par rapport aux suivants, encore comme polaire et suprême d'après ce qu'en dit Guénon (cf. *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, chap. 1). Le *Manu* du cycle actuel qui est le septième est *Vaivaswata*, "Né du Soleil", et son nom renvoie manifestement à la fonction solaire, ce qui pourrait expliquer la lignée royale des *avatâras* des temps historiques. Ajoutons que Guénon établit un lien entre les sept premiers *Manus* et les "sept rois d'Edom", signalant que les sept terres sur lesquelles règnent ces derniers « sont toutes comprises dans la "Terre des Vivants", qui représente le développement complet de notre monde, considéré comme réalisé de façon permanente dans son état principal » (*ibid.*).

138. *Apoc.*, 1, 18 ; cf. aussi 2, 8. En 22, 13, on a cette déclaration : « Je suis l'*Alpha* et l'*Oméga*, le Premier et le Dernier, le Principe et l'Aboutissement » (ἐγὼ τὸ Ἄλφα καὶ τὸ Ὠμέγα ὁ πρῶτος καὶ ὁ ἔσχατος ἡ ἀρχὴ καὶ τὸ τέλος).

139. *Al-Awwal* : *alif* + *lâm* + *Alif* + *wâw* + *wâw* + *lâm* = 111 + 71 + 111 + 13 + 13 + 71 = 390 ; 'Īsā : ' + *Î* + *s* + *ā* = 70 + 10 + 300 + 10 = 390.

feste donc cet aspect particulier, par rapport à son complémentaire, Jean l'Évangéliste, Jésus incarnant quant à lui leur "synthèse".

Si l'on veut affiner encore un peu le sens de "premier Nom divin" indiqué par le Cheikh, il n'est pas hors de propos de rappeler comme le fait Guénon « que Dante, dans la *Divine Comédie*, fait dire à Adam que le premier nom de Dieu fut I »<sup>140</sup> : « I s'appelait sur terre le Bien suprême »<sup>141</sup>. Cette lettre « désigne proprement l'«Unité divine» (et c'est d'ailleurs pourquoi ce nom est premier, l'unité de l'essence précédant nécessairement la multiplicité des attributs) [...] ; non seulement la lettre elle-même représente l'unité dans la numération latine, en raison de sa forme de ligne droite, qui est la plus simple de toutes les formes géométriques (le point étant "sans forme") ; mais encore, dans la langue chinoise, le mot *i* signifie "unité", et *Tai-i* est la "Grande Unité", qui est représentée symboliquement comme résidant dans l'étoile polaire, ce qui est encore plein de signification, car, en revenant à la lettre I des alphabets occidentaux, on s'aperçoit que, étant une droite verticale, elle est par là même propre à symboliser l'«Axe du Monde», dont on connaît assez l'importance dans toutes les doctrines traditionnelles ; et ainsi ce "premier nom de Dieu" nous rappelle aussi l'antériorité [logique et non pas seulement chronologique] du symbolisme "polaire" par rapport au symbolisme "solaire" »<sup>142</sup>. Ce Nom de Dieu qui était probablement aussi Son Nom secret chez les *Fedeli d'Amore*, se justifie sans doute du point de vue spécialement chrétien si l'on observe, comme le fait Michel Vâlsan, que le I « est, tant en grec qu'en latin, l'initiale du nom de Jésus (qui s'écrit avec un *iod* en hébreu), et que, dans le Christianisme, c'est le nom de Jésus qui

I s'appellava in terra il sommo Bene

140. *La Grande Triade*, chap. 25.

141. *Paradis*, 26, 133-134.

142. *Aperçu sur l'ésotérisme chrétien*, chap. 7.



est le moyen d'invocation par excellence, ainsi qu'on le voit surtout dans les textes hésychastes où il est spécialement en rapport avec la "prière du cœur". Le I initial pouvait dès lors, à l'instar du *iod* du Tétragramme, représenter à lui seul le nom de Jésus (ou du Principe manifesté) qu'il réduisait alors à une expression purement principielle et identifiait à l'Être premier »<sup>143</sup>.

L'antériorité fondamentale de Jean-Baptiste est indiquée coranique par le verset annonçant : « Son nom est Yahyā ; Nous ne lui avons pas donné auparavant (*min qabl*) d'homologue (*samiyyā'*) »<sup>144</sup>. Certains exégètes tel Ibn 'Abbās interprètent *samiyyā'* en terme d'homonyme en disant qu'« avant lui, personne ne fut appelé de ce nom »<sup>145</sup>, ce qui rejoint en partie la réponse faite à Elisabeth : « Personne de ta parenté ne fut appelé de ce nom »<sup>146</sup> ; selon d'autres, cela signifie qu'il n'avait pas son pareil ou son semblable (*nazîr* ou *miṭl*)<sup>147</sup>. Un troisième niveau de lecture laisse entendre qu'il est la première expression du "nommable" et qu'avant lui, toute réalité n'est plus susceptible de recevoir aucun nom. Sa position ontologique l'identifie à l'"Axe du Monde" et l'on relève le caractère polaire et transcendant d'une telle situation jugée sans précédent dans le terme *samiyyā'* qui est formé d'une racine *SMY* exprimant l'élévation et dont on a tiré *samā'*, le "ciel"<sup>148</sup>. Dans sa forme coranique, ce mot a en effet

﴿ اسْمُهُ يَحْيَىٰ لَمْ نَجْعَلْ لَهُ مِنْ قَبْلُ سَمِيًّا ﴾

أنه لم يسم أحد قبله بهذا الاسم

Οὐδεὶς ἐστὶν ἐκ τῆς συγγενείας σου ὃς καλεῖται τῷ ὀνόματι τούτῳ

sanscrit *sama* et l'anglais *same* ont le même sens et qu'on retrouve ces composants dans "semblable" ou "similaire".

148. Cela fait dire à Michel Vâlsan « que le verset se traduirait donc aussi par : « Nous te faisons l'annonce d'un garçon dont le nom est Jean et auquel nous n'avons pas donné auparavant de "pareil" ou d'"aussi élevé" ». Cette acception est du reste appuyée en arabe par des hadith-s sur l'excellence du prophète Yahyā, parmi lesquels celui-ci : « Il n'y a pas d'être qui n'ait commis quelque désobéissance ou qui n'ait eu envie d'en commettre, sauf Yahyā fils de Zacharie, car il n'en a pas eu envie et n'en a point commis » (« Les interprétations ésotériques du Coran », *E.T.*, mars-avr. 1964. Cf. aussi Tha'labî, *Qiṣaṣ al-Anbiyā'*, p. 336 et Ibn Hanbal, *Musnad*, Tome 1, pp. 291, 295, 301 et 320).

﴿ ما من أحد من ولد آدم إلا وقد أخطأ أو هم بخطيئة إلا يحيى بن زكريا لم يهم بخطيئة ولم يعملها ﴾

143. « Les derniers hauts grades de l'Écossisme », *E.T.*, sept. 1953, note.

144. *Cor.*, 19, 7.

145. Râzî, *al-Tafsîr al-kabîr*, Vol. 21, p. 186.

146. *Luc*, 1, 61.

147. Cf. *Lisân al-'Arab*, Tome 14, p. 403. On remarquera que le mot

la valeur 111<sup>149</sup> qui symbolise l'axe unitaire traversant les trois Mondes.

En ce sens, Yahyā confie personnellement au Cheikh al-Akbar qui le rencontre aux cieux lors d'un voyage spirituel : « A moi revient le rang prioritaire concernant ce nom, car, par moi, vit tout ce qui vit d'hommes, tant parmi ceux qui ont précédé que parmi ceux qui viendront, et Allāh ne m'a pas donné auparavant d'homologue. Tout vivant (ou tout Jean) me suit donc (ontologiquement) et, du fait de ma manifestation, n'a pas de statut propre »<sup>150</sup>. Sans doute est-ce pour cette raison que le prénom Jean a la caractéristique de pouvoir se combiner avec tous les autres prénoms, en se portant généralement en tête, comme pour assurer leur vivification.

La préséance dont il est question pour Jean-Baptiste est une marque constante de la geste de celui-ci. Etant en réalité principielle, on la retrouve constamment, et elle se manifeste, d'une manière pour ainsi dire pré-temporelle, dès l'événement spirituel de la Visitation, quand l'enfant bondit dans le ventre d'Elisabeth<sup>151</sup>, ou se prosterna selon des récits arabes<sup>152</sup>. De la sorte, « il est le premier qui eut

لي مرتبة الأولية في هذا الاسم في يحيى كل من  
 يحيى من الناس من تقدم و من تأخر و إن الله ما  
 جعل لي من قبل سميا فكل يحيى تبع لي فبطهوري  
 لا حكم لهم

149.  $S + m + y + \hat{a} = 60 + 40 + 10 + 1 = 111$ . En correspondance avec ce que nous avons indiqué dans la note 111, remarquons ici que ce terme *samiyyā*<sup>149</sup> est constitué lui aussi d'un *sîn* dont la valeur orientale se distingue de sa valeur occidentale. De ce fait, il a pour autre nombre 351 qu'on a vu être celui de *Qur'ân*, Coran, mais également 361, la circonférence et son centre, si l'on tient compte du redoublement du *yâ*' ( $s + m + y + \hat{a} = 300 + 40 + 10 + 1 = 351 + y (=10) = 361$ ). Cela permet de comprendre qu'un *yâ*' affixé à *Qur'ân*, comme dans l'expression *Qur'ânî*, "mon Coran", restitue numériquement la "synthèse des paroles" que constitue ce Livre divin (*Qur'ân + î(=y) = 351 + 10 = 361*). On peut penser que cette réalité concerne spécialement les gens du *dîkr yâ*'.

150. *Fut.*, Vol. 3, p. 346. On peut rapprocher cette déclaration du passage où Ibn 'Arabî dit que « le *Yâ*' possède un pouvoir immense ; qui s'en approche tombe sous son autorité فلياء سلطان عظيم لا يقرب أحد إليه إلا حكم عليه » (*Kitâb al-Yâ*', traduction de Michel Vâlsan qui note à cet endroit : « le son *i* qui est inhérent au *yâ*' assimile la voyelle immédiate du mot auquel cette lettre est jointe, ainsi qu'on le voit dans *innî* [certes moi] composé de *inna + yâ*' ») (cf. à ce propos la page 37 et la note 111).

151. Cf. *Luc*, 1, 41.

152. Cf. Râzî, *op. cit.*, Vol. 21, p. 187.

foi en Jésus, et son cœur devint vivant du fait de cette foi »<sup>153</sup> ; sa reconnaissance et sa soumission à l'autorité du Christ précèdent donc là toute cause extérieure. Par la suite, il apparaît comme le préparateur à l'action publique du Sauveur et comme l'opérateur indispensable qui la déclenche par le baptême, ce baptême qui est devenu le préalable à toute vie spirituelle et que l'on voit cité, pour cette raison, en tête de l'Évangile de saint Marc. Son martyre, enfin, devance lui aussi le sacrifice sanglant du Crucifié. Tout le désigne donc formellement comme précurseur et « qu'est donc Jean sinon en tout lieu un témoin et un précurseur de Jésus ? [...] Il prépare partout au Seigneur un peuple bien disposé. Le témoignage de Jean anticipe également le second avènement du Christ, le plus divin »<sup>154</sup>. L'Évangéliste Jean rapporte de son homonyme : « J'ai dit que Moi je ne suis pas le Christ, mais que j'ai été envoyé devant lui »<sup>155</sup> ; de même, se trouve consigné dans les Évangiles synoptiques qu'il est celui dont l'Écriture dit : « Voici, [Moi (en *Matt.*)] J'envoie Mon messenger (ou "Mon ange", *ton angelon mou*) devant ta face qui préparera ta voie devant toi »<sup>156</sup>, ce qui réfère à la prophétie de Malachie, dont le nom évoque, de façon édifiante, à la fois le messenger, chargé de l'action, et le roi, pour lequel est exécutée cette action : « Voici, Je vais envoyer Mon messenger pour qu'il déblaie la voie devant Moi »<sup>157</sup>. Si l'on constate avec étonnement des variantes sur les personnes utilisées dans l'expression des deux Testaments, qu'on n'aille pas imputer ces leçons divergentes à une légèreté de la part des saints transmetteurs, encore moins à une corruption arrangeante pour leur thèse, mais à leur fonction d'Évangélistes et à leur nature de vivants qui les fait en réalité lire, pour ne

ان يحيى النَّبِيُّ اَوَّلَ مَنْ آمَنَ بِعِيسَى فَصَارَ قَلْبُهُ  
حَيًّا بِذَلِكَ الْإِيمَانِ

Καὶ τί γὰρ ἡ πανταχοῦ μάρτυς καὶ πρόδρομος τοῦ Ἰησοῦ ἐστὶν ὁ Ἰωάννης [...] πανταχοῦ ἐτοιμάσῃ κυρίῳ λαὸν κατασκευασμένον Φθάνει δὲ καὶ ἐπὶ τὴν δευτέραν Χριστοῦ παρουσίαν καὶ θειοτέραν ἢ Ἰωάννου μαρτυρία

εἶπον [ὅτι] οὐκ εἰμὶ ἐγὼ ὁ Χριστός ἀλλ' ὅτι Ἀπεσταλμένος εἰμὶ ἔμπροσθεν ἐκείνου

Ἰδοὺ [ἐγὼ] ἀποστέλλω τὸν ἄγγελόν μου πρὸ προσώπου σου ὃς κατασκευάσει τὴν ὁδὸν σου ἔμπροσθέν σου

הֲנִי שְׁלַח מְלַאכִי וּפְנֵה דְרֹךְ לְפָנַי

153. *Râzi, ibid.*

154. Origène, *Commentaire sur saint Jean*, Livre 2, § 224.

155. *Jean*, 3, 28.

156. *Matt.*, 11, 10 ; *Marc*, 1, 2 et *Luc*, 7, 27.

157. *Mal.*, 3, 1.

βιβλίον τὰ πάντα ἅγια εἰπεῖν [...] Τί δὲ καὶ τὸ βιβλίον ἐωράσθαι ὑπὸ τοῦ Ἰωάννου γεγραμμένον ἔμπροσθεν καὶ ὀπίσθεν καὶ κατεσφραγισμένον [...] Ἡ γὰρ πᾶσα γραφή ἐστὶν ἡ δηλουμένη διὰ τῆς βίβλου ἔμπροσθεν μὲν γεγραμμένη διὰ τὴν πρόχειρον αὐτῆς ἐκδοχὴν ὀπίσθεν δὲ διὰ τὴν ἀνακεχωρηκυῖαν καὶ πνευματικὴν [...] τὸ ἐπὶ μὲν τῶν ζώντων μίαν εἶναι τὴν βίβλον ἀφ' ἧς ἀπαλείφονται οἱ ἀνάξιοι αὐτῆς γεγενημένοι ὡς γέγραπται « Ἐξαλειφθήτωσαν ἐκ βίβλου ζώντων »

الموت في صورة كبش أملح فيذبحه يحيى السلام  
بين الجنة و النار لأن الحياة ضد الموت فلا يزول  
الموت إلا بوجود الحياة

158. C'est la source prototypique primordiale à laquelle les trois Évangélistes Matthieu, Marc et Luc puisent, qui explique la reproduction d'une même lecture nouvelle du verset. La trop fameuse théorie des emprunts à un texte primitif qui aurait été fautif ne satisfait que l'historien qui n'a que faire des exigences de la sainteté et des scrupules qu'elle suppose mais pas ceux qui en conçoivent les vertus. Une altération toujours possible quand elle est due à des traductions ne permettant pas

pas dire écrire, directement au Livre de Vie dont il est question dans l'*Apocalypse*. Il s'agit du Livre unique de toutes les Écritures sacrées dans lequel est inscrit ce verset et dont les deux formes retenues peuvent être l'expression adaptée et appropriée<sup>158</sup>. Comme l'enseigne Origène, « tous les ouvrages saints sont un seul Livre [...] Mais quel est le livre que vit Jean ? écrit au dedans et au dehors et scellé [...] c'est toute l'Écriture qui est signifiée par ce livre : écrite au dehors, à cause de son sens obvie, et au dedans, à cause du sens secret et spirituel [...] pour les vivants, il n'y a qu'un livre dont sont rayés ceux qui en sont devenus indignes, selon qu'il est écrit : "Qu'ils soient rayés du livre des vivants" »<sup>159</sup>.

Pour illustrer la relation personnelle que Jean entretient avec la Vie éternelle, le Cheikh al-Akbar rappelle, sur les bases d'une tradition prophétique que « la mort, dans la forme d'un bélier bigarré, sera égorgée par Yahyā entre le Paradis et l'Enfer, car la vie s'oppose à la mort et la mort ne cessera qu'avec la

une parfaite fidélité au sens, n'aurait pas donné lieu au changement de pronoms constaté ici. Dans un autre domaine qui a trait à la législation cette fois, on peut citer le cas plus curieux encore des versets coraniques abrogés par d'autres versets où les dispositions légales des premiers sont invalidées par celles des seconds. Du fait même qu'ils subsistent, et coexistent, ils continuent d'exprimer une réalité spirituelle du Livre de Vie qui n'a pourtant plus de manifestation légale possible par rapport au Livre de la Loi ; s'ils n'avaient plus la moindre valeur, ils n'auraient pas été conservés et on ne les psalmodierait plus.

159. *Commentaire sur saint Jean*, tome 1, livre 5, 5-7, citant Ps., 69, 29.

vie effective»<sup>160</sup>. Il précise ailleurs que «Yahyā viendra avec en main un coutelas, étendra (le bélier) sur le côté et l'égorgera. Un héraut s'écriera : "Ô gens du Paradis ! Eternité ! Plus de mort ! Ô gens de l'Enfer ! Eternité ! Plus de mort !"»<sup>161</sup>. Ibn 'Arabî l'interroge sur cette mise à mort de la mort en vue de la Vie éternelle, et obtient en guise de réponse : « Cela ne convient qu'à moi car je suis Yahyā, "celui qui vit", et mon contraire ne peut subsister avec moi. C'est la Demeure de la Vie, il faut donc que la mort cesse et nul autre que moi ne l'éliminera »<sup>162</sup>. Le lien de cousinage qui unit Jean à Jésus est la conséquence des rapports conjoints qu'ils entretiennent tous deux avec la vie : « Jésus est l'Esprit d'Allâh et à Jean revient la Vie. De même que l'Esprit et la Vie sont indissociables, ces deux prophètes Jésus et Jean sont inséparables »<sup>163</sup>. Ceci explique que lors des différentes ascensions célestes, et celle du Prophète en particulier, Jésus soit vu en compagnie de Jean au ciel de Mercure. Mais en raison d'une parenté avec Aaron, on atteste encore la présence de ce même Jean au ciel de Mars en compagnie de celui-ci<sup>164</sup> ; de cette manière, on comprend qu'« il oscille entre Jésus

يحيى النَّبِيُّ و بيده الشفرة فيضجعه و يذبحه و  
ينادي مناد يا أهل الجنة خلود فلا موت و يا  
أهل النار خلود فلا موت

لا ينبغي ذلك إلا لي فإني يحيى و إن ضدي لا  
يقي معي و هي دار الحيوان فلا بد من إزالة  
الموت فلا مزيل له سوى

عيسى روح الله و يحيى له الحياة فكما أن الروح  
و الحياة لا يفترقان كذلك هذان النبيان عيسى و  
يحيى لا يفترقان

فله تردد بين عيسى و بين هارون

160. *Fut.*, Vol. 3, p.118 ; cf. aussi Vol. 2, p. 351. Pour ne rien omettre, citons que cette mort sous forme de bélier « sera reconnue par les hommes sans qu'aucun ne la conteste يعرفه الناس و لا ينكره احد » et que Yahyā « l'égorgera avec un coutelas qu'il aura en main, au vu de tous les hommes sans qu'aucun ne la conteste ينظرون إليه (Vol. 1, p. 219), ou « au vu des deux groupes (des élus et des damnés) يرى من الفريقين (Vol. 4, p. 290).

161. *Fut.*, Vol. 1, p. 316. Cf. également Vol. 3, p. 441, où c'est l'Esprit Sûr qui l'étendra et Yahyā qui viendra avec en main un coutelas.

162. *Ibid.*, Vol. 3, p. 346.

163. *Ibid.*, Vol. 2, p. 274.

164. Cf. *Fut.*, Vol. 3, p. 349. Remarquons que ce ciel où s'investit Jean est celui du khalifat. Dans son commentaire des *Fuṣūṣ*, al-Jandî parle de cet « établissement, après avoir quitté ce monde, au ciel de Mars auprès du Majestueux Contraignant (*al-Jalîl al-Qahhâr*) مستقرها بعد المفارقة سماء الاحمر عند الجليل (p. 578). »

لا أنا متردد بين عيسى و هارون أكون عند هذا  
و عند هذا كذلك عند يوسف و إدريس عليهما  
السلام فقلت له فلماذا خصصت هارون دون  
غيره من الأنبياء فقال لي لحرمة النسب ما جئت  
لعيسى إلا لكونه ابن خالتي فأزوره في سمائه و  
آتي إلى هارون لكون خالتي أختاله دينا و نسباً

فأبقى حياته عليه فما مات من قتله أعداء الله في  
سبيل الله فجمع لهم بين الحياتين ﴿ وَ لَا تَقُولُوا  
لِمَنْ يُقْتَلُ فِي سَبِيلِ اللَّهِ أَمْوَاتٌ بَلْ أَحْيَاءٌ وَ  
لَكِنَّ لَا تَشْعُرُونَ ﴾ ﴿ وَ لَا تَحْسَبَنَّ الَّذِينَ  
قُتِلُوا فِي سَبِيلِ اللَّهِ أَمْوَاتًا بَلْ أَحْيَاءٌ عِنْدَ رَبِّهِمْ  
يُرْزَقُونَ ﴾

et Aaron »<sup>165</sup>. Le Cheikh al-Akbar relate à cet égard ces paroles de Yahyā confortant cette idée d'un rôle ambivalent : « “Je balance entre Jésus et Aaron, je suis à celui-ci et à celui-là, de même qu’à Joseph et à Hénoch”<sup>166</sup>. Je lui demandai : “pourquoi privilégies-tu plutôt Aaron que tout autre prophète ?” Il répondit : “A cause du lien sacré de la parenté. Je ne vais à Jésus que parce qu’il est mon cousin et que je lui rends visite dans son ciel. Et je vais à Aaron parce que ma tante maternelle (Marie) est sa sœur tant sur le plan spirituel que parental” »<sup>167</sup>.

Cela dit, si Jean-Baptiste a été choisi pour représenter le vivant par excellence, c’est non seulement en raison de la fonction qu’il exerçait, mais encore à cause de son cas spirituel spécifique qui trouve un achèvement dans le martyre. Ibn ‘Arabî explique que par cette mort il obtint la vie pérenne et que « sa vie perdure car ceux qui sont tués par les ennemis d’Allâh dans Sa voie ne meurent pas : on joint leurs deux vies (celles de ce monde et de l’autre). « Ne dites pas morts ceux qui sont tués dans la voie d’Allâh ; ils sont bel et bien vivants mais vous n’en n’avez pas conscience » « et ne compte surtout pas pour morts ceux qui ont été tués dans la voie d’Allâh, ils sont bel et bien vivants, auprès de leur Seigneur, sustentés »<sup>168</sup>. La mort de Jean fut obte-

165. *Fut.*, Vol. 1, p. 155.

166. Rappelons que Joseph préside au ciel de Vénus, et Hénoch au ciel du Soleil (cf. « La Chirologie dans l’ésotérisme islamique », chap. 7 des *Aperçus sur l’ésotérisme islamique*).

167. *Fut.*, Vol. 3, p. 347. La suite est une explica-

tion concernant cette assimilation de Marie, mère de Jésus, et de Marie, sœur de Aaron et de Moïse qui a fait l’objet de nombreuses controverses mais n’est pas insoluble pour autant.

168. *Fut.*, Vol. 4, p. 415. Références coraniques : 2, 154 et 3, 169. Cf. à ce propos Michel Vâlsan, « Les Commentaires sur les Lettres-Isolées », *E.T.*, mars-avril 1964.

nue par décollation et il nous faut souligner que ce type de martyr semble tout spécialement s'impliquer dans le processus d'instauration d'une Royauté divine. C'est notamment ce que l'on constate dans le cas de Jean qui est lié, plus qu'il n'y paraît, à la fonction éminemment royale de Jésus<sup>169</sup>, et si l'on prend le cas de la royauté française qui se réclame elle aussi d'une origine céleste, on observe qu'elle s'est choisi pour patron et protecteur un autre célèbre éteté : saint Denis. La légende certifie en effet que décapité au Mont des Martyrs, devenu depuis Montmartre<sup>170</sup>, le premier évêque de Paris aurait marché

169. Il peut être établi une relation entre Jean, le premier martyr à avoir reconnu le Messie attendu, et saint Etienne, le premier martyr chrétien recensé, dont le nom grec *Stephanos* désigne la couronne, symbole de la Royauté du Crucifié. A ce propos, signalons qu'à la question de Tirmidhî : « qu'est-ce que la couronne du Roi ou de la Royauté (*tāj al-Malik*, ou *al-Mulk*) ? », Ibn 'Arabî répond : « c'est l'insigne du Roi (ou le signe de la Royauté, *'alāmah al-Malik*, ou *al-Mulk*) [...] qui n'est autre que l'Homme Universel. تاج الملك علامة الملك ... و ليس إلا الإنسان الكامل » (*Fut.*, Vol. 2, p. 104). Le terme “insigne” ou “signe du Roi” est celui-là même qui est employé à propos de la mystérieuse couronne apportée par un ange à Charles VII pour son « couronnement céleste à son stade secret, et même ésotérique ». Michel Vâlsan que nous citons ici note : « cette couronne, dans les explications fournies par Jeanne aux juges de son procès, se trouve liée à la difficile et énigmatique question du Signe conféré au Dauphin. A ce sujet, il suffira ici d'en retenir les paroles suivantes puisées dans différents contextes des interrogatoires : “C'est un ange, de Dieu et de personne d'autre, qui bailla le signe au Roi [...] Le Signe, ce fut que l'Ange certifia au Roi, en apportant la couronne qu'il aurait tout le royaume de France entièrement” » (« Remarques occasionnelles sur Jeanne d'Arc et Charles VII », *E.T.*, 1969, n°s 412-413, p. 115). Concernant les deux saints martyrs, relevons encore que particulièrement en Afrique, « la Décollation était célébrée le 27 décembre, après la fête du martyr de saint Etienne, pour rapprocher

de Jésus Christ ceux qui, les premiers, ont versé leur sang pour lui » (E. Razy, *op. cit.*, p. 209) – Au sujet de saint Jean et de la Royauté à laquelle nous avons fait allusion, sans qu'il faille y insister outre mesure ici, nous mentionnerons tout de même les indications assez subtiles d'Ibn 'Arabî qui s'y rapportent, et que nous expliciterons une autre fois, quand il qualifie la sagesse propre à Zacharie de “Royale” (*Mālikiyyah*) et qu'il rattache celle de son fils à la “Majesté divine” (*Jalāliyyah*), sachant que cette dignité assure la “préséance” à celui qui s'en pare : « Au Majestueux la Majesté suprême ! [...] La préséance lui revient إن الجليل له الجلال الأعظم ... فله التقدم » (*Fut.*, Vol. 4, p. 251). Pour preuve, une fois de plus, de sa priorité fonctionnelle plutôt que temporelle, remarquons que contrairement à l'ordre chronologique, le chapitre sur Zacharie suit celui sur son fils Jean dans les *Fuṣūṣ*. Soulignons encore que, dans la version chrétienne, Zacharie fut lui aussi, comme son fils, décapité, ce qui renforce la complémentarité de leur fonction en vue d'une institution royale.

170. Dans le chapitre 3 de *L'Esotérisme de Dante*, René Guénon fait allusion à la croix vue par le poète inspiré dans le ciel de Mars, ciel qui dans l'ésotérisme islamique est celui de la Royauté et du Khalifat. Il indique à ce propos : « On peut remarquer que le ciel de Mars est représenté comme le séjour des “martyrs de la religion” ; il y a même là, sur *Marte* et *martiri*, une sorte de jeu de mots dont on pourrait trouver d'ailleurs d'autres exemples : c'est ainsi que la colline de Montmartre fut autrefois le *Mont de Mars* avant de devenir le *Mont des Martyrs*. Nous noterons en passant, à ce propos, un autre fait assez étrange : les noms des trois martyrs de Montmartre, *Dionysos*, *Rusticus* et *Eleuthéros*, sont trois noms de Bacchus. De plus, saint Denis, considéré comme le premier évêque de Paris, est communément identifié à saint Denis l'Aréopagite, et, à Athènes, l'Aréopage était aussi le *Mont de Mars* ».

en portant son chef pour le déposer à l'emplacement actuel de la Basilique<sup>171</sup>. Cette survie la tête tranchée était la marque exceptionnelle de la régénération à laquelle il était prédisposé et dont le martyr fournissait une preuve ; mais déjà son nom Denis ou Denys tiré de Dionysos, étymologiquement le “né deux fois” suggérait cette deuxième vie manifestée occasionnellement sur le plan sensible<sup>172</sup>. Citons encore à propos des martyrs céphalophores la légende qui court à Samarkande sur Qassim Ibn ‘Abbâs, cousin du Prophète Muhammad ﷺ qui, convertissant la région vers 676, se fit décapiter alors qu’il priait. On raconte qu’il acheva d’abord sa prière, puis ramassa sa tête, la mit sous son bras et sauta dans un puits tout proche, ou bien, selon une autre version, pénétra dans une falaise miraculeusement ouverte devant lui, où il vit depuis, prêt à revenir. Il est appelé le “Roi vivant” dont la nécropole royale *Shah-i-Zinda*, où se situe son cénotaphe devenu lieu de pèlerinage, tire son nom<sup>173</sup>. Le symbolisme d’une telle mort méritant d’être développé, nous le ferons en une autre circonstance<sup>174</sup>. Toutefois, relevons dès à présent que du corps visible la tête, de forme sphérique comme le ciel, représente la partie la plus divine, celle d’où émane tout commandement. La décapitation illustre donc la séparation du ciel et de la terre. Elle semble devoir entraîner la mort, mais dans le cas des vivants, cette séparation externe n’illusionne que les mortels ; et quand le martyr prend sa tête, il manifeste alors non seulement l’immortalité du Principe mais rappelle aussi providentiellement que tout dépend du régisseur céleste bien qu’il n’apparaisse plus visiblement dans la période d’obscurité du monde en raison de l’injustice et du déséquilibre terrestre régnants. Par le chef porté, la royauté divine

171. En relation directe avec la royauté, relevons que ce mot “Basilique” est formé de la même racine que *Basileus* signifiant “roi” mais aussi “chef”.

172. On peut penser que la décapitation de Louis XVI qui marque un arrêt significatif dans la succession au Trône n’est sans doute pas étrangère au particularisme du protecteur de la couronne, dépositaire de l’épée du Roi de France. – Rappelons que, suivant le mythe, Dionysos fut cousu à son 6<sup>ème</sup> mois dans la cuisse de son père Zeus et que lorsque le terme vint il en sortit parfaitement formé et vivant. Il fut alors confié à Hermès. Cf. Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*.

173. Nous avons déjà vu ce titre à la fin de la note 132. M. Max Giraud devrait consacrer à l’avenir une étude sur cette légende.

174. Sur cette question, on peut consulter les études minutieuses d’Ananda K. Coomaraswamy rassemblées sous le titre *La Doctrine du Sacrifice*.



est bien indiquée de la sorte comme une gérance du ciel, dans un réceptacle humain. La charge qu'en prend le corps révèle pour sa part le devoir de protection des intérêts d'en haut qui incombe à la représentativité terrestre.

Le nom "Jean" semble bien entretenir une relation privilégiée avec la vie pérenne, comme l'atteste sa forme islamique Yahyā, car le Christianisme retient que, de l'autre Jean, son disciple aimé, Jésus dit à Pierre cette fameuse phrase très énigmatique : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je revienne, que t'importe ? »<sup>175</sup>. L'ensemble de ces données induit que tous les vrais "vivants", d'une certaine façon, peuvent être considérés nominativement comme des "Jean", et l'on comprendra aisément que leur "Royaume" ait été désigné spécialement à partir du moyen âge comme le "Royaume du Prêtre Jean"<sup>176</sup>. Cette participation à la nature "johannique" dirions-nous, pour ne réserver le qualificatif "johannique" qu'au seul Évangéliste, se traduit d'une manière symbolique tout à fait frappante dans la conception même de René Guénon, car sa généalogie présente une particularité peu banale : tous ses ascendants mâles connus se prénomment Jean. Une recherche concernant ces derniers remonte au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle et recense un « Jean Guénon, né à Saumur en 1741 [...], un fils prénommé comme lui Jean, né en 1773. [Un fils de ce dernier] Jean-Baptiste [né...] le 17 juin 1799 [et son fils] aîné, Jean-Baptiste venu au monde à Brézé le 28 avril 1830 »<sup>177</sup>. Ce

aussi une autre fois que le corps de saint Jean n'est pas resté sur terre. Je vis entre l'orient et le nord, un lieu resplendissant comme le soleil, et j'y vis Jean comme un intermédiaire recevant d'en haut quelque chose pour nous le transmettre. Ce lieu, quoiqu'il me parût très élevé et tout à fait inaccessible, faisait néanmoins partie de la terre. J'ai vu aussi que le paradis existe aussi au-dessus de cette région, mais séparé de tout le reste. Je vis quatre lieux semblables situés aux quatre points cardinaux du globe : mais je ne me rappelle plus ce qui s'y trouvait ». Ces quatre lieux semblables doivent pouvoir correspondre à une localisation fonctionnelle des quatre vivants ; quant à la mention du "lieu" faisant néanmoins "partie de la terre", nous citerons cette note de Michel Vâlsan : « selon le Cheikh al-Akbar, les Cieux actuels font partie de notre bas-monde (*dunyā*), et disparaîtront avec lui » (« L'investiture du Cheikh al-Akbar au Centre suprême »). Notons que la localisation nord-est de ce lieu où réside Jean correspond dans la Maçonnerie opérative à l'angle à partir duquel est posée la "première" pierre (cf. *Symboles fondamentaux*, chap. 43).

176. Guénon signale que les Sabéens, qui formaient une des couvertures extérieures de ce mystérieux Royaume, « se donnaient à eux-mêmes le nom de *Mendayyeh de Yahia*, c'est-à-dire "disciples de Jean" » (*Le Roi du Monde*, chap. 2). Au sujet du "Royaume du Prêtre Jean", il fait observer dans le même contexte qu'il s'agit d'« une expression dans laquelle les deux aspects complémentaires de l'autorité se trouvaient réunis ».

177. Chacornac, *op. cit.*, p. 16. Le complément "Baptiste" du prénom Jean des deux derniers ascendants ne figure pas dans le Livret de Famille établi le 26 juillet 1882 (cf. doc. 4 et 5 pages suivantes). On remarquera avec ce document combien les prénoms Marie et Anna sont présents dans la généalogie de Guénon, ce qui ne fait que se confirmer plus on remonte l'ascendance.

175. *Jean*, 21, 22 : « Ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν ἕως ἔρχομαι τὴ πρὸς σέ ». Les *Visions* d'A. C. Emmerich se concluent sur ce paragraphe : « Je vis

DÉPARTEMENT  
 de  
**LOIR-ET-CHER**

**VILLE DE BLOIS**

ANNÉE 1882

Du vingt-deux juillet mil huit cent quatre vingt deux

REGISTRE

Numéro 78

**Mariage.**

ENTRE :

Jean Guénon

Né le 28 avril 1830 à Brière  
 Arrondissement de Saumur départ. de Maine & Loire  
 Profession architecte  
 Domicilié à Blois  
 Fils de Jean Guénon  
 et de Marie Adèle Chaillou } mariés.  
 Veuf de Marie Clémence Desnoyers.

ET

Anna Léontine Jolly  
 Née le 29 novembre 1849 à Avenon  
 Arrondissement de Blois départ. de Loir & cher  
 Profession (Sans)  
 Domiciliée à Fontaine Guénon (Maine & Loire)  
 Fille de Augustin Jolly  
 et de Anna Anastasia Juchanes } mariés.  
 Veuve de

Contrat de mariage devant M<sup>r</sup> Guineau, notaire  
 à Blois le 22 juillet 1882

Délivré le 26 juillet 1882.

L'Officier de l'Etat civil,

*Guénotte*



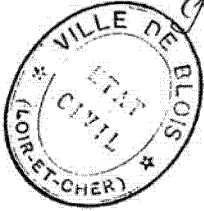
Doc. 4

- 2 -

ÉPOUX

Nom : Guénon  
Prénoms : Jean  
Décédé le 24 Décembre 1913  
à Blois rue du Fort n° 74

Timbre et Signature



L'Officier de l'Etat civil,

Emoiné

- 3 -

ENFANTS

Nom : Guénon  
Prénoms : Jean Marie Anne Joseph  
Né le 19 mai 1883.  
à Blois

Décédé le \_\_\_\_\_  
à \_\_\_\_\_

Timbre et Signature



L'Officier de l'Etat civil,

Boullit

L'Officier de l'Etat civil,

Nom : Jolly  
Prénoms : Anna Reontine  
Décédé le 7 mars 1917  
à Blois Rue du Fort n° 74



L'Officier de l'Etat Civil,

Emoiné

Nom : Guénon  
Prénoms : René Jean Marie Joseph  
Né le 15 g<sup>h</sup> 1886  
à Blois

Décédé le \_\_\_\_\_  
à \_\_\_\_\_

Timbre et Signature



L'Officier de l'Etat civil,

Boullit  
250/111

L'Officier de l'Etat civil,

Doc. 5

178. *Jean*, 3, 5.

179. *Matt.*, 16, 17.

dernier, architecte, est le père de René Guénon qui se prénomme à son tour Jean comme nous l'avons vu. Une investigation plus poussée révèle de surcroît que le Jean Guénon né en 1741 a lui-même pour père un Jean Guénon dont la date de naissance n'est pas précisée. On peut apprécier à présent la justesse de la phrase de Michel Vâlsan que nous citions à propos des "Matrices de la Sagesse" dont le début affirme que l'homme appelé à accomplir la fonction que nous connaissons « fut certainement préparé de loin et non pas improvisé ».

Parce qu'ils sont "vivants", et qu'ils sont en connexion avec la fonction "vivificatrice" de Jean-Baptiste qui a pour rôle de re-générer, on peut avancer encore que tous les "Jean" parce qu'ils sont "re-nés", sont également aptes à recevoir le nom de "René". On ne s'étonnera donc pas de trouver justement en Jean cet enseignement christique à l'attention de Nicodème : « Amen, amen ! Je te le dis, si quelqu'un ne naît pas d'en haut, il ne peut voir le Royaume de Dieu »<sup>178</sup>, et comme Nicodème l'interroge : « Comment un homme peut-il naître étant vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le ventre de sa mère et naître (à nouveau) ? », Jésus lui répond : « Amen, amen ! Je te le dis, si quelqu'un ne naît pas d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu ». On comprendra de même en ce sens la double traduction habituellement proposée du terme *Bariona* appliqué par Jésus à Simon-Pierre<sup>179</sup> : il est rendu tantôt par "fils de Jean" et tantôt par "fils de Jonas". Cette ambivalence volontaire établit une correspondance de l'un à l'autre, c'est-à-dire de Jean à René puisque Jonas est celui qui est le "re-né" par excellence ; de là, il représente et assigne son nom à ce type spirituel : « Nul fils d'Adam n'est né deux fois

Ἀμὴν ἀμὴν λέγω σοι ἐὰν μὴ τις γεννηθῆ  
ἀνωθεν οὐ δύναται ἰδεῖν τὴν βασιλείαν τοῦ  
θεοῦ [...] Πῶς δύναται ἄνθρωπος γεννηθῆναι  
γέροντων ὧν μὴ δύναται εἰς τὴν κοιλίαν τῆς  
μητρὸς αὐτοῦ δεύτερον εἰσελθεῖν καὶ  
γεννηθῆναι ἀπεκρίθη Ἰησοῦς Ἀμὴν ἀμὴν  
λέγω σοι ἐὰν μὴ τις γεννηθῆ ἐξ ὕδατος καὶ  
πνεύματος οὐ δύναται εἰσελθεῖν εἰς τὴν  
βασιλείαν τοῦ θεοῦ.

فلم يولد أحد من ولد آدم ولادتين سوى

يونس العلي

si ce n'est Jonas » dit Ibn 'Arabi<sup>180</sup>. Ainsi, Jean et René sont les deux participants à l'opération baptismale donnant lieu à la palingénésie, l'un comme son agent et l'autre comme son patient, conformément à la parole de saint Paul enseignant à propos du Rédempteur : « Il nous sauva par un bain de régénération (*palingenesias*) et de renouvellement de l'Esprit saint »<sup>181</sup>. Ces deux prénoms de Guénon nous rappellent que le maître signa "Palingénus" certains de ses travaux, usant opportunément de l'autorité de ce nom et de sa représentativité spirituelle pour agir dans le milieu de l'Eglise gnostique, notamment par l'organe de la revue *La Gnose*.

Mais renaître, pour reprendre l'expression paulinienne, consiste à « vous dépouiller du vieil homme » pour « revêtir l'homme nouveau »<sup>182</sup>. A.K. Coomaraswamy a traité de cette question ; à cette occasion il relève une observation de Kittredge : « la décapitation et l'écorchement sont deux façons interchangeables de libérer l'être ensorcelé de la forme sous laquelle il est dissimulé ; la personne véritable sort de la peau dans laquelle elle avait été cachée »<sup>183</sup>. Cette citation où le dépouillement est mis en correspondance avec la décollation nous ramène tout naturellement une nouvelle fois à saint Jean. Le Baptiste n'est-il pas en effet un modèle de dépouillement et son baptême n'exige-t-il pas lui aussi une mise à nu au moins symbolique ?

Pour traiter de ce point tout en appuyant les rapprochements indiqués précédemment, il faut garder présent à l'esprit que son cas spirituel est en connexion avec celui d'Elie qui fit ressusciter par sa prière le fils de la veuve de Sarepta, fils identifié à Jonas fils de Matthieu dans la version islamique des

ἔσωσεν ἡμᾶς διὰ λουτροῦ παλιγγενεσίας  
καὶ ἀνακαινώσεως πνεύματος ἁγίου

ἀποθέσθαι ἡμᾶς [...] τὸν παλαιὸν ἄνθρωπον  
[...] καὶ ἐνδύσασθαι τὸν καινὸν ἄνθρωπον

180. *Fut.*, Vol. 1, p. 212.

181. *Ep. à Tit.*, 3, 5.

182. *Cf. Ep. aux Ephésiens*, IV, 20-24. *Cf.* aussi Paul, *Ep. aux Colossiens*, III, 9-10.

183. *La doctrine du Sacrifice*, p. 110, Paris, 1997. Le célèbre orientaliste, qui bénéficiait de l'appui et de la caution de Guénon, poursuit : « Ainsi le but du Sacrifice hindou est de faire surgir de l'ancienne personne la nouvelle, le soi réel du sacrificant [...] *Apâlâ* (Psyché), qui devient la femme d'Indra, est "dépecée" trois fois [ce qui correspond à la triple ténèbre des trois enveloppes fœtales évoquée dans le Coran (39, 6 ; *cf. infra* note 307)], pour apparaître enfin avec une "peau solaire" [*sūryat-vacam*], i.e. un corps de gloire ». Pareillement, on peut dire que la Tradition primordiale et universelle surgit dès lors qu'on cesse de considérer les formes particulières dont elle se revêt.

faits<sup>184</sup>. La correspondance d'Elie à saint Jean qui repose sur la notion de vivant<sup>185</sup>, est affirmée par le Christ même quand il déclare à ses disciples : « Si vous voulez l'accepter, c'est lui l'Elie qui doit (re)venir »<sup>186</sup>. Il s'agit ici de la fonction éliatique re-

καὶ εἰ θέλετε δεῖξασθαι, αὐτός ἐστιν Ἡλίας ὁ μέλλων ἔρχεσθαι

184. Cf. *I Roi*, 17. La plupart des commentaires font état de cette identification. Notons que le surnom “fils de Matthieu” est obtenu par la transformation du “Ben Amittai” hébraïque en l’“Ibn Mattā” arabe. Cette transformation ne doit pas être conçue comme une déformation mais plutôt comme une adaptation obéissant à des lois régissant en propre « les lettres qui sont une communauté  $\text{الحروف أمة من الأمم}$  » (*Fut.*, Vol. 1, p. 58 et « Eulogie introductive » du *Kitāb al-Mīm wa al-Wāw wa al-Nūn*) et permettant par là même de passer d'une racine à une autre sans que cela soit arbitraire pour autant. *Injil Mattā* est à ce titre le nom de l'*Évangile de Matthieu* dans la version arabe du Nouveau Testament. Cela explique sans doute que seul saint Matthieu donne la forme hébraïque *Bariona* pour désigner Simon alors que saint Jean (1, 42) privilégie pour sa part une forme correspondant à son propre nom (en grec ὁ υἱὸς Ἰωάννου et en latin *filius Iohanna*) qui ne permet pas l'assimilation à Jonas comme chez le premier Évangéliste. C'est cette double version de Matthieu et de Jean, très liée à leur cas spirituel respectif, qui est la cause des deux traductions en “Jonas” et “Jean” que nous avons signalées et qui ne manque pas d'intérêt. – Précisons pour éviter tout risque de malentendu qu'il existe, d'après les exégètes, deux attributions concernant Mattā, l'ascendant de Jonas : pour les uns il s'agirait du père, et pour les autres de la mère : « Ibn Mattā, avec redoublement du *t*, est le nom de son père ou de sa mère ابن متى بالتشديد وهو اسم أبيه أو أمه » (Haqqī, *Tafsīr*, Vol. 7, p. 486), « sa généalogie

est donnée par sa mère et, selon une version, par son père ونسبته الى أمه ورواية الى أبيه » (Ibn Kathīr, *Tafsīr*, Vol. 6, p. 35). Dans leurs *Chroniques des Prophètes (Qīṣaṣ al-Anbiyā')* respectives, Kisā'ī et Tha'labī ont opté chacun pour l'une des deux hypothèses ; le premier retient la leçon du nom paternel et le second celle du nom maternel. – A titre d'illustration concernant l'affirmation du “fils secret de son père” (cf. note 122), on peut noter que la valeur numérique simple d'Ibn Mattā ou “fils de Mattā”,  $903 (l + b + n + M + t + t + ā = 1 + 2 + 50 + 40 + 400 + 400 + 10)$ , est la même que celle, développée, de son ascendant Mattā ( $Mīm + tā' + tā' + “alif maqṣūrah” = 90 + 401 + 401 + 11$ ). Le fils exprime bien ainsi les potentialités de celui-ci.

185. Guénon établit une correspondance entre Elie et un personnage symbolique répondant à ce nom, assorti d'un patronyme le désignant comme détenteur à part entière de l'œuvre de l'Art attribué à Hermès : « Suivant la tradition rosicrucienne, *Elias Artista*, qui préside au “Grand Œuvre” hermétique, réside dans la “Citadelle solaire”, qui est d'ailleurs proprement le séjour des “Immortels” (au sens des *Chirajivīs* de la tradition hindoue, c'est-à-dire des êtres “doués de longévité”, ou dont la vie se perpétue à travers toute la durée du cycle), et qui représente un des aspects du “Centre du Monde” ». Il note à propos de cette figure éliatique qu'« il incarne en quelque sorte la nature du “feu philosophique”, et l'on sait que, d'après le récit biblique, le prophète Elie fut enlevé au ciel sur un “char de feu” ; ceci se rapporte au véhicule igné (*taijasa* dans la doctrine hindoue) qui, dans l'être humain, correspond à l'état subtil » (voir *L'Homme et son devenir selon le Vēdānta*, chap. XIV) » (*Formes traditionnelles et Cycles cosmiques*, part. 4, chap. 2).

186. *Matt.*, 11, 14. Confirmant cette équivalence, on peut citer cet autre passage évangélique : « Certains disaient que Jean était ressuscité des morts, d'autres qu'Elie était apparu » (*Luc*, 9, 7-8 : « λέγεσθαι ὑπὸ τινων ὅτι Ἰωάννης ἠγέρθη ἐκ νεκρῶν, ὑπὸ τινων δὲ ὅτι Ἡλίας ἐφάνη »).

manifestée, car pour ce qui est du personnage d'Elie lui-même, à la question des pharisiens « Es-tu Elie ? », saint Jean répond sans équivoque : « Je ne le suis pas »<sup>187</sup>. On résout d'autant mieux l'apparente contradiction de ces divers propos si l'on se souvient de ce que l'ange dit à Zacharie : « Et (Jean) marchera devant Lui (le Seigneur Dieu) dans l'esprit et la puissance d'Elie pour retourner les cœurs [...], pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé »<sup>188</sup>. A cet égard, on apprend que « les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean le Baptiste » quand Jésus leur dit : « Certes, Elie vient et rétablira tout. A vous par contre je dis qu'Elie est déjà venu et ils ne l'ont pas reconnu »<sup>189</sup>. Nous n'insisterons pas sur les fonctions analogues de ces deux prophètes considérés comme précurseurs de la première et de la seconde venue du Messie qui resteront à traiter en détail, car celle de René Guénon lui-même s'y implique à l'évidence.

Nous rappellerons simplement, pour nous en tenir au dépouillement envisagé précédemment, qu'une identification du même ordre est opérée par Ibn 'Arabî quand il déclare : « Elie est Hénoch »<sup>190</sup>. Il

Σύ Ἡλίας εἶ ; καὶ λέγει, Οὐκ εἰμὶ

sphère solaire » (*Formes traditionnelles et Cycles cosmiques*, part. 4, chap. 2). Elle est attestée classiquement, notamment chez Bukhari ; le célèbre compilateur de hadith-s prophétiques authentiques transmet d'après Ibn Mas'ud et Ibn 'Abbâs : ﴿ En vérité, Elie est Hénoch إدريس هو إيليس ﴾. Elle est reprise dans les différentes exégèses coraniques portant sur ce prophète dans la sourate 37, « Les Rangs », où se retrouvent les mentions d'Elie et de Jonas, autrement dit de Jean et de René, formulées en une construction identique : ﴿ Et certes Ilyâs (Elie) est d'entre les envoyés المرسلين من الإلياس و إن إيلياس [...] Paix sur Ilyâsîn إيلياسين على إيلياس [...] Et certes Yunûs (Jonas) est d'entre les envoyés و إن يونس من المرسلين ﴾ (*Cor.*, 37, 123, 130 et 139). Il est rapporté que la version coranique d'Ibn Mas'ud remplaçait le passage sur Ilyâs par : ﴿ Et certes Idrîs (Hénoch) est d'entre les envoyés المرسلين من إدريس و إن إدريس [...] Paix sur Idrîsîn إدرسين على إيل إدراسين (ou Idrâsîn إدراسين , ou Idrâsîn إدراسين) ﴾ (cf. notamment Qurtubî, Vol. 15, pp. 115 et suiv.). Nous envisagerons une autre fois l'un et l'autre des deux noms dont les formes rendues ici sont très particulières. Elles renvoient avant tout au type spirituel Elie-Hénochien et selon une "lecture" à la "Famille de *Yâ-Sîn*", *Yâ-Sîn* étant considéré comme un des noms préexistants de la Réalité muhammadienne et, ainsi que nous l'avons vu, comme le "Cœur du Coran" qui représente le Centre vital d'où opère en permanence l'*Avatâra* primordial et universel. Prévenant les risques d'une théorie de la réincarnation à propos de telles identifications, Origène insiste sur le fait que la personne d'Elie diffère de celle du Baptiste mais qu'ils ont reçu le même *pneuma* (cf. *Commentaire sur saint Jean*, 6, § 62-87).

187. *Jean*, 1, 21.

188. *Luc*, 1, 17 : « καὶ αὐτὸς προελεύσεται ἐνόπιον αὐτοῦ ἐν πνεύματι καὶ δυνάμει Ἡλίου, ἐπιστρέψαι καρδίας [...] ἐτοιμάσαι κυρίῳ λαὸν κατεσκευασμένον ». Cf. aussi *Malachie*, 4, 5 (ou 3, 23-24 dans la Bible hébraïque).

189. *Matt.*, 17, 11-12 : « Ἡλίας μὲν ἔρχεται καὶ ἀποκαταστήσει πάντα λέγω δὲ ὑμῖν ὅτι Ἡλίας ἤδη ἦλθεν καὶ οὐκ ἐπέγνωσαν αὐτὸν [...] τότε συνήκαν οἱ μαθηταὶ ὅτι περὶ Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ εἶπεν αὐτοῖς ».

190. Guénon signale, de son côté, qu'« Il y a presque toujours une étroite connexion entre Hénoch (Seyidna Idrîs) et Elie (Seyidna Dhûl-Kifl) [...] et la tradition islamique les situe tous deux dans la

إلياس هو إدريس كان نبيا قبل نوح ورفع الله  
﴿ مَكَانًا عَلِيًّا ﴾ فهو في قلب الأفلاك ساكن وهو  
فلك الشمس ثم بعث إلى قرية بعلبك [...] فكان  
عقلا بلا شهوة فلم يبق له تعلق بما تتعلق به  
الأعراض النفسية

191. « *Makānā* 'aliyyā' » (*Cor.*, 19, 57). Il s'agit de la Station du Pôle (*cf. Fuṣūṣ*, chap. 4) exprimée par le nombre 111 de *makān*, "lieu", ( $m + k + ā + n = 40 + 20 + 1 + 50$ ), auquel est attribué dans ce verset le qualificatif de 'aliyyā', "élevé", valant également 111 sous cette forme construite ( $' + l + y + ā = 70 + 30 + 10 + 1$ ).

192. Le mot *sākin* désignant littéralement un "résident" est construit sur la racine *SKN* dont dérive le terme *al-Sakīnah*, qui est "la Grande Paix" du "moteur immobile". Cette expression de la Présence divine, la *Shekinah* hébraïque, est la parèdre de *Metatron* auquel s'identifie Hénoch comme on l'a vu plus haut (*cf. Le Roi du Monde*, chap. 3).

193. Cet épisode rapporté par le Cheikh al-Akbar conformément aux sources islamiques correspond, avec ses éléments symboliques propres, à celui du *Livre des Rois (II Rois, 2, 11)* : « et voici, un char de feu et des chevaux de feu אֲשׁוּרֵי אֵשׁ וְסוּסֵי אֵשׁ [...] et Elie monta aux cieux dans un tourbillon וַיַּעַל אֱלֹהֵינוּ בְּסַעֲרָה הַשְּׁמַיִם ». Ce tourbillon n'est autre que le vortex qui ramène, comme l'indique l'étymologie de ce mot, au point culminant du ciel, c'est-à-dire au Pôle céleste où siège Hénoch selon la tradition islamique.

194. *Fuṣūṣ*, chap. sur Elie.

195. *Cf.* p. 94 de ce numéro spécial.

était prophète avant Noé. Allâh l'a exalté « en un lieu élevé »<sup>191</sup> ; ainsi, il a sa résidence<sup>192</sup> au cœur des sphères célestes qui est la sphère du Soleil. Il fut ensuite dépêché à la cité de Baalbek [...] (en remontant au ciel sur un cheval igné harnaché de feu, qui symbolise le désir ardent de l'âme animale, ici maîtrisée<sup>193</sup>) il (re)devint un intellect dénué de passion. Il ne lui resta aucun lien permettant aux tendances psychiques de s'attacher »<sup>194</sup>. A la fin de ce chapitre, il ajoute que celui qui pénètre en profondeur la sagesse éliatique-hénochienne devient un "intellect dépouillé", entendons bien un intellect pur libéré des contraintes imposées par la chair, autrement dit qui s'est affranchi de sa dépouille mortelle.

\*  
\* \*

Ces considérations sont l'occasion d'approfondir l'exégèse de cette expression d'"intellect dépouillé" (*'aql mujarrad*) que Michel Vâlsan applique en hommage à René Guénon, par transitivité pourrait-on dire, et qu'il cite conjointement à celle de "calame singularisé" (*qalam mufarrad*)<sup>195</sup>. Il s'agit de l'Intellect pur, « qui a pour objet propre la connaissance des principes premiers »<sup>196</sup>. Cet Intellect conçu cette fois uniquement comme manifesté est dit aussi "premier". Il est alors ministre et même premier ministre ou vizir en chef de l'Esprit<sup>197</sup> de même que

196. Cité dans ce numéro, p. 383.

197. Expression akbarienne que l'on trouve notamment tout au long d'*al-Tadbîrât al-Ilâhiyyah*.



le Calame qui en est une expression ; ils interviennent dès l'abord dans le processus de la Révélation coranique<sup>198</sup>, conformément aux deux hadith-s équivalents qui assurent : ﴿ Le premier qu'Allâh a créé est l'Intellect (*al-'Aql*) ﴾ et ﴿ Le premier qu'Allâh a créé est le Calame (*al-Qalam*) ﴾<sup>199</sup>. Ces deux attributs qui conviennent à Jean caractérisent aussi Guénon dans le domaine spirituel, mais hors du cadre législatif proprement dit et dénués par conséquent d'incidences légiférantes ; ils sont, comme on peut le constater, ceux-là mêmes qui président à l'élaboration du Livre révélé et qui s'avèrent donc préalables à la fonction opérative d'Envoyé de Dieu. L'ordre successif de notre perspective en disant "préalables" est, une fois de plus, avant tout logique plutôt que chronologique car il concerne le domaine du spirituel plutôt que celui du temporel. Nous illustrerons cette réalité par l'idée contenue dans le verset : ﴿ et sachez qu'il y a en vous (*fi-kum*) l'Envoyé d'Allâh ﴾<sup>200</sup> qui fait songer

﴿ أول ما خلق الله العقل ﴾

﴿ أول ما خلق الله القلم ﴾

﴿ وَأَعْلَمُوا أَنَّ فِيكُمْ رَسُولَ اللَّهِ ﴾

198. Il s'agit des deux premières sourates révélées, classées dans l'ordre actuel du corpus en 96<sup>ème</sup> et 68<sup>ème</sup> places. Sur cette question, cf. « *Iqrâ'* », *Science sacrée*, n<sup>os</sup> 1-2.

199. « La Réalité muhammadienne est la Lumière par laquelle se produit la distinctivité. De là, l'Envoyé d'Allâh a exprimé son Esprit généreux en tant qu'Intellect en disant : ﴿ Le premier qu'Allâh a créé est l'Intellect ﴾ alors qu'il est rapporté de lui également : ﴿ Le premier qu'Allâh a créé est l'Esprit (*al-Rûh*, ou "la Lumière", *al-Nûr*, dans les autres versions) de ton Prophète, ô Jâbir ﴾ [...] Or, le Calame est l'Intellect Premier exprimé par l'Esprit muhammadien quand il déclare : ﴿ Le premier qu'Allâh a créé est le Calame ﴾. La synthèse de ces trois hadith-s montre ouvertement qu'ils réfèrent tous à une réalité unique » (Jilî, *Šarḥ muškilât al-Futûḥât al-Makkiyyah*, p. 99).

200. *Cor.*, 49, 7.

الحقيقة المحمدية هي النور الذي يقع به التميز و من ثم عبر رسول الله ﷺ عن روحه الكريمة بالعقل فقال ﴿ أول ما خلق الله العقل ﴾ وقد ورد عنه انه قال ﴿ أول ما خلق الله روح نبيك يا جابر ﴾ [...] و القلم هو العقل الأول المعبر عند بالروح المحمدية لقوله عليه الصلاة و السلام ﴿ أول ما خلق الله القلم ﴾ و وجه الجمع بين هذه الأحاديث الثلاثة أن يكون المراد بجمعها واحدا

Ἐγὼ βαπτίζω ἐν ὕδατι μέσος ὑμῶν ἕστηκεν  
ὄν ὑμεῖς οὐκ οἶδατε

أشهد أن محمد رسول الله

أشهد أن لا إله إلا الله

sans hésiter à ce que déclare Jean : « Moi, je baptise dans l'eau ; au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas »<sup>201</sup>. On rend d'ordinaire le verset coranique en réduisant son sens à la seule manifestation historique du Prophète, par l'expression « et sachez (sous-entendu : “vous les compagnons contemporains”) qu'il y a parmi vous l'Envoyé d'Allâh ». Notre traduction littérale tient compte, quant à elle, de la manifestation pérenne de la fonction apostolique, celle qu'atteste chaque jour tout musulman en affirmant : « je témoigne que Muhammad est (actuellement) l'Envoyé d'Allâh », attestation qui fait écho à la permanente actualité de la première partie de la formule : « je témoigne qu'il n'y a pas de divinité sauf Allâh ». Ce premier témoignage en effet, personne ne s'aviserait de le considérer valable seulement pour un temps prescrit. La forme grammaticale de la double attestation de foi ne renvoie aucunement à un passé et par conséquent pas plus à un envoyé qu'à un dieu disparus. Est-il seulement concevable d'ailleurs que l'on puisse se porter garant et témoin véridique d'un fait auquel on n'aurait plus aucun moyen d'assister et qui regarderait un événement définitivement révolu ?

Ces quelques remarques n'ont d'autre objectif que d'écartier tout risque de réduire la fonction d'“Envoyé de Dieu” à son seul rôle législatif historique. Cette précaution s'avère nécessaire pour ne pas sembler tomber en contradiction avec certaines affirmations prophétiques, qui demanderaient d'ailleurs à être analysées avec soin, relatives à l'abolition d'une telle fonction. Nous appliquerons ici le terme d'Envoyé dans son sens le plus large, celui qui concerne non seulement les Apôtres dépêchés avec un mandat législatif, mais aussi les saints et les anges<sup>202</sup> qui ne cessent eux d'être missionnés, sachant, comme l'en-

201. *Jean*, 1, 26.

202. Cf. plus loin la note 238.

seigne Ibn ‘Arabî, qu’ils participent de « la Mission prophétique légiférante angélique (*al-Risâlah al-malakîyyah*) qui détient les principes du bon ordre du monde (spécialement en relation avec) la vie d’ici-bas »<sup>203</sup>. On comprend alors d’autant mieux le sens à attribuer au terme *angelos* qui sert à qualifier un saint comme Jean-Baptiste ainsi que nous l’avons vu auparavant<sup>204</sup> et qui est concordant mais néanmoins différent de cette même notion d’envoyé exprimée par *apostolos* qui concerne plus particulièrement l’homme, comme le suggère ce verset de l’Evangile johannique disant, dès l’abord, en se servant de cette racine : « Il y eut un homme, envoyé (*apestalmenos*) de Dieu : son nom était Jean »<sup>205</sup>. Que ce soit un aspect ou l’autre dans son cas, la mission descendante qui lui incombe lui confère sa nature avatârique.

Bien que nous ayons réservé une autre étude au développement de ces dernières questions, nous signalerons tout de même que dans le contexte que nous évoquions où Jésus dévoile le retour d’Elie en la personne de saint Jean, celui-ci vient d’être comparé à un roseau exprimé en grec par le mot *calamos*<sup>206</sup>, le même qui apparaît sous sa forme arabe *qalam* : « Qu’êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? »<sup>207</sup>. On interprètera ici cette question comme s’appliquant à l’Intellect Premier mû par l’Esprit divin, étant entendu que le vent, le souffle et l’esprit sont rendus communément par des termes apparentés sinon semblables. Le même texte

الرسالة الملكية التي فيها مصالح العالم في الدنيا

Ἐγένετο ἄνθρωπος ἀπεσταλμένος παρὰ θεοῦ ὄνομα αὐτῷ Ἰωάννης

Τί ἐξήλθατε εἰς τὴν ἔρημον θεάσασθαι ;  
κάλαμον ὑπὸ ἀνέμου σαλευόμενον.

203. *Fut.*, Vol. 2, p. 260. Cf. dans ce numéro l’article de Max Giraud, p. 315.

204. Cf. *supra*, note 74 ; cf. aussi infra note 238.

205. *Jean*, 1, 6.

206. κάλαμος. Curieusement, son équivalent latin *calamus* n’a pas été repris dans la *Vulgate* qui utilise le mot *harundo*.

207. *Matt.*, 11, 7 (cf. aussi *Luc*, 7, 24).

208. Cf. *La doctrine du sacrifice*, op. cit., p. 31.

209. Cf. *Matt.*, 3, 4 (cf. aussi *Marc*, 1, 6). Dans son Bestiaire *Ḥayāh al-ḥayawān al-kubrā*, Damîrî rapporte que « la nourriture de Jean, fils de Zacharie, consistait en sauterelles et en cœurs d'arbres كان طعام يحيى بن زكريا عليهما الصلاة والسلام الجراد و قلوب الشجر » (p. 188). Concernant cette nourriture végétale, il est dit aussi qu'il se nourrissait des « tiges de certains arbustes » (Ernest Razy, op. cit., pp. 52 et 86). Il s'agit donc toujours de sustentation primordiale et centrale comme le confirme la suite de notre texte.

210. Il est rapporté à cet égard : « C'est une des Milices divines, la plus nombreuse وهو جند من جنود الله و لا شيء أكثر منه » (Kisâ'î, *Qisha al-Anbiyâ'*, Tome 1, p. 53) et ﴿ Ne tuez pas les sauterelles car elles constituent la Milice suprême d'Allâh لا تقتلوا الجراد ﴾ (Damîrî, op. cit., Vol. 1, p. 187).

211. Cf. notamment *Exode*, 10, 4 et suiv., et *Apoc.*, 9, 3-11 : « Les sauterelles avaient l'aspect de chevaux équipés pour la guerre... Καὶ τὰ ὁμοιώματα τῶν ἀκρίδων ὅμοια ἵπποις ἡτοιμασμένοις εἰς πόλεμον ». En italien, la sauterelle *cavaletta* conserve dans son nom l'aspect hippomorphe de cette milice.

212. Le désert en général, et celui où vit le Baptiste en particulier, est susceptible de deux acceptions symboliques opposées. Vu positivement, il est non seulement l'endroit propice aux révélations mais surtout le lieu de l'uniformité principielle et indifférenciée de l'Essence pure. Sous ce rapport, apparaît un premier aspect du rôle bénéfique des sauterelles ; nous en verrons un deuxième un peu plus loin.

213. Cela correspond très exactement au ﴿ *Rabbi al-'izzat' 'ammâ yaṣifûn* رَبُّ الْعِزَّةِ عَمَّا يَصِفُونَ ﴾ coranique (37, 180) c'est-à-dire au ﴿ Seigneur qui demeure inaccessible à ce qu'ils Lui attribuent ﴾. Remarquons que Guénon le cite dans le contexte du 100<sup>ème</sup> et suprême Nom divin ineffable que nous évoquons par la suite (cf. *Symboles fondamentaux*, fin du chap. 61). Sur la possibilité d'une adoration essentielle, cf. dans ce numéro Max Giraud, p. 294.

214. *Apoc.*, 4, 10 : « πεσούντι οἱ εἴκοσι τέσσαρες πρεσβύτεροι ἐνώπιον τοῦ καθημένου ἐπὶ τοῦ θρόνου, καὶ

rapporte ailleurs que saint Jean se nourrissait de miel sauvage (qui peut symboliser le *soma* ou la boisson d'immortalité<sup>208</sup>) et encore de sauterelles<sup>209</sup>. Or ces insectes ont un nom arabe, *al-jarād*, qui signifie proprement le dépouillement et qui est de la même racine que le *mujarrad* qualifiant l'intellect dans l'expression que nous étudions.

Les sauterelles constituent d'après certaines traditions la “Milice divine suprême”, celle qui est “la plus nombreuse”<sup>210</sup>, et qui est chargée de dépouiller la nature partout où elle sévit, que ce soit dans l'ordre physique comme l'expose en un sens premier l'Ancien Testament ou dans l'ordre spirituel tel que le conçoit en priorité le Nouveau Testament qui les décrit en des termes surnaturels et terribles<sup>211</sup>. Ce fléau de Dieu rappelle à l'évidence certaines hordes mongoles après le passage desquelles, dit-on, l'herbe ne repoussait plus. Cependant, il faut préciser que la face obscure de cette opération peut occulter le secret d'une telle “mise à nu” ou d'une telle “désertification”<sup>212</sup>, celui d'un accès au Suprême en relation avec une Théophanie de l'Essence, c'est-à-dire au-delà des Attributs<sup>213</sup>. C'est à une manifestation de cet ordre que fait allusion saint Jean quand il dit que « les vingt-quatre vieillards tomberont devant Celui qui siège sur le Trône et se prosterneront devant le Vivant »<sup>214</sup>, ce qui exprime une réalité iden-

προσκυνήσουσιν τῷ ζῶντι ». Plus loin, on voit que le Vivant peut être identifié à l'Agneau car il est mentionné que devant Celui qui siège sur le Trône et l'Agneau, « les quatre vivants disaient : “Amen !” et les vieillards tombèrent et se prosternèrent καὶ τὰ τέσσαρα ζῶα ἔλεγον Ἀμήν καὶ οἱ πρεσβύτεροι ἔπεσαν καὶ προσεκύνησαν » (5, 14). On notera ici la présence de l'“Amen” dont les rapports avec l'*Ammos* sont visibles.

tique à celle du verset coranique 111 – on comprend pourquoi – cité plus haut : ﴿ Et les faces s’abaissent devant le Vivant, Celui qui subsiste par Soi-même ﴾<sup>215</sup>. En cette circonstance, l’extinction marquée par la prostration concerne celle des Attributs devant l’Essence pure, « le Trône de la Vie [...] étant l’Assise de l’Essence » en termes akbariens<sup>216</sup>. Un hymne du grand maître Abû-l-Hasan ash-Shâdhilî, qui vécut au VII<sup>ème</sup> siècle de l’Hégire, proclame au sujet de celui qui réalise la servitude absolue, Muhammad : « La Grâce et la Paix soient sur celui qui, lorsqu’il se prosterne (et s’éteint donc), (fait qu’) Allâh Se révèle »<sup>217</sup>. Cette Théophanie est sous-entendue quand il est dit au sujet des sauterelles que « sur leurs ailes (figure) le Nom suprême d’Allâh »<sup>218</sup>. Makhûl raconte la modalité de cette inscription : « Nous étions à Tâ’if, à la table d’Ibn ‘Abbâs, lorsque s’immobilisa sur lui une sauterelle de très grande taille dont ‘Ikrimah s’empara. Ibn ‘Abbâs lui dit : “Regarde ses ailes”. Il regarda et y vit des points noirs. Ibn ‘Abbâs s’adressa alors à Muhammad Ibn al-Hanifiyyah : “Ô mon neveu, mon père m’a fait savoir que l’Envoyé d’Allâh avait affirmé de ces points noirs qu’ils

عرش الحياة و هو [...] مستوى الذات

الصلاة و السلام على من إذا سجد تجلّى الله

على جناحه اسم الله الاعظم

و عن مكحول قال كُنَّا بالطائف على مائدة ابن عباس فوقف عليه جرادة عظيمة فاحذها عكرمة فقال ابن عباس انظر جناحيه فنظر فإذا فيها نقط سود فقال ابن عباس لمحمد بن الحنفية يا ابن اخي حدثني ابي عن رسول الله ﷺ انه قال

215. Cf. p. 43.

216. *Uqlah al-Mustawfiz*, p. 52, Nyberg, Leiden, 1919. Sans pouvoir régler dans le détail toutes les subtilités du texte et ses apparentes ambiguïtés, ajoutons que l’Agneau, bien que différencié de Celui qui siège sur le Trône, lequel devient nommément “Dieu” par la suite (*Apoc.*, 7, 10 : « Le salut à notre Dieu qui siège sur le Trône et à l’Agneau. Ἡ σωτηρία τῷ θεῷ ἡμῶν τῷ καθήμενῷ ἐπὶ τῷ θρόνῳ καὶ τῷ ἀρνίῳ »), occupe curieusement la même position que Lui quand il est défini comme « l’Agneau au milieu du Trône, τὸ ἀρνίον τὸ ἀνά μέσον τοῦ θρόνου » (*Apoc.*, 7, 17), ce qui rejoint la définition d’Ibn ‘Arabî qui

identifie ici le Trône de la Vie à celui de l’Essence.

217. Suivant cette même idée d’un acte qui provoque une théophanie certaine, on peut citer cette parole de Maître Eckhart : « Si l’homme sort de lui-même dans l’obéissance, Dieu doit nécessairement entrer en lui » (*Traité et Sermons, Entretiens spirituels*, I, Paris, 1993).

218. Kisâ’î, *Qiṣaṣ al-Anbiyâ’*, Tome 1, p. 53 (*Vita prophetarum*, Eisenberg, Leiden, 1923).

هذه النقط السود بالسريانية انا الله لا اله الا انا  
قاصم الجبابرة خلقت الجراد و جعلته جندا من  
جنودى اهلك به من اشياء من خلقتى

signifiaient en langue solaire (*bi-suryâniyyah*)<sup>219</sup> :  
“Moi Allâh, pas de dieu si ce n’est Moi, Briseur des  
tyrants, J’ai créé les sauterelles et J’en ai fait une de  
Mes milices. Par elles J’anéantis qui Je veux de Ma  
création” »<sup>220</sup>. Si cette anecdote rend compte de

إنّ في الغيب لكتبنا كتبها الله عز وجل بعضها بالنقط مكتوبة و  
بعضها بالأشكال و بعضها بالحروف و لكن غير هذه العبارات

و غبت فرأيت سماء ذات كواكب ففهمت من كواكبها القرآن  
آية الكرسي كذلك بلا حرف مكتوب و لا كلمة  
و غبت فبدت سماء كأنها كتاب القرآن فيها مكتوب بأشكال  
مربّعة بالنقط كذلك و هذه آية من سورة طه

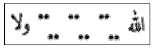
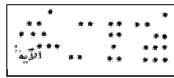


fig. 1

fig. 2



أنا الله لا إله إلا أنا رب الجراد و رازقها إن شئت بعثتها رزقا  
لقوم و إن شئت بعثتها بلاء على قوم

219. L’idée d’une écriture originelle constituée de points se trouve dans l’enseignement des maîtres du Soufisme. Nous ne citerons ici à ce sujet que ces quelques paroles instructives du Cheikh Najm ad-Dîn al-Kubrâ : « Il y a dans le Monde caché des Livres qu’Allâh a écrits : certains marqués de points, d’autres de formes, et d’autres encore de lettres, (ces dernières) différentes cependant des expressions (qu’on leur connaît) » (*Fawâ’ih al-Jamâl wa fawâ’ih al-Jalâl*, § 71, Wiesbaden, 1957). Dans ce même ouvrage, il établit une correspondance entre ces points et ceux du ciel marqués par les étoiles : « Je rentrai dans le Monde caché et je vis un ciel étoilé et je compris de ces étoiles le Coran : le verset du Trône sans lettres ni mots comme cela (fig. 1). Je rentrai dans (ce même) Monde des mystères et apparut alors un ciel qui était comme le livre du Coran : il y était écrit sous forme de points disposés en carré comme cela (fig. 2). Il s’agissait d’un verset de la sourate “*Ta-Ha*” » (*ibid.*, § 159-160 ; l’auteur précise ensuite qu’il s’agit du verset 39 de cette 20<sup>ème</sup> sourate).

220. Kisâ’î, *Qisâs al-Anbiyâ*, Tome 1, p. 53. La version transmise par Damirî dit : « Moi Allâh, pas de dieu si ce n’est Moi, Seigneur et Pourvoyeur des sauterelles, à Mon gré Je les envoie comme nourriture pour des gens et comme plaie contre d’autres » (p. 188). Les éléments consignés dans ces narrations traditionnelles n’étant jamais simplement anecdotiques, nous ferons remarquer, sans pouvoir être exhaustif, que même les personnages et les lieux ont leur importance et s’inscrivent comme partie prenante de la doctrine initiatique et du symbolisme alors exposés. Notre remarque est conforme à ce que dit Origène : « Quiconque a la ferme volonté de comprendre les saintes Écritures ne doit pas négliger de préciser le sens exact des noms propres » ; il renchérit plus loin : « Il ne faut pas mépriser les noms propres car ils révèlent des réalités utiles à l’interprétation des lieux » (*Commentaire sur saint Jean*, Tome 2, chap. 6, § 204 et 216). Ainsi Tâ’îf exprime le “circumambulant”, la table qui est ronde, le cercle des possibilités manifestées issues du centre ; quant à ‘Ikrimah qui prend

Οὐ καταφρονητέον οὖν τῆς περὶ τὰ ὀνόματα ἀκριβείας τῶ  
ἀπαρλείπτως βουλομένῳ συνείναι τὰ ἕγια γράμματα  
Καὶ οὐ καταφρονητέον τῶν ὀνομάτων, πραγμάτων  
σημαινομένων ἀπ’ αὐτῶν χρησίμων τῆ τῶν τόπων ἐρμηνείᾳ

l'inscription du Nom suprême ou de son équivalent sous forme de points, il est parlé aussi d'inscription en caractère hébraïque<sup>221</sup> ou encore d'une lettre emblématique pour d'autres affirmant que « la sauterelle qui porte un “W” (comme *war*) sur ses ailes, présage la guerre »<sup>222</sup>.

En signe de leur rattachement à ce qu'il y a de plus central et de plus transcendant, il y a cette affirmation : « Les sauterelles n'ont pas de roi et elles se mettent toutes en campagne par bandes »<sup>223</sup> ; elle s'oppose toutefois à celle assurant qu'« elles ont pour roi l'ange de l'abîme dont le nom en hébreu est

מְלֶךְ אֵין לְאַרְבֵּה וַיֵּצֵא חִצֵּי קָלוּ

ἔχουσιν ἐπ' αὐτῶν βασιλέα τὸν ἄγγελον τῆς ἀβύσσου ὄνομα αὐτῶ Ἑβραϊστὶ Ἀβαδδὼν

la sauterelle, il suggère par son nom qui signifie la “ténèbre de la nuit” le lieu de l'occultation et du non-manifesté ; *al-hanifiyyah*, pour sa part, est une dénomination de la Tradition primordiale *etc.*... Un symbolisme géométrique du même ordre peut être perçu dans la graphie simple de l'*Oméga* (Ω, déjà signalée en note 45) et dans l'unité exprimée par l'*Alpha* ; n'oublions pas à ce propos que la racine arabe *ALF* évoque l'union et se rapporte précisément au cœur en *Cor.*, 3, 103 et 8, 63.

221. « Une sauterelle échut entre les mains de l'Envoyé d'Allâh, et sur ses ailes était inscrit en hébreu : “nous sommes la Troupe majeure d'Allâh. Nous avons (*i.e.* nous pondons) 99 œufs. Si nous avons atteint le nombre de 100, nous aurions dévoré le monde avec tout ce qui s'y trouve *ان جرادة وقفت بين يدي رسول الله صلى الله عليه وسلم فإذا مكتوب على جناحها بالعبرانية نحن جند الله الأكبر ولنا تسع وتسعون بيضة ولو تمت لنا المائة لأكلنا الدنيا بما فيها* » (Damîrî, *op. cit.*, pp. 187-188). Ces termes établissent manifestement une relation avec les 99 Noms divins, le 100<sup>ème</sup> étant le Nom suprême occulté : ﴿ 99 Noms reviennent à Allâh, 100 moïns un ; celui qui les décompte entre au Paradis, إن لله تسعة وتسعين اسما مائة إلا ﴾ enseigne un célèbre hadîth (Bukhârî, *Ṣaḥîh*, chap. « *Tawḥîd* », 12). À propos du rosaire islamique composé de 99 grains, René Guénon dit « qu'il manque un grain pour compléter la centaine (ce qui équivaut à ramener la multiplicité à l'unité), puisque 99 = 100 - 1, et que ce grain, qui est celui qui se rapporte au “Nom de

l'Essence” (*Ismudh-Dhât*), ne peut être trouvé que dans le Paradis » (*Symboles fondamentaux*, chap. 61). Notons aussi, puisque nous avons évoqué son cas, que, d'après une tradition (*cf.* Tha'labî, *op. cit.*, p. 337), Zacharie reçut l'annonciation de son fils par l'ange à l'âge de 99 ans, ce qui laisse présager la haute signification de la naissance de Jean. Ajoutons, en relation avec ce que nous en avons déjà dit, que le nom *Al-Muhyî* a pour valeur numérique 99 ( $A + I + M + h + y + î = 1 + 30 + 40 + 8 + 10 + 10$ ), la même que celle d'Amen (Ἀμην =  $A + \mu + \eta + \nu = 1 + 40 + 8 + 50$ ), et que le centième Nom doit avoir un rapport avec le Î, “la grande Unité” ou le *Monos* puisque « l'Essence absolue [...] est caractérisée par l'Unité comme marque propre, « les ذات المطلقة [...] حصّت بالاحادية خصوصية ذات » (Ibn 'Arabî, *Kitâb al-Yâ*). Dans l'attestation de l'Unité divine islamique *Lâ ilâh<sup>a</sup> illâ Allâh*, “Pas de dieu sauf Allâh”, la formule, jusqu'au Nom divin Allâh, a pour valeur numérique 99. Elle exprime donc la négation des Attributs conçus comme principes indépendants, et l'affirmation de leur Principe unique Allâh.

222. *Le Livre des superstitions*, p. 1605.

223. *Prov.*, 30, 27.

καὶ ἐν τῇ Ἑλληνικῇ ὄνομα ἔχει Ἀπολλύων.

הַמַּשֵׁל נִפְחַד עִמּוֹ עֲשֵׂה שְׁלוֹם בְּמְרוֹמָיו הַיֵּשׁ  
מִסְפֵּר לְנִדְוִדְיוֹ [...] עָרוֹם נְשָׂאֹל נְגִדוֹ וְאֵין  
כְּסוּת לְאַבְדֹן

بقي من طينة آدم شيء فخلق الله منه الجراد

Abaddôn et en grec Apollyôn »<sup>224</sup>. Leur dépendance à l'égard d'un délégué du Pouvoir suprême n'empêche visiblement pas qu'on puisse les considérer paradoxalement comme n'obéissant qu'à une direction essentielle comme l'indiquent les termes « à Lui » et « Abaddôn » mis en corrélation dans le Livre de Job : « A Lui appartiennent l'Empire et la redoutable Puissance : Il établit la Paix dans Ses Demeures sublimes. Ses Milices peuvent-elles se compter ? [...] Le Cheol est à nu devant Lui et Abaddôn n'a pas de voile »<sup>225</sup>.

Quasiment toutes les traditions qui concernent cet insecte le rattachent à l'ordre primordial<sup>226</sup>. Leur conception même en fait foi puisque, dit-on : « Il restait quelque chose de la glaise (ayant servi à pétrir) Adam, alors Allâh en créa les sauterelles »<sup>227</sup> ce qui leur confère une communauté de nature avec l'homme originel<sup>228</sup>. D'ailleurs pour l'être qui a retrouvé l'état primordial, elles semblent devoir se manifester comme signes favorables. Pour s'en convaincre, il suffit de citer ce hadîth relatif au prophète Job, modèle émérite de dénuement s'il en est, qu'Ibn 'Arabî place significativement dans une position

224. *Apoc.*, 9, 11. Ces deux noms expriment les idées de “destruction” de “mort” et d’“abîme”. On les retrouve par exemple en *Job*, 26, 6 (cf. aussi 28, 14 et 22). Cette référence à Job surprendra d'autant moins qu'il va être question de ce prophète quelques lignes plus loin. Pour ceux qui veulent voir dans Apollyon une déformation d'Apollon, admettons qu'il s'agit de l'aspect “shivaité” du fils de Zeus Pater ou Jupiter (“Dieu le Père”), qui vainc la mort quand il tue Python et qui part se réfugier dans la « contrée du Nord qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ombres de la nuit, et

d'où chaque année, au retour de la belle saison, on supposait qu'il revenait triomphant » (Bailly, *Dict. grec-français*, p. 232).

225. 26, 6.

226. Cette primordialité est envisagée en ce cas sous le rapport de la rigueur et de la majesté qu'on sait maintenant, par Ibn 'Arabî, être l'apanage de saint Jean-Baptiste.

227. Kisâ'î, *op. cit.*, Tome 1, p. 53. Cf. encore Damîrî, *op. cit.*, p. 188.

228. Cela aide sans doute à comprendre certains traits de la description extraordinaire qu'en donne saint Jean : « Leurs faces étaient comme des faces d'hommes... τὰ πρόσωπα αὐτῶν ὡς πρόσωπα ἀνθρώπων » (*Apoc.*, 9, 7).



intermédiaire entre Jonas et Jean dans ses *Fuṣūṣ* <sup>229</sup> : ﴿ Tandis que Job se lavait nu, une nuée de sauterelles d'or tomba sur lui. Comme il se mettait à les rassembler dans son vêtement, Allâh l'appela : “Ô Job, ne t'ai-je pas pourvu suffisamment pour te dispenser de ce que tu vois ? – Si, Ô Seigneur, répondit celui-ci, cependant je ne serai jamais assez riche pour pouvoir me dispenser de Ta Bénédiction ﴾ <sup>230</sup>. Ainsi, quand le

﴿ بينا أيوب يغتسل عريانا فخرّ عليه جراد من ذهب فجعل أيوب يحثي في ثوبه فناده ربّه ألم أكن أغنيك عما ترى قال بلى و عزّتك و لكن لا غنى لي عن بركتك ﴾

229. Les chapitres 18, 19 et 20 se rapportent respectivement à Jonas, Job et Jean-Baptiste. Ces trois prophètes sont en étroite relation avec l'eau en tant qu'élément fondamental de la nature vivante, en vertu du verset déjà cité : ﴿ Et Nous avons créé à partir de l'eau toute chose vivante ﴾ (cf. p. 36). Le Cheikh al-Akbar part de cette donnée pour traiter de la sagesse jobite. La version islamique concernant l'aventure spirituelle de Job ajoute le rôle primordial de l'eau à celle biblique au moment où doit prendre fin l'épreuve du prophète, épreuve qui consiste en un dépouillement intégral externe et interne pour ne laisser subsister plus que le fondement de la vie en rapport avec la réalité permanente de l'être (cf. *Job*, 2, 6). Pour y parvenir, il est relaté que dans le premier temps des maux extérieurs « Job se leva, déchira sa tunique, se rasa la tête, se jeta à terre et resta prosterné. Il dit : “Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai” » (*Job*, 1, 20-21). Dans le second temps des maux intérieurs, il prononce en vue de se soustraire du cycle de la génération : « Périssent le jour où je suis né [...] Cette nuit-là, que de profondes ténèbres s'en saisissent, qu'elle ne prenne pas rang parmi les jours de l'année et n'entre pas dans le compte des mois » (*ibid.*, 3, 3 et 6). Quand cette réalité permanente, qui est précisée être dans l'eau selon le symbolisme islamique, est retrouvée, il la manifeste directement et jouit de sa pleine opérativité ; il lui est enjoint : ﴿ Frappe avec ton pied, voici une eau fraîche pour se laver et boire ﴾ (*Cor.*, 38, 42). Notons que l'action n'utilise alors aucun moyen intermédiaire comme c'est le cas pour Moïse avec son bâton. Qurtubî commente : « Une source d'eau jaillit et il se lava : alors le mal extérieur s'en alla. Ensuite il en but, et le mal intérieur s'en alla » (*Tafsîr*, Vol. 15, p. 211).

230. Damîrî, *op. cit.*, p. 187. Cf. aussi *Fut.*, Vol. 2, 178 et 198.

יְקַם אִיּוֹב וַיִּקְרַע אֶת־מְעִלוֹ וַיִּנְדַּח אֶת־רֵאשׁוֹ וַיִּפֹּל אֶרְצָה וַיִּשְׁתַּחוּ וַיֹּאמֶר עָרֹם יֵצְאִי מִבֶּטֶן אִמִּי וְעָרֹם אָשׁוּב

יֵאבֵד יוֹם אֲנִלֵּד [...] הַלַּיְלָה הַזֶּהוּ יִקְרַח אֶפְלֵ אֶל־יַחַד בְּיָמֵי שָׁנָה בְּמִסְפָּר יְרַחֲמִים אֶל־יְבֵא

﴿ أَرَكُضْ بِرِجْلِكَ هَذَا مُغْتَسِلٌ بَارِدٌ وَ شَرَابٌ ﴾

فنبعت عين ماء فأغتسل به فذهب الداء من ظاهره ثم شرب منه فذهب الداء من باطنه

sujet est déjà dépouillé, la sauterelle n'est plus là pour le déshériter, mais elle apparaît au contraire comme porteuse d'un surcroît de grâce. L'état qui permet cette transformation alchimique, consécutif au "dépouillement des métaux" dans le symbolisme maçonnique, est celui que Guénon définit en ces termes : « "Pauvreté", "simplicité", "enfance", ce n'est là qu'une seule et même chose, et le dépouillement que tous ces mots expriment aboutit à une "extinction" qui est, en réalité, la plénitude de l'être »<sup>231</sup>. Les dernières lignes qu'il y consacre pourraient on ne peut mieux convenir à une étude sur la spiritualité propre à Job : « ce sont les "riches" au point de vue de la manifestation qui sont véritablement les "pauvres" au regard du Principe, et inversement ; c'est ce qu'exprime encore très nettement cette parole de l'Évangile : "Les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers" »<sup>232</sup>. En concluant à ce sujet sur « le parfait accord de toutes les doctrines traditionnelles, qui ne sont que les expressions diverses de la Vérité une », il date son écrit du « 11-12 rabî awal 1349 H. » et précise « Mûlid En-Nabi », c'est-à-dire "Naissance du Prophète", à savoir celle de l'*Avatâra* qui est revêtu en contexte islamique de ses multiples vertus.

\*

\* \*

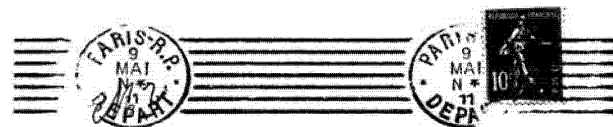
Parmi les symboles qui ont trait à l'"extinction" ou à la mort que présuppose toute re-naissance figure parfois celui de la perte compensatoire d'enfants. Le massacre des innocents ordonné par Hérode dans le cas de Jésus ou celui des enfants israélites par Pharaon dans celui de Moïse font partie

231. *Aperçus sur l'ésotérisme islamique*, chap. 4.

232. *Matt.*, 20, 16.

des plus spectaculaires<sup>233</sup>. On rapporte de même dans des versions arabes la mort de 70000 personnes du même âge qui aurait servi à racheter le sang versé de saint Jean<sup>234</sup>. Cependant, dans un registre moins exceptionnel et qui semble plus naturel parce que ne dépendant pas de facteurs seconds incarnés par les tyrans extérieurs et se rapportant donc facilement à la seule Volonté divine, la naissance de Salomon se produit consécutivement au trépas du premier enfant de David et de Bethsabée<sup>235</sup>. On retrouve du côté de Guénon un événement du même ordre et la raison pour laquelle celui-ci porte le premier de ses prénoms propitiatoires mérite d'être évoquée. C'est le sens propre attaché au terme "rené" qui motiva le choix de ses parents : en effet, une fille qui leur était née le 19 mai 1883, mourut quelque temps avant la naissance de leur fils<sup>236</sup>. Elle s'appelait significativement Jeanne Marie Anne Josèphe (cf. doc. 5, page 55), et l'on observe que Guénon reçut ces prénoms à l'exception de celui d'Anne, qui n'a pas son équivalent masculin en français : on le remplaça donc par René comme pour signifier qu'il symbolisait une seconde naissance. Ce prénom fut alors placé en tête de tous, au lieu de prendre sa place dans l'ordre des initiales IMRI que nous avons étudiées.

La version italienne de ce prénom, Renato, par lequel une de ses relations s'adressait à lui<sup>237</sup>, suggère de son côté une signification que l'étymologie n'acceptera sans doute pas, mais que la doctrine bien comprise du "Royaume des Cieux" peut valider. Non seulement Renato s'entend comme "re-né", mais il peut également l'être comme "roi-né". Ne doit-on pas considérer en effet que la seconde naissance qui fait "hériter" du "Royaume des Cieux" dont le thème est si récurrent dans le Nouveau



Renato Guénon  
Rue St-Louis en L'isle N° 51  
(Ile de Notre-Dame)  
Paris

Doc. 6.

233. Cf. à ce propos le chapitre 25 des *Fuṣūṣ* d'Ibn 'Arabī concernant Moïse.

234. Cf. Tha'labī, *op. cit.*, p. 340.

235. *Il Sam.*, 12, 24 : « David réconforta sa femme Bethsabée (de la mort de l'enfant). Il cohabita de nouveau avec elle et elle enfanta un fils qu'elle nomma Salomon et qui fut aimé du Seigneur »

וַיְנַחֵם דָּוִד אֶת בֵּת-שֶׁבַע אִשְׁתּוֹ וַיָּבֵא אֵלֶיהָ וַיִּשְׁכַּב עִמָּהּ  
וַתֵּלֶד בֶּן וַיִּקְרָא אֶת-שְׁמוֹ שְׁלֹמֹה וַיְהִי אָהָבָו

236. Pour information, signalons pareil phénomène concernant le premier enfant de René Guénon lui-même. Dans une lettre de novembre 1945, il confie à ce sujet : « chez nous, tout continue en somme à bien aller ; de mes deux filles, Khadjjah a maintenant juste 3 ans, et Laylā 9 mois et demi ; si l'aînée avait vécu, elle aurait déjà un peu plus de 5 ans... ».

237. Il ressort des quelques courriers datant des années 1910 et 1911 (cf. doc. 6), que cet italien, Amedeo Armentano, vouait une grande estime à Guénon ; il est l'un des très rares qui le tutoyait.

238. René Guénon fait la même remarque à propos des équivalents hébraïques : « *Melek*, “roi”, et *Maleak*, “ange” ou “envoyé” ne sont en réalité que deux formes d’un seul et même mot ; de plus *Malaki*, “mon envoyé” (c’est-à-dire l’envoyé de Dieu, ou “l’ange dans lequel est Dieu”, *Maleak ha-Elohim*), est l’anagramme de *Mikaël* » (*Le Roi du Monde*, chap. 3). Malgré l’identité scripturaire des deux mots *malak* et *malik*, on sait qu’ils dérivent respectivement de *ALK* et *MLK*. Ibn ‘Arabi précise qu’« *al-alukah* est en arabe le message (*al-risalah*) et que les anges (*al-malâ’ikah*) sont spécifiquement les messagers d’entre les esprits » (*Fut.*, Vol. 3, p. 294 : فإن الألوكة هي الرسالة في لسان العرب فالملائكة هم الرسل من هذه (الأرواح خاصة)). Il traite de cette question à propos de la prosternation des anges devant Adam, conçu comme Khalife sur terre, à laquelle se refusa Iblis. C’est à la Fonction royale, envisagée ici au degré suprême, que tous les “messagers” célestes, et non tous les esprits, font une révérence à laquelle aurait dû s’astreindre Iblis lui-même car, au dire d’Ibn ‘Arabi, « il était employé dans le cadre de la *Risalah* et fut un messenger, فهو رسول كان يستعمل في الرسالة » (*ibid.*, Vol. 2, p. 255 et cf. Vol. 3, p. 294).

239. Dom Pernety, *Dictionnaire Mytho-Hermétique*, p. 319. Précisons que la “poudre de projection” dont il est question dans cette définition pour le moins christique correspond à la Pierre philosophale.

240. Cette expression “en partage”, que l’on trouve parfois surajoutée dans les traductions des Évangiles concernant le “Royaume des Cieux”, ne doit pas s’entendre dans un sens quantitatif qui verrait la part de chacun limitée par celles des autres. Le partage de l’ordre matériel seul implique le fractionnement, celui de l’ordre spirituel n’affecte aucunement l’unité à laquelle chacun participe totalement. En ce sens, il est évident par exemple qu’une idée partagée l’est pour chacun dans son intégralité et n’implique de restriction pour personne.

241. 17, 14 et 19, 16. On retrouve ce titre chez Anne-Catherine Emmerich dans sa relation de la

Testament, confère par là même le titre légitime de Roi ? A ceux qui s’en étonneraient, il faut répondre que cette Royauté céleste n’est pas soumise aux mêmes lois restrictives que celles de ce monde, et qu’il n’est pas fortuit, par exemple, qu’un mot arabe comme *malak*, “ange”, qui est l’habitant des Cieux par excellence, ait une écriture identique à celle de *malik*, “roi”, dont il ne se distingue que par la vocalisation<sup>238</sup>. Dans cet ordre d’idée, les hermétistes disent que « leur Roi est aussi le même que leur Lion. Quand ils en parlent comme poudre de projection, ils disent que c’est un Roi qui aime tellement ses frères, qu’il leur donne sa propre chair à manger, et les rend ainsi tous Roi comme lui, c’est-à-dire Or »<sup>239</sup>. On peut dire de la sorte que tous ces rois qui possèdent “en partage”<sup>240</sup> le Royaume, lorsqu’ils agissent sur cette terre, le font dans le cadre d’une délégation du “Roi du Monde” auquel revient alors naturellement le titre digne de “Roi des rois”, titre dont la manifestation finale est décrite dans l’*Apocalypse*<sup>241</sup>. Cela permet de comprendre en outre une expression aussi étrange et énigmatique que celle de “Roi des rois de rois” figurant dans le *Livre hébreu d’Hénoch*<sup>242</sup> qui est appliquée au Principe, autrement dit à

Passion (*Visions*, Tome 3, part. 4, chap. 26). Il est aussi décerné dans la Bible au « Roi de Babel (*Melek Babel*, מֶלֶךְ בָּבֶל) » (*Ez.*, 26, 7) et au « Roi de Perse (*Melek Faras*, מֶלֶךְ פָּרַס) » (*Esd.*, 7, 1 et 7, 12). C’est une dignité qui est donc située, sur le plan de la géographie sacrée, au Centre du Monde, et plus particulièrement à la “porte du Ciel” si l’on s’en remet à la signification de *Bab Ilu* d’où aurait été tiré le nom de Babylone. C’est un équivalent de la “Porte des dieux” qu’évoquent d’une certaine manière les formes hébraïque et arabe *Babel* et *Bâbil*.

242. Chap. 3.

la Réalité de toutes ces royautés réfléchies<sup>243</sup>. En illustration de cette royauté partagée, rappelons cette parole d'Elie : « Souvenez-vous qu'il vous a préparé des trônes et des couronnes dans le ciel : tous ceux qui entendront sa voix recevront les trônes et les couronnes »<sup>244</sup> ce qui concorde avec le fait qu'« autour du Trône (sont) vingt-quatre trônes, et sur ces trônes siègent vingt-quatre vieillards revêtus d'habits blancs et (portant) sur leurs têtes des couronnes d'or »<sup>245</sup>. Quant à la dépendance vis-à-vis du Siégeant et du Vivant dont on reste le vassal, elle est signifiée par : « Ils jetteront leurs couronnes devant le Trône en disant : “Tu es Digne, Seigneur et notre Dieu, de prendre la Gloire, l'Honneur et la Puissance...” »<sup>246</sup>.

Maintenant il faut souligner qu'il est au moins une circonstance où René Guénon a engagé l'autorité de son nom de noblesse “de la Saulaye”, affirmant concrètement par là-même l'efficacité de la fonction qui s'y rattache. Un compte rendu, au cours duquel il fait état de la chute imminente du Khalifah ottoman, est paraphé de ses initiales suivies de son nom à particule (*cf.* doc. 7)<sup>247</sup>. La signature « R. G. de la Saulaye » qu'il appose sur ce document empreint de considérations somme toute temporelles, mais dont les causes sont essentiellement spirituelles, mérite quelques commentaires. D'abord, cette signature semble revêtir une importance toute particulière pour l'auteur puisqu'il la signale par un double soulignement. Nous savons qu'habituellement René Guénon écrit son nom en toutes lettres au bas de ses épîtres ; pourtant en cette occasion, il déroge à cette règle et ne rend *in-extenso* que la partie nobiliaire de son nom. Ce procédé vise évidemment à faire ressortir cet élément inusité du patronyme en atténuant autant

κυκλόθεν τοῦ θρόνου θρόνους εἴκοσι τέσσαρες, καὶ ἐπὶ τοὺς θρόνους εἴκοσι τέσσαρας πρεσβυτέρους καθημένους περιβηβλημένους ἐν ἱματίοις λευκοῖς, καὶ ἐπὶ τὰς κεφαλὰς αὐτῶν στεφάνους χρυσοῦς

βαλοῦσιν τοὺς στεφάνους αὐτῶν ἐνώπιον τοῦ θρόνου λέγοντες, Ὁ ἄξιος εἶ, ὁ κύριος καὶ ὁ θεὸς ἡμῶν, λαβεῖν τὴν δόξαν καὶ τὴν τιμὴν καὶ τὴν δύναμιν

243. On notera avec intérêt que “réel” se disait anciennement “réal”, mot qui reste attesté aujourd'hui encore dans “réalité” par exemple. Comme “réal” signifie aussi “royal”, on est tenté de comprendre que la réalité d'une chose n'est autre que son aspect royal. Un autre type de rapprochement, sous une forme plus audacieuse encore, avait cours au moyen âge, quand le Sang Réal se transformait aisément en San Gréal. Sang Royal et Saint Graal, c'est-à-dire contenu et contenant, se trouvaient ainsi réunis et même identifiés en tant qu'aspects interne et externe du Cœur, siège de la Vie et donc Réalité de toute chose.

244. *Écrits intertestamentaires*, « Apocalypse d'Elie », 1, 9 (p. 1805, Paris, 1987).

245. *Apoc.*, 4, 4.

246. *Apoc.*, 4, 10-11.

247. Voir page suivante. *Cf. Science sacrée*, n°s 1-2, p. 52, où un extrait de cette lettre est reproduit.

à cette remarque toute sa valeur, dans les circonstances actuelles, ce sont les rapports étroits qui existent entre cette question du panislamisme avec celle du Khalifat, qui s'est déjà posée avec une certaine acuité au cours de ces dernières années, et qui devra forcément être résolue après la chute, aujourd'hui imminente, de l'empire ottoman. Un tel problème est trop grave et d'une trop haute importance, au point de vue même de l'influence française dans les pays musulmans, pour qu'il nous soit possible de nous en désintéresser.

R. G. de la Saulaye.

Doc. 7

que possible tout autre composant. Ce faisant, il laisse déduire que la lecture des initiales est éventuellement porteuse de sens. Or, en relation avec tout ce qui vient d'être dit sur la royauté, on s'aperçoit que les trois lettres majuscules RGS forment les consonnes fondamentales du mot latin *rex* dont le génitif *regis* restitue les radicaux de base ; ceci rappelle au passage que le roi est un "régisseur" qui exerce avant tout une action "régulatrice"<sup>248</sup>. Ces radicaux se retrouvent dans le terme médian des trois *gunas* "rajas", défini comme « l'impulsion expansive, selon laquelle l'être se développe dans un certain état et, en quelque sorte, à un niveau déterminé de l'exis-

248. Cf. *Le Roi du Monde*, chap. 2.

tence »<sup>249</sup>. Cette tendance est encore attribuable à la fonction royale qui, successivement, centralise l'activité puis la redistribue tel un cœur vivant et vivifiant. On peut noter à ce propos que la couleur rouge du cœur qui est représentative de *rajas* est naturellement attribuée aux *Kshatriyas*<sup>250</sup>, et que cette couleur dont le nom est fort proche du mot hindou *Rāja*, “Roi”, fut originellement celle de l’“oriflamme” des Rois de France avant que le blanc ne s’y substitue<sup>251</sup>.

Pour approfondir encore quelque peu, on observe que c’est dans « La Cité des Saules » que l’auteur distille les données permettant de reconstituer son nom et les éléments de son exégèse. Il est naturellement plus aisé de s’en rendre compte quand on connaît son lien, désormais établi, avec le symbolisme du saule, mais on pouvait s’en persuader déjà en méditant ses remarques connexes sur la lettre G, qui est aussi l’initiale de Guénon<sup>252</sup>, et en “décryptant” sa note selon laquelle « la lettre G représente le principe divin qui réside dans le “cœur” de l’homme “deux fois né” », l’équivalent donc de René. Si l’on applique à la lettre les idées contenues dans cette phrase, il faut concevoir qu’au cœur immortel du RENE réside le principe divin symbolisé par la lettre G. Cette lettre s’insère donc au centre du prénom entre les deux syllabes de manière à ce que l’ensemble forme le mot « REGNE ». Nous invitons ceux qu’une telle méthode dérouterait à méditer sur le fait que *L’Esotérisme de Dante* et *Le Roi du Monde* dont les sujets traitent directement de la royauté, du sacerdoce et de leur Principe commun, dans leur version première qui fut italienne, ont été confiés aux bons soins d’Arthuro Reghini. Qu’on n’aille pas croire que le prénom de ce collaborateur, qui fait référence au Roi mythique par excellence<sup>253</sup>, et dont

249. *Introduction générale à l’étude des doctrines hindoues*, chap. 11, part. 3, et *L’Homme et son devenir selon le Védānta*, chap. 4.

250. *Cf. Etudes sur l’Hindouisme*, chap. 6.

251. *Autorité spirituelle*, chap. 4.

252. Cette question viendra s’inscrire dans notre étude annoncée sur « Yahyā ».

253. Une curiosité est à signaler, qui ne fait que renforcer les arguments de notre démonstration. Si le prénom Arthur désigne avant tout le Roi légendaire du pays de Galles dont nous avons parlé, héros des romans courtois du cycle du Graal, c’est aussi celui d’un saint, victime de la persécution déclenchée par Henri VIII contre ceux qui refusaient la séparation entre l’Eglise d’Angleterre et Rome. Ce saint Arthur aurait été martyrisé à Glastonbury, dans le Somerset, en compagnie de Richard Whiting en 1539. C’est précisément le 15 novembre qu’il “naquit au ciel” et fut fêté (*cf. J.-M. Barbé, Nouveau dictionnaire des prénoms*, Rennes, 1991). Ce jour est, comme nous l’avons dit déjà, celui de la naissance de René Guénon qui devait, à sa façon, combattre à son tour les facteurs de rupture entre toute forme traditionnelle particulière et leur source première, la Tradition primordiale que l’on peut concevoir comme leur mère commune. Dans « La Terre du Soleil » qui peut correspondre à “la Saulaye” comme nous l’avons vu, l’auteur aborde d’emblée le site de Glastonbury, et cite Arthur en relation avec la Grande et la Petite Ourse, constellations dont il traite à nouveau dans la « Cité des Saules ». Il y évoque en outre ces moines de Glastonbury qui, jusqu’à l’époque de la réforme, « devaient avoir gardé la connaissance de la tradition héritée de leurs lointains prédécesseurs, les druides, et sans doute d’autres encore avant ceux-ci » (*Symboles fondamentaux*, chap. 12). C’est encore dans ce chapitre qu’il aborde la question du Phénix.

254. *Commentaire sur saint Jean*, Tome 1, chap. 2, § 146 : « ὅτι ἐπὶ τῶν κρείττωνων δυνάμεων τὰ ὀνόματα οὐχὶ φύσεων ζῶων ἐστὶν ὀνόματα ἀλλὰ τάξεων, ὧν ἴδεν τις καὶ ἴδεν λογικὴ φύσις τέτευχεν ἀπὸ θεοῦ ».

255. *Cf. Luc*, 1, 33 et *Apoc.*, 11, 15.

256. *Luc*, 17, 20-21. « *Regnum Dei intra vos est* ». Signalons que le sigle INRI est lu parfois *Intra Nobis Regnum Dei* d'où l'on doit conclure que le nom de Dieu doit être représenté comme nous l'avons vu par la lettre *I* si l'on veut éviter de passer par le *i* final de *Dei* pour expliquer la quatrième initiale. C'est de même que *God* peut être ramené à *Iod* dans le symbolisme maçonnique ainsi que l'indique Guénon (*cf. La Grande Triade*, chap. 25 et *Symboles fondamentaux*, chap. 17).

257. *Apoc.*, 1, 17-18.

πότε ἔρχεται ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ ἀπεκρίθη αὐτοῖς καὶ εἶπεν Οὐκ ἔρχεται ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ μετὰ παρατηρήσεως οὐδὲ ἐροῦσιν Ἰδοὺ ὧδε ἢ Ἐκεῖ ἰδοὺ γὰρ ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ ἐντὸς ὑμῶν ἐστίν

ἐγὼ εἰμι ὁ πρῶτος καὶ ὁ ἔσχατος καὶ ὁ ζῶν καὶ ἐγενόμην νεκρὸς καὶ ἰδοὺ ζῶν εἰμι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων καὶ ἔχω τὰς κλείς τοῦ θανάτου καὶ τοῦ ἄδου

les consonnes du nom sont celles même du mot « Règne » tout en faisant songer phonétiquement à R. Guénon lui-même, n'aient aucun rapport avec ce choix, qu'il soit délibéré ou simplement l'effet d'une conformité naturelle à l'ordre des choses. L'onomas-tique est une science qui, dans le domaine sacré, facilite la considération des fonctions transcendantes en faisant abstraction des supports circonstanciels ; Origène n'y contredit pas en déclarant que « pour les puissances supérieures, les noms ne sont pas des noms de natures de vivants, mais de fonctions »<sup>254</sup>.

En ce qui concerne le mot “Règne”, il peut être à la fois le substantif désignant le “Règne éternel du Roi divin”, et le verbe à la troisième personne du singulier, car ne règne-t-il pas à jamais, l'Homme Universel, dans l'intemporalité ou l'instantanéité du présent ? Ce n'est que la considération des lois cycliques temporelles qui amène à dire qu’“il règnera”<sup>255</sup> finalement, *regnabit* en latin. Ce point de vue conditionné est celui des pharisiens qui demandèrent à Jésus : « “quand vient le Règne de Dieu ?” Il leur répondit : “le Règne de Dieu ne vient pas comme un fait observable. On ne dira pas ‘le voici’ ou ‘le voilà’. En effet, le Règne de Dieu (ou son Royaume) est en vous” »<sup>256</sup>.

La vérité du “Règne éternel” est enseignée par la figure christique sur la Croix quand elle triomphe de la mort au moment même où celle-ci semble l'avoir vaincue. Dans l'*Apocalypse*, Jésus confie à Jean : « Je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant ; et je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles, et je tiens les clés de la mort et de l'Hadès »<sup>257</sup>. La coutume qui veut qu'on s'exclame : « le roi est mort, vive le roi ! » s'accorde avec le témoignage de ceux qui assistèrent à la Passion et qui



avaient pour nom Jean ou Marie, c'est-à-dire qui avaient qualité de "vivants" pour participer au sacrifice. A ce titre, le prénom Jean-Marie dont s'est trouvé pourvu en quelque sorte Guénon est composé d'un couple qui lui confère une valeur androgynique. Jean est la face masculine du Vivant et Marie sa face féminine quand on conçoit celle-ci comme la nouvelle Eve, ce nom de l'aïeule primordiale ayant une étymologie sémitique qui renvoie à la racine de la Vie : il signifie d'après la Bible « la mère de tout vivant »<sup>258</sup>. Nous aurons à revenir quelque jour sur la relation fondamentale qui unit Jean-Baptiste à Marie et dont témoignent les scènes représentatives de la Deisis<sup>259</sup>. Confirmant par la même occasion la corrélation établie précédemment entre les deux Jean<sup>260</sup>, c'est l'autre Jean, dont la mère Salomé<sup>261</sup> avait demandé pour lui un siège au côté de Jésus dans son Royaume<sup>262</sup>, qu'on va retrouver cette fois en correspondance spéciale avec Marie. C'est sa renaissance qu'il se voit signifier quand Jésus dit à sa propre mère : « femme, voici ton fils ! » puis au disciple : « Voici ta mère ! »<sup>263</sup>. Cette renaissance, il l'accomplit en Jésus car, d'après Origène, « pour être un autre Jean, il faut devenir tel que, tout comme Jean, on s'entende désigner par Jésus comme étant Jésus lui-même [...] Marie n'a pas d'autre fils que Jésus ; quand donc Jésus dit à sa mère : "Voici ton fils" et non : "Voici, cet homme est aussi ton fils", c'est comme s'il lui disait : "Voici Jésus que tu as enfanté." En effet quiconque est arrivé à la perfection "ne vit plus, mais le Christ vit en lui"<sup>264</sup> et, puisque le Christ vit en lui, il est dit de lui à Marie : "Voici ton fils", le Christ »<sup>265</sup>. Nous verrons plus loin comment tout saint exprime le Christ et sous quelle modalité il faut l'entendre. La fête de l'Évangéliste Jean, marque

258. *Gen.*, 3, 20 : הָיָה לְחַיִּים אִם. Cf. aussi *Symboles fondamentaux*, chap. 20 où Guénon laisse entrevoir « un singulier rapport du serpent avec Eve (*Hawâ*, "la vivante") ».

259. Cf. note 66. – Il s'agit d'un thème iconographique des églises orientales représentant le Christ sur un trône qui juge les pécheurs. A sa droite la Vierge et à sa gauche Jean-Baptiste (parfois Nicolas dans les icônes russes et roumaines notamment), intercèdent pour eux. Cette disposition est à mettre en correspondance avec le Christ en Croix souvent représenté entre Marie et l'apôtre Jean.

260. Nous n'y insisterons pas cette fois mais il est des cas où les deux saints Jean ne sont même pas distingués clairement l'un de l'autre.

261. Remarquons les deux faces opposées du nom fonctionnel "Salomé" dont sont investis deux personnages cités dans les Évangiles : tandis que l'une donne vie à Jean l'Évangéliste, une autre, "fille d'Hérodiade", demande la tête de Jean le Baptiste, et obtient sa mort.

262. Cf. *Matt.*, 20, 21.

263. *Jean*, 19, 26-27 : « Γύναι ἴδε ὁ υἱός σου [...] Ἴδε ἡ μήτηρ σου ».

264. Cf. *Ep. aux Gal.*, 2, 20.

265. *Commentaire sur saint Jean*, 1, § 23.

Καὶ τηλικούτον δὲ γενέσθαι δεῖ τὸν ἐσόμενον ἄλλον Ἰωάννην, ὥστε οἰονεῖ τὸν Ἰωάννην δειχθῆναι ὄντα Ἰησοῦς ὑπὸ Ἰησοῦ. Εἰ γὰρ οὐδεὶς υἱὸς Μαρίας κατὰ τοὺς ὑγιῶς περὶ αὐτῆς δοξάζοντας ἢ Ἰησοῦς, φησὶ δὲ Ἰησοῦς τῇ μητρὶ « Ἴδε ὁ υἱός σου » καὶ οὐχὶ « Ἴδε καὶ οὗτος υἱός σου », ἴσον εἶρηκε τῶ « Ἴδε οὗτός ἐστιν Ἰησοῦς ὃν ἐγέννησας ». Καὶ γὰρ πᾶς ὁ τετελειωμένος « ζῆ οὐκέτι, ἀλλ' ἐν αὐτῷ ζῆ Χριστός », καὶ ἐπεὶ « ζῆ » ἐν αὐτῷ « Χριστός », λέγεται περὶ αὐτοῦ τῇ Μαρίας « Ἴδε ὁ υἱός σου » ὁ Χριστός

266. Cf. *Symboles fondamentaux*, chap. 37 et 38.

267. Cf. *Gen.*, 44, 5.

268. Cf. *Cor.*, 12, 72.

269. *Symboles fondamentaux*, chap. 44. Cette remarque vaut aussi pour l'identification des deux Marie, mère du Christ et sœur d'Aaron, entrevue plus haut (note 167).

270. Cette racine rappelle bien entendu certains sens fondamentaux du mot *Iqra'* que nous avons étudiés ailleurs (cf. *Science sacrée*, n<sup>os</sup> 1-2).

271. *Gen.*, 30, 23.

la période du solstice d'hiver grâce à cette "lieutenance" acquise dans la "Passion" du Christ, tandis que la fête de l'autre saint Jean, né six mois avant Jésus, marque celle du solstice d'été. Un Jean ramène à l'autre, comme se joignent les deux faces de Janus auxquelles ils correspondent<sup>266</sup>, preuve que ces noms identiques s'appliquent plus aux fonctions spirituelles qu'aux personnages historiques eux-mêmes.

Un cas similaire est d'ailleurs signalé par René Guénon concernant le nom Joseph, qui est le dernier de ses quatre prénoms. La tradition biblique fait de Joseph, fils de Jacob, le récipiendaire de la coupe dite "oraculaire"<sup>267</sup> que la tradition coranique qualifie quant à elle de "coupe du Roi"<sup>268</sup>. Celle-ci peut « être regardée comme une des formes du Graal lui-même ; et, chose curieuse, il se trouve que c'est précisément un autre Joseph, Joseph d'Arimathie qui est dit être devenu le possesseur ou le gardien du Graal et l'avoir apporté d'Orient en Bretagne ; il est étonnant qu'on semble n'avoir jamais prêté attention à ces "coïncidences", pourtant assez significatives »<sup>269</sup>. On ajoutera que Joseph le charpentier assume à son tour un rôle de même nature en se voyant confier le réceptacle charnel du royal et sacré Cœur christique. Tous sont ainsi dépositaires des trésors du Cœur ou de la coupe qui en est un symbole. Cela ne surprendra pas si l'on examine un tant soit peu le nom sacré de "Joseph". Il se conçoit tout d'abord et classiquement à partir de deux racines : l'une *asaph* signifie d'une part "rassembler", "ramasser", "réunir"<sup>270</sup> et d'autre part "ôter" conformément au passage de la Genèse : « Elle (Rachel) conçut et enfanta un fils et dit : "Elohim *a supprimé* ma honte »<sup>271</sup> ; l'autre *yasaph* exprime l'"ajout" comme l'indique la suite du verset précédent : « Elle énonça son nom Joseph en disant : "Yahvé

וַתֵּהָרָה וַתֵּלֶד בֵּן וַתֹּאמֶר אֲסַף אֱלֹהִים  
 אֶת־הַחַרְפָּתִי וַתִּקְרָא אֶת־שְׁמוֹ יוֹסֵף לְאֹמֶר  
 יֹסֵף יְהוָה לִי בֶן אֲחִיר

veuille m'accorder encore un autre fils" »<sup>272</sup>. Cependant, si l'on ne retient que le groupe bilitère *SPH* commun aux deux racines, et qui apparaît donc comme plus fondamental, on obtient le mot hébraïque *saph* qui désigne précisément un "bassin" ou mieux une "coupe"<sup>273</sup>. De ce point de vue, Joseph pourra être mis en rapport avec le vivant représenté par *Iô* placé dans la coupe *saf* dont Jean est l'expression première et le Christ la manifestation plénière.

Ce qui contribuera à mettre en lumière plus encore l'unité à laquelle participent les deux Joseph, le patriarche et l'époux de Marie, c'est la similitude de leur durée de vie. En effet, pour le premier, la *Genèse* s'achève sur le verset précisant : « Joseph mourut âgé de 110 ans »<sup>274</sup> ; cet âge consacre une longévité humaine idéale au regard des sages égyptiens parmi lesquels évoluait ce patriarche favorisé comme on le sait par nombre de perfections formelles. Quant au second, Joseph le charpentier, les *Évangiles apocryphes* retiennent qu'il vécut une année supplémentaire, atteignant ainsi le nombre polaire de 111 ans<sup>275</sup>. Si l'on veut bien tenir compte du rapport que ces deux Joseph entretiennent avec la fonction messianique, on notera leur relation, dans la Tradition juive des deux Messies consécutifs. « Le Messie fils de Joseph précède le Messie fils de David, il combattra les ennemis d'Israël à la fin des temps et tombera

272. *Gen.*, 30, 24.

273. Le mot *sephînah*, équivalent à l'arabe *safînah*, qui ajoute un *nîn* à cette racine désigne le vaisseau. Envisageable aussi comme le vaissel, il peut se dire en hébreu *sephel* en forme de quasi-anagramme si l'on tient compte de certaines assimilations linguistiques. Remarquons que le terme "vaisseau" s'applique indifféremment au navire et

à la veine sanguine, si bien que celle qui collecte le sang des veines superficielles du membre inférieur est encore nommée aujourd'hui la saphène. Quant au rôle de l'arche de Noé, *safînah* (en *Cor.*, 29, 15) dont la racine *SFN* est le reflet de *NFS* qui désigne notamment l'âme, disons qu'il consiste à "rassembler" les éléments ou les germes de la régénération future après les avoir "ôtés" du cycle antérieur pour les "ajouter" au cycle à venir. Puisque nous y sommes, mais sans y insister pour l'instant, signalons que la sagesse de Jonas dans les *Fuûûs* est celle qui est "propre à l'âme" ou "au souffle" (*nafsiyyah* ou *nafasiyyah* selon les deux vocalisations possibles) et que, curieusement, le mot *sephînah* est utilisé dans la Bible à propos de Jonas quand il est question de sa descente dans les profondeurs du navire pour s'y coucher et tomber en léthargie (cf. *Jonas*, 1, 5). A cet endroit, et uniquement là, il remplace le terme habituel *anyah* servant à désigner le navire dans le reste de l'histoire du prophète, terme qui dans le Coran se trouve être, sous cette même forme et avec la même valeur numérique 66 (=Allâh), le pluriel de *inâ'*, "vase" (cf. *Cor.*, 76, 15). Nous indiquerons encore que l'autre nom coranique de l'arche, le plus répandu, est *fulk* et qu'il est appliqué aussi au bateau de Jonas (*Cor.*, 37, 140). Ce substantif est tiré de la même racine que *falak* qui est la sphère, notamment la sphère céleste. *FLK* exprime en effet ce qui est "rond" et "contenant", comme les mamelles célèbres qui ont tracé la voie lactée. La voûte céleste représente symboliquement le lieu où sont rassemblés, sous forme d'étoiles, les principes immuables avant et après toute manifestation terrestre déterminée. Le voyage *post-mortem* qui y mène s'effectue d'ailleurs en barque ou en "felouque" dans la tradition de l'Égypte ancienne, comme la barque de Rê, le Roi-Soleil, fait parcourir le ciel au disque solaire.

274. *Gen.*, 50, 26 : יָמָת יוֹסֵף בֶּן-מֵאָה וְעֶשְׂרִים שָׁנִים  
Cf. aussi verset 22.

275. *Évangiles apocryphes*, chap. 3 : « Histoire de Joseph le charpentier », Paris, 1983.

276. *Le Livre hébreu d'Hénoch*, note p. 327. Cf. également le *Dictionnaire encyclopédique du Judaïsme*, p. 661, Paris, 1996. La tradition concernant le Mahdî en Islam y correspond à l'évidence. En 45, 5, du *Livre hébreu d'Hénoch*, Rabbi Ismaël fait part de ce que *Metatron* lui a montré : « J'ai vu le Messie fils de Joseph et sa génération et les actions qu'ils accomplissent avec les nations du monde. J'ai vu le Messie fils de David et sa génération et tous les combats et les guerres, leurs actes et leurs exploits qu'ils accomplissent avec Israël, soit pour le bien soit pour le mal ». Comme ce passage l'indique, le premier concernerait plutôt les nations et le second Israël proprement dit.

277. Nous disons implicitement car leurs noms n'apparaissent pas formellement, mais nous montrerons plus tard en quoi cette affirmation est justifiée. A ce sujet le chapitre 366 des *Futûhât* référant à cette sourate est intitulé très clairement « La Demeure dignitaire des ministres du Mahdî vainqueur et manifeste à la fin des temps... »

منزل وزراء المهدي الظاهر في آخر الزمان

278. Cf. *Tafsîr*, p. 183.

279. Cf. *Le Livre hébreu d'Hénoch*, note p. 327.

280. Cf. *Cor.*, 18, 60 et suiv. – La présence de ces figures à cet endroit du Coran que l'on nomme le « Confluent des deux Mers » est d'une importance capitale car elle témoigne de la fonction muhammadienne dans sa portée la plus universelle. Nous aborderons bientôt cette question dont il découle tant d'implications structurelles dans les deux domaines spirituel et temporel.

281. Cf. *Jos.*, 24, 29 et *Jug.*, 2, 8.

dans la bataille, selon une conception largement admise »<sup>276</sup>. De la descendance du patriarche doit naître ainsi le premier Messie, tandis qu'à l'autre Joseph est confié, à titre de père, le descendant de David, le second Messie qui doit revenir pour le triomphe final. Il est remarquable de constater parallèlement dans le Coran que la sourate « Joseph » compte 111 versets et que la sourate eschatologique de « la Caverne », où le Mahdî et la figure messianique davidique sont si implicitement présents<sup>277</sup>, en compte pour sa part 110. Mais comme on sait par ailleurs que, d'après Ibn 'Abbâs, cette sourate serait composée de 111 versets<sup>278</sup> et que la sourate la précédant, « les fils d'Israël », qui en a elle aussi 111 n'en a plus d'après lui que 110, on est conduit à penser que ces échanges de valeurs ont nécessairement une signification profonde qu'il conviendra d'analyser dans une étude à part. En ce qui concerne Joseph d'Arimatee, alors que son histoire le rattache au Corps du Christ et au Graal, son nom toponymique permet de le relier de surcroît au Messie fils de Joseph désigné aussi comme fils d'Ephraïm<sup>279</sup>. Arimatee n'est autre en effet que l'Ephraïm hébraïque qui tire son nom du fils cadet de Joseph, fils qui recense parmi ses descendants non seulement le Messie précurseur mais encore le célèbre Josué fils de Nûn, celui qui fait entrer les fils d'Israël en Terre promise permettant l'instauration d'un « Royaume d'Israël ». Son nom *Yoshua'* est communément rendu par Jésus dans la Tradition chrétienne pour des raisons formelles autant que fonctionnelles. Or ce disciple et successeur de Moïse, que l'on retrouve significativement en compagnie du grand législateur au centre du Coran et de la sourate de « La Caverne »<sup>280</sup>, mourut comme son aïeul âgé de 110 ans<sup>281</sup>.

\*  
\* \*

Nécessairement incomplet, parce que le sujet est par nature inépuisable, ce tour d'horizon sur "de la Saulaye" et sur les quatre prénoms entrant dans la composition de l'identité de Guénon appelle certains prolongements qui ne feront que confirmer en les étayant les idées exposées dans cette étude. Bien des points restent en effet en suspens et il nous faudra expliquer pourquoi, par exemple, c'est dans l'avant dernier chapitre de ses ouvrages « La Cité des Saules » que cette identité se révèle plus lisiblement qu'ailleurs, même si tout au long de son enseignement se profile au fond le nom de la fonction pour laquelle il fut conçu : non pas qu'il l'ait voulu, mais parce que son effacement même suscite la présence affirmée de cette fonction qu'il sert. Une telle question n'est envisageable et n'offre d'ailleurs d'intérêt qu'en raison du caractère non profane de l'œuvre guénonienne, laquelle obéit par conséquent à certaines règles archétypales qui caractérisent les œuvres saintes, ce que nous nous attacherons à faire ressortir au fur et à mesure. Si elle est conforme à un canon, sans pour autant se voir attribuer quelque statut canonique que ce soit, nous n'y pouvons rien, c'est un fait "attestable"<sup>282</sup> que nous souhaitons rendre par la suite le plus incontestable possible, tout en sachant qu'en ce domaine le Christ lui-même est là « pour être un signe contesté »<sup>283</sup>, et qu'un grand saint comme Ibn 'Arabî, qui entretient avec Jésus un rapport particulier lié à la fonction de Sceau, affirme que Dieu l'éprouve par le fait d'être nié<sup>284</sup>. On ne s'étonnera donc pas, même si on le déplore, que

282. Un bon indice parmi tant d'autres en est fourni par le nombre des chapitres constituant les ouvrages de Guénon. Cf. dans ce numéro « Un professeur de philosophie », pp. 356-357.

283. *Luc*, 2, 34 : « εἰς σημεῖον ἀντιλεγόμενον ».

284. Cf. *Fut.*, 2, 49.

Guénon ne soit pas plus épargné de ce côté, et nous exposerons un jour à quoi correspond ce “blâme” subi qui le fait paradoxalement accéder à une catégorie éminente d’élite spirituelle.

Le Coran, comme tous les livres révélés, a une structure sacrée, nous en donnerons des aperçus probants dans la suite de nos travaux. Les ouvrages d’Ibn ‘Arabî qui sont inspirés et écrits dans la langue du Coran sont eux-mêmes conformes à cette architecture, ce dont témoignent de plus en plus d’études. Force est d’admettre également qu’une œuvre comme celle de Dante, écrite pourtant dans une langue “vulgaire”, est elle aussi inspirée et suit un plan architectural précis. Cela a été aussi démontré pour d’autres auteurs tel Virgile et l’on découvre aujourd’hui les mêmes caractéristiques chez saint Bernard. Quelle raison empêcherait l’œuvre de René Guénon d’obéir aux mêmes lois fondamentales ? Et si elle s’avère être un tout ordonné par la Sagesse, la question ne se pose-t-elle pas de savoir si une adhésion partielle et non pas totale ne la dénature pas et peut se légitimer ? <sup>285</sup>

Doit-on s’étonner vraiment si l’on dit que Guénon a pu accéder au statut de saint ? La sainteté serait-elle devenue inaccessible ou d’un concept dépassé pour devoir être refusée *a priori* à ceux qui

285. Qu’on remarque qu’une telle opération d’“amputation”, qui se manifeste et que l’on relève pratiquement chaque fois qu’un enseignement traditionnel s’est fait jour, est d’ores et déjà “jugée” dans le cas des livres sacrés. Quand le texte n’a pas un tel statut, on peut tout de même lui concevoir une analogie avec ces Paroles : « Quel est celui des signes (ou versets) que vous niez ? » (Cor., 40, 81) et « Croirez-vous donc en une partie du Livre et mécroirez-vous en une autre ? Ceux d’entre vous qui agissent de la sorte ne méritent qu’affront en ce monde » (Cor., 2, 85).

﴿ فَأَيَّ آيَاتِ اللَّهِ تُنْكِرُونَ ﴾

﴿ أَفَتُؤْمِنُونَ بِبَعْضِ الْكِتَابِ وَتُكْفِرُونَ بِبَعْضٍ فَمَا جَزَاءُ مَنْ يَفْعَلُ ذَلِكَ مِنْكُمْ إِلَّا خِزْيٌ فِي الْحَيَاةِ الدُّنْيَا ﴾

ont tant fait pour la Vérité en s'y vouant avec une telle abnégation, une telle générosité et sans rien attendre en retour, si ce n'est la satisfaction du Seigneur ? Ce n'est assurément pas à ceux qui sont affectés d'une mentalité moderne d'en juger et de décider qui est saint et qui ne l'est pas. Pour René Guénon, la reconnaissance de ses pairs seule suffit, comme celle dont firent preuve certains éminents spirituels, le Maharshi notamment quand il l'appela "the great sufi"<sup>286</sup>. Cet initié d'exception, qui ne parle sûrement pas à la légère surtout lorsqu'il s'agit de cautionner une autorité, nous donne de la sorte la réelle valeur à accorder à un tel maître puisque ce titre de "soufi" est équivalent, au dire de Guénon lui-même, à la "Sagesse divine"<sup>287</sup>. Pour pouvoir s'en rendre compte comme il convient, il faut adopter un point de vue sacré qui s'oppose bien évidemment au point de vue profane ; il faut avoir une mentalité traditionnelle et n'être pas encombré des préjugés modernes. De telles dispositions semblent hélas se faire rares. Il n'est pour s'en convaincre que de lire la teneur de la plupart des avis portés sur lui et sur son œuvre, même lorsqu'ils sont bien intentionnés. Nous reprendrons volontiers à ce sujet, mais pour son propre compte et dans un cadre plus général que celui qu'il dénonçait alors, ces paroles qu'il écrivait en forme de jugement peu flatteur : « Il ne faut pas se le dissimuler, ceux-mêmes qui se croient sincèrement religieux n'ont, pour la plupart, de la religion qu'une idée fort amoindrie ; elle n'a guère d'influence effective sur leur pensée ni sur leur façon d'agir ; elle est comme séparée de tout le reste de leur existence. Pratiquement, croyants et incroyants se comportent à peu près de la même façon ; pour beaucoup de catholiques, l'affirmation du surnaturel n'a qu'une

286. Cf. la fin de l'« Avant-Propos » de *Mélanges*.

287. Guénon interprète cette équivalence en expliquant préalablement qu'« étant donné le caractère de la langue arabe (caractère qui lui est commun avec la langue hébraïque), le sens premier fondamental doit être donné par les nombres », (« L'Esotérisme islamique », *Cahiers du Sud*, « L'Islam et l'Occident », 1947, p. 155. Cet article est une reprise de celui publié dans *Le Voile d'Isis*, août-sept. 1934). Sur le rapport du sage au saint, cf. dans ce numéro « Un professeur de philosophie », note 6, p. 343.

valeur toute théorique ; et ils seraient fort gênés d'avoir à constater un fait miraculeux »<sup>288</sup>.

Certains, qui risquent d'être numériquement majoritaires, estimeront sans doute que notre perception de René Guénon est partisane, qu'elle fait fi de bien des faits humains et qu'elle relève plus de l'hagiographie que de la biographie établie à partir d'une méthode historique et scientifique qui seule offre pour eux une garantie sérieuse. Pour nous l'hagiographie bien comprise, quand elle émane d'une autorité compétente, se fonde sur des règles elles aussi très rigoureuses et n'en est pas moins authentique, au contraire, puisque la vérité dont elle s'occupe est permanente alors que celle des réalités terrestres n'est que passagère. Elle est tout autre chose que le simple embellissement d'une biographie confinant à la falsification. Elle tend à dégager des circonstances accidentelles l'entité sacrée s'étant manifestée et ayant œuvré sous le couvert d'une humanité contingente. S'il arrive qu'on l'appelle "Légende dorée", comprenons alors que la légende est "ce qui doit être lu" (du latin *legenda*), et nous prendrons volontiers "doit être" au sens fort ; quant au qualificatif "dorée", il fait référence à la primordialité, à l'Age d'or où tout est conçu directement à partir du Principe<sup>289</sup>. C'est donc une vision céleste qui envisage les choses d'en haut. En langage alchimique, on dirait qu'elle réalise la transformation du plomb en or. Cette vision peut être dite alors "éclairée" car, par rapport à l'or, que manque-t-il au plomb si ce n'est la lumière<sup>290</sup> ? Ce métal sombre affecté à Saturne-Cronos depuis la sortie de l'Age d'or, n'est tel que pour ceux dont le point de vue ne tient pas compte de celui, tout idéal, de l'état primordial, lequel lui restitue sa pleine richesse aurifère et inaltérable. Du grec *agios*, "saint",

288. *Symboles fondamentaux*, chap. 1.

289. Hésiode qualifie la race de cet Age du même métal incorruptible : « D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était du temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel, Χρύσειον μὲν πρότιστα γένος μερόπων ἀνθρώπων ἀθάνατοι ποίησαν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες. Οἱ μὲν ἐπὶ Κρόνου ἦσαν, ὅτ' οὐρανῶ ἐμβασίλευεν » (*Les travaux et les jours*, vers 109-111). Dans une perspective traditionnelle, « la vérité historique elle-même n'est solide que quand elle dérive du principe » (Tchoang-Tseu, cité dans l'« Avant-Propos » du *Symbolisme de la Croix*).

290. Remarquons que le mot *aurum* latin est formé des mêmes radicaux de base que ceux d'*aor* (אור), la "lumière" en hébreu.



l'hagiographie véritable n'est ainsi rien d'autre que l'exposition d'une activité transcendante que n'appréhende dans toute sa pureté qu'un œil spirituel averti. Tout être doué d'une sensibilité traditionnelle se doit d'aborder avec cette optique les récits de cet ordre. Un saint est un être sanctifié chez qui il ne subsiste rien de l'humanité sinon une apparence ; il est par conséquent une modalité divine manifeste. C'est un serviteur duquel Dieu S'est approché au point de l'investir et dont les organes fonctionnels sont ceux du divin même. Pour reprendre les termes d'une sainte tradition, c'est celui dont Dieu dit expressément : ﴿ Et quand Je l'aime Je suis son ouïe par laquelle il entend, sa vue par laquelle il regarde, sa main par laquelle il saisit et son pied par lequel il marche ﴾<sup>291</sup>. C'est dans cette perspective que Guillaume de Saint Thierry, mais aussi René Guénon en une contribution plus synthétique, retracent la vie de saint Bernard ou que saint Bernard lui-même dresse le portrait de saint Malachie. Si certains faits qu'ils consignent font parfois sourire les critiques modernes qui ne voient là qu'affabulation ou naïveté crédule, ils font aussi, mais au second degré cette fois, sourire de ces sourieurs, ceux qui leur reconnaissent un sens précis.

Quand les maîtres affirment comme Guénon ne jamais parler que de ce qu'ils connaissent<sup>292</sup>, doit-on refuser de leur accorder foi par manque de preuves ? N'est-ce pas donner une certaine raison à ceux auxquels s'adresse Jésus en des termes quasi semblables : « Nous parlons de ce que nous savons, nous témoignons de ce que nous avons vu et vous ne recevez pas notre témoignage »<sup>293</sup> ? A trop utiliser des critères soi-disant "objectifs", on risque fort comme on le voit de s'enfermer irrémédiablement

291. Bukhârî, *Riqâq*, 38.

292. Cf. p. 24.

293. *Jean*, 3, 11.

﴿ فإذا أحببته كنت سمعه الذي يسمع به و بصره  
الذي يبصر به و يده التي يبطش بها و رجله التي  
يمشي بها ﴾

ὁ οἶδαμεν λαλοῦμεν καὶ ὁ ἐωράκαμεν  
μαρτυροῦμεν καὶ τὴν μαρτυρίαν ἡμῶν οὐ  
λαμβάνετε

294. Hadîth 91. Cf. notre traduction *La Niche des Lumières*, Paris, 1983.  
295. Hadîth 76.  
296. *II Ep. aux Corint.*, 13, 3.

dans un système d'analyse où se trouve rejeté tout ce qui n'est pas matériellement vérifiable. Quelle place assigner alors à ce qui relève de l'Esprit qui, par nature, échappe à ce type d'investigation ? L'enseignement guénonien est un rempart dressé contre la désacralisation généralisée. Vouloir le relativiser, quand ce n'est pas même le neutraliser, c'est ne pas prendre garde que l'on est en train de couper la branche traditionnelle, quelle qu'elle soit, sur laquelle on est assis : c'est se couper du tronc commun et de sa sève. C'est se condamner à *dégénérer* sans espoir de *régénération* spontanée, à moins de considérer qu'il s'agit, par exemple, d'une branche de saule ayant la faculté de se revivifier d'elle-même, mais alors, parce qu'elle participe de la nature des "vivants", elle ne saurait s'opposer à l'un d'eux.

Il est souhaitable d'attirer l'attention de ceux qui s'emploient à ternir son image ou à réduire la portée de son œuvre sur le début du hadîth que nous venons de citer concernant les "facultés divines" de l'aimé de Dieu parce qu'il commence par une sévère mise en garde lourde de conséquences initiatiques : « Quiconque manifeste de l'hostilité envers l'un de Mes saints, Je lui déclare la guerre ». Ibn 'Arabî qui le recense dans son *Miškâh al-Anwâr*<sup>294</sup> cite également dans cet ouvrage cet autre avertissement divin : « Quiconque a humilié un de Mes saints, M'a, ce faisant, provoqué en duel »<sup>295</sup>. Dans un autre registre, explicitant les paroles de saint Paul : « si vous cherchez la preuve que c'est le Christ qui parle en moi »<sup>296</sup>, Origène fait savoir qu'« en chaque saint se trouve en quelque sorte le Christ et, grâce à ce Christ unique, une multitude de christes vient à l'existence : ils sont ses imitateurs, étant formés selon lui, qui est l'image de Dieu ; c'est pourquoi Dieu dit par son

﴿ إن الله تبارك و تعالی قال من عادى لي وليا  
فقد آذنته بالحرب ﴾

﴿ قال الله عز وجل من أهان لي وليا فقد بارزني  
بالمحاربة ﴾

ἐπεὶ δοκιμὴν ζητεῖτε τοῦ ἐν ἐμοὶ λαλοῦντος  
Χριστοῦ  
Οἶονεὶ γὰρ καθ' ἕκαστον ἅγιον Χριστὸς  
εὕρισκεται καὶ γίνονται διὰ τὸν ἕνα  
Χριστὸν πολλοὶ χριστοὶ οἱ ἐκείνου μιμηταὶ  
καὶ κατ' αὐτὸν εἰκόνα ὄντα θεοῦ μεμορφω-

prophète : “Ne touchez pas à mes christes” »<sup>297</sup>.

A la suite de cet article, pour mieux saisir la mission de Guénon, il sera encore nécessaire d'étudier en détail les aspects de la fonction de “témoins” que jouent les deux saints Jean : le premier venu « rendre témoignage à la lumière »<sup>298</sup> au dire du second au début de son Evangile, et ce second se désignant lui-même au final de cet Evangile comme « celui qui témoigne de cela et qui l'a écrit », ajoutant : « et nous savons que son témoignage est véridique »<sup>299</sup>. Du grec *martus* (μάρτυς), ce mot “témoin”, comme l'arabe *shahid*, signifie aussi “martyr” et il désigne donc les deux modalités du témoignage qu'ont assumées les deux saints Jean : le précurseur fut sacrifié et s'effaça devant Jésus, le “postcurseur”, quant à lui, assista à la crucifixion du rédempteur et vécut le sacrifice, tel le fils d'Abraham, comme son propre sacrifice mais racheté par l'Agneau de Dieu. C'est sans doute pour cette raison que, contrairement à tous les autres apôtres qui burent à la coupe du martyre, lui et Marie, dont les sorts furent ensuite liés, connurent une mort paisible ; leurs corps ne furent d'ailleurs pas retrouvés et sont considérés comme ayant été élevés<sup>300</sup>.

297. *Commentaire sur saint Jean*, 6, 42, faisant référence à Ps. 104 ou 105, 15.

298. *Cf. Jean*, 1, 7.

299. *Jean*, 21, 24. La question peut se poser des rapports des deux Jean avec Hénoch et Elie à propos desquels Guénon note : « Il est dit qu'ils doivent se manifester à nouveau sur la terre à la fin du cycle ; ce sont les deux “témoins” dont il est parlé au chapitre XI [, 3] de l'*Apocalypse* » (*Formes traditionnelles et Cycles cosmiques*, part. 4, chap. 2).

μένει ὅθεν ὁ θεὸς διὰ τοῦ προφήτου φησὶν  
« Μὴ ἄψηθε τῶν χριστῶν μου »

ἵνα μαρτυρήσῃ περὶ τοῦ φωτός

Οὗτός ἐστιν ὁ μαθητὴς ὁ μαρτυρῶν περὶ  
τούτων καὶ ὁ γράσας ταῦτα καὶ οἶδαμεν ὅτι  
ἀληθὴς αὐτοῦ ἡ μαρτυρία ἐστίν

300. A propos de Jean, *cf.* note 175 ; quant à Marie, pour s'en tenir à la même référence, le récit d'Anne Catherine Emerich relate : « Approchant alors du cercueil un flambeau, ils virent avec un grand saisissement les linceuls vides, gardant encore la forme du saint corps. Le suaire qui avait enveloppé le visage et la poitrine était entrouvert, et les bandelettes des bras déliées : le corps glorifié de Marie n'était plus sur la terre. Stupéfaits ils levèrent aussitôt les yeux et les mains vers le ciel, comme s'ils eussent vu le saint corps enlevé à ce moment même et Jean cria de l'entrée de la grotte : “Venez et voyez ! Elle n'est plus ici” » (*op. cit.*, Tome 3, part. 6, chap. 17).

301. Il est question des gués du Jourdain en Josué, 2, 7.

302. Cf. Jean, 3, 23. D'après saint Paul (cf. *Épître aux Hébreux*, 7, 8) Melchissédéc est un "vivant". « Cet "homme vivant" » commente René Guénon « c'est *Manu* qui demeure en effet perpétuellement (en hébreu *le-ôlam*), c'est-à-dire pour toute la durée de son cycle (*manvantara*) ou du monde qu'il régit spécialement. C'est pourquoi il est "sans généalogie", car son origine est "non humaine", puisqu'il est lui-même le prototype de l'homme ; et il est bien réellement "fait semblable au Fils de Dieu", puisque, par la Loi qu'il formule, il est, pour ce monde, l'expression et l'image même du Verbe divin » (*Le Roi du Monde*, chap. 6). Un lien unit bien sûr Melchissédéc et saint Jean ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent être identifiés purement et simplement. A ce propos, René Guénon répond à un correspondant : « quant à vos autres questions, que le "Roi du Monde" ait une ou des "hypostases" physiques, cela n'est pas douteux, mais n'a peut-être, comme la localisation des centres spirituels, qu'une importance assez secondaire. Pour ce qui est de son identification avec saint Jean, je n'ai jamais vu rien de tel ; pour rester dans le langage de la tradition judéo-chrétienne, je ne pense pas qu'on puisse dire que saint Jean soit Melchissédéc ce qui, bien entendu, ne veut pas dire qu'il n'y ait pas entre eux un certain rapport. Enfin, l'immortalité corporelle pour certains êtres n'est certainement pas impossible, et il se peut que saint Jean soit de ce nombre ; il est certain que l'Évangile peut s'interpréter littéralement dans ce sens ; mais, même si cette immortalité est réelle, elle est surtout, en même temps, le symbole de la permanence d'une fonction, et cela a certainement plus d'intérêt que le fait "physique" » (lettre du 16 déc. 1934).

303. *Symboles fondamentaux*, chap. 23.

Il conviendra également de consacrer un grand soin à l'exégèse du nom Guénon lui-même qui exprime si bien certains principes, et dont nous ouvri- rons le champ d'investigation par ces deux questions : pourquoi est-ce à un "gué" du Jourdain <sup>301</sup> que baptis- ait le premier Jean, sachant que Jourdain est un nom qui exprime la descente et qu'il peut se lire "descen- dre dans le *Nûn*" ? Et pourquoi est-il précisé par le deuxième Jean que cela se passait non loin de Salim, autrement dit de la Salem de Melchissédéc, au lieu dit "Enon" ou "Ennon" <sup>302</sup>, ou, pour donner une trans- cription plus technique que celle des traductions classiques, *Ainôn* et même '*Ayn-Nûn*, "la Source" ou "l'Œil de *Nûn*" ? En répondant à de telles interroga- tions, on comprendra beaucoup mieux l'enseigne- ment dispensé dans « Les mystères de la lettre *Nûn* » <sup>303</sup> et dans bien d'autres articles, et l'on per- cevra sûrement avec plus d'acuité encore sous quelles modalités René Guénon se tient lui aussi à un Jourdain, passage obligé pour la Terre promise, où mène Josué (fils de *Nûn*)-Jésus. Il faut savoir à ce propos que dans le cadre de la géographie et de l'histoire sacrées qui ont une correspondance en tout être, ce lieu, de manière réitérée, a déjà fait preuve de son importance et révélé son caractère incontourna- ble. Il a concerné maintes figures majeures de la Tradition primordiale et de ses adaptateurs. Anne Catherine Emerich dont les visions à ce sujet sont corroborées par bien des données du symbolisme nous en fait part et nous fournit par la même occa- sion nombre d'éléments d'information à méditer :

« Le précurseur demeurait à Ainon, dans une cabane placée sur les débris d'un château écroulé, qui avait appartenu à Melchissédéc, et où l'herbe poussait au milieu des ruines. J'ai vu plusieurs scènes qui se

sont passées là, à une époque très ancienne ; la seule chose que je me rappelle, c'est une vision qu'Abraham eut en ce même lieu, et à la suite de laquelle il y érigea deux pierres commémoratives : l'une était comme un autel, et l'autre formait une sorte de degré sur lequel il s'agenouillait. Sa vision me fut montrée : c'était la Cité de Dieu, la Jérusalem céleste, d'où descendaient des courants d'eau et de lumière qui se répandaient de tous les côtés. Il lui fut aussi recommandé de prier pour l'avènement de la Cité sainte. Cette vision eut lieu environ cinq ans avant que Melchissédéc élevât ici son château [...] Il y avait dès lors quelque chose qui se rapportait au baptême. Ce lieu était aussi un point central d'où Melchissédéc se rendait, soit auprès d'Abraham, soit à Jérusalem, soit ailleurs : il y réunissait des familles auxquelles il assignait de nouvelles résidences.

Melchissédéc me sembla un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Il m'apparut à plusieurs époques, mais jamais plus âgé. Son extérieur tenait moins de l'homme que de celui de Jésus. Sa tête était constamment découverte, et ses grands cheveux blonds descendaient derrière les oreilles. Quand il était absent, je le supposais dans le Paradis, parmi les anges. Je ne vis jamais près de lui, ni parents, ni prêtres. Dans tous ses actes, il semblait poser la pierre fondamentale d'une grâce future, attirer l'attention sur un lieu consacré, commencer une œuvre de haute importance.

Jacob aussi avait séjourné longtemps auprès d'Aïnon, avec ses troupeaux. La citerne de la fontaine baptismale existait déjà dès ce temps, et je vis Jacob occupé à la réparer. C'est ici qu'Elie<sup>304</sup> divisa les eaux du fleuve avec son manteau, et qu'il le traversa. Elisée, qui l'accompagnait alors, renouvela en ce lieu

304. La pieuse visionnaire raconte aussi qu'à cette fontaine et en ce site, elle assista à une scène de la vie d'Elie : « Le prophète s'était assis dans le désert, tout attristé des crimes du peuple, et il s'était endormi. Il aperçu alors en songe un enfant qui le poussait avec un bâton vers une fontaine, dans laquelle il avait peur de tomber ; je le vis même rouler à quelque distance. Je vis ensuite l'ange le réveiller et lui donner à boire. Cela se passait à l'endroit même où Jean creusait la fontaine » (*Visions*, Tome 1, part. 3, chap. 14).

le même miracle. C'est encore ici que les enfants d'Israël ont passé le fleuve »<sup>305</sup>.

Transposée dans une perspective intellectuelle, la “purification” préalable que consistue l'enseignement du “serviteur de l'Unique, Jean”, à l'époque contemporaine, consiste en un dépouillement de l'intellect de tout ce qui est profane, c'est-à-dire en fait d'un simple point de vue. Elle délivre tout être en le soustrayant du pouvoir illusoire de la mentalité moderne si dissolvante. Elle éclaire et permet un discernement indispensable dans le monde composé d'ici-bas qui est le lieu du mélange et de la confusion, où l'on doit apprendre à séparer le bon grain de l'ivraie. Si Jean, comme principe, « était la lampe brûlante et brillante »<sup>306</sup>, Guénon en est une modalité : il est le phare qui permet à ceux qui y sont disposés d'être menés à bon port, de quelque horizons qu'ils viennent.

Nous concluons en revenant à la scène de la Crucifixion du Roi authentique où les quatre prénoms de Guénon prennent part d'une manière ou d'une autre, avec l'écrêteau de Pilate pouvant les symboliser, comme nous l'avons vu<sup>307</sup>. Tous sont susceptibles de s'appliquer à chacun des membres du quatuor qui se tient auprès de la Croix. Il s'agit de Jean lui-même, qui en fait le récit, et des trois Marie : Marie, mère de Jésus, Marie de Clopas, la sœur de celle-ci, et Marie Madeleine<sup>308</sup>. Ils symbolisent en quelque sorte le quaternaire des éléments vivants dont le Christ figure alors la “quintessence”, et représente une autre forme de la manifestation du Verbe que celle dont nous avons traité en parlant des Évangélistes et du Tétramorphe. A ce propos, souvenons-nous que, quelle que soit l'écriture du chiffre 4 adoptée, celle-ci est de type cruciforme ; « or la croix était dans l'antiquité, et notamment chez les pythagoriciens, le symbole du

305. *Ibid.*, chap. 15.

306. *Jean*, 5, 35 : « ἐκεῖνος ἦν ὁ λόγος ὁ καιόμενος καὶ φαίνων ».

307. Si Jean et Marie sont tout de suite impliqués dans l'acte du sacrifice, Joseph y joue un rôle ensuite, de même que René car, par la mention de Jonas qui lui correspond, il est présent dans le Christ lui-même qui annonçait aux scribes et aux pharisiens qu'il ne serait pas donné d'autres signes « sinon le signe de Jonas le prophète ; de même en effet que Jonas fut dans le ventre du grand poisson trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'Homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits, εἰ μὴ τὸ σημεῖον Ἰωνᾶ τοῦ προφήτου ὡσπερ γὰρ ἦν Ἰωνᾶς ἐν τῇ κοιλίᾳ τοῦ κήτους τρεῖς ἡμέρας καὶ τρεῖς νύκτας οὕτως ἔσται ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐν τῇ καρδίᾳ τῆς γῆς τρεῖς ἡμέρας καὶ τρεῖς νύκτας » (*Matt.*, 12, 39-40). A ces trois périodes d'obscurité et de disparition correspondent les trois ténèbres auxquelles fait allusion le Coran : « Il vous crée dans les ventres de vos mères, création après création, dans trois ténèbres يَخْلُقُكُمْ فِي بُطُونِ أُمَّهَاتِكُمْ خَلْقًا مِّنْ بَعْدِ خَلْقٍ فِي ظُلُمَاتٍ ثَلَاثٍ » (*Cor.*, 39, 6 ; cf. la note 111 de l'article de Max Giraud, p. 309).

308. Cf. *Jean*, 19, 25.

quaternaire (ou plus exactement un de ses symboles, car il y en avait un autre qui était le carré) »<sup>309</sup>. Nous découvrons ainsi qu'au pied de la Croix, laquelle marque dans ce cas les états supérieurs de l'être et leur extension, s'étend une seconde croix horizontale tracée cette fois par les lignes unissant les quatre témoins à l'axe de la première. Ceux-ci, formant la "signature" du quaternaire qu'on retrouve invariablement comme marque de l'ordre manifesté, représentent sous cet aspect dynamique les quatre fleuves coulant au pied de l'Arbre de Vie qui devient en la circonstance l'Arbre de la Rédemption dont Guénon peut représenter en l'espèce le saule. En témoin inattendu, Anne-Catherine Emerich atteste : « la sainte croix se trouvait dressée au milieu du monde comme un autre arbre de vie, et des blessures du Sauveur coulaient sur la terre quatre fleuves sacrés »<sup>310</sup>.

Pour saisir dans toute son ampleur la scène édifiante de la Passion précédant la résurrection au sujet de laquelle nous aurons à revenir, on ne peut faire l'économie d'une connaissance approfondie des données fondamentales exposées par René Guénon dans son précieux *Symbolisme de la Croix* où s'affirment son autorité doctrinale incomparable et sa maîtrise obtenue, à n'en pas douter, à la source même où s'expriment ces mystères suprêmes. Cet ouvrage, « par sa doctrine métaphysique et sa méthode symbolique, est l'ouvrage le plus représentatif de l'idée d'universalité intellectuelle de la tradition dans l'ensemble de l'œuvre de René Guénon »<sup>311</sup>. Il y aura tout intérêt également à se reporter aux « Références islamiques du "Symbolisme de la Croix" »<sup>312</sup> de Michel Vâlsan à qui nous venons d'emprunter la citation précédente.

Ces lignes qui s'achèvent sur l'image du Ré-

309. *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, Tome 2, chap. 5.

310. *Visions*, Tome 3, part. 4, chap. 31.

311. « L'Islam et la fonction de René Guénon », ici, p. 168.

312. *E.T.*, mars-avr., mai-juin et nov.-déc. 1971, repris depuis dans *L'Islam et la Fonction de René Guénon*, chap. 4.

313. Cf. Origène, *Homélie sur saint Luc*, p. 109, Paris, 1962. – L’“amant de Dieu” et l’“aimé de Dieu”, traduits simultanément en arabe par le nom de forme intensive *Habib*, correspondent par ailleurs au *murîd* et au *murâd* de l’initiation islamique, ce dernier jouissant d’une excellence, celle-là même dont bénéficie Jean selon son propre Evangile où Pierre est présenté à trois reprises – ce qui n’est pas sans relation avec les trois reniements prédits (cf. *Matt.*, 26, 34 et 75 ; *Marc*, 14, 30 et 72 ; *Luc*, 22, 34 et 61 et *Jean*, 13, 38 et 18, 27) – comme le type de l’“amant” : « Simon de Jean (trad. litt. qui n’est pas identique à celle de *Jean* 1, 42 que nous avons vue en note 184 où figure le mot *uios*, “fils”), m’aimes-tu ? Σίμων Ἰωάννου ἀγαπᾷς (φιλεῖς) με » (*Jean* 21, 15-16-17, les deux premières fois est utilisé le verbe *agapân*, en latin *diligere*, et la troisième fois *phileîn*, en latin *amare*) tandis qu’à ce moment Jean lui-même se désigne comme l’“aimé” : « Pierre s’étant retourné, voit le disciple qu’aimait Jésus Ἐπιστραφεὶς ὁ Πέτρος βλέπει τὸν μαθητὴν ὃν ἠγάπα ὁ Ἰησοῦς » (*ibid.*, 21, 20 ; il se signale déjà par ce même privilège d’être aimé en 13, 23 ; 19, 26 ; 20, 2 et 21, 7).

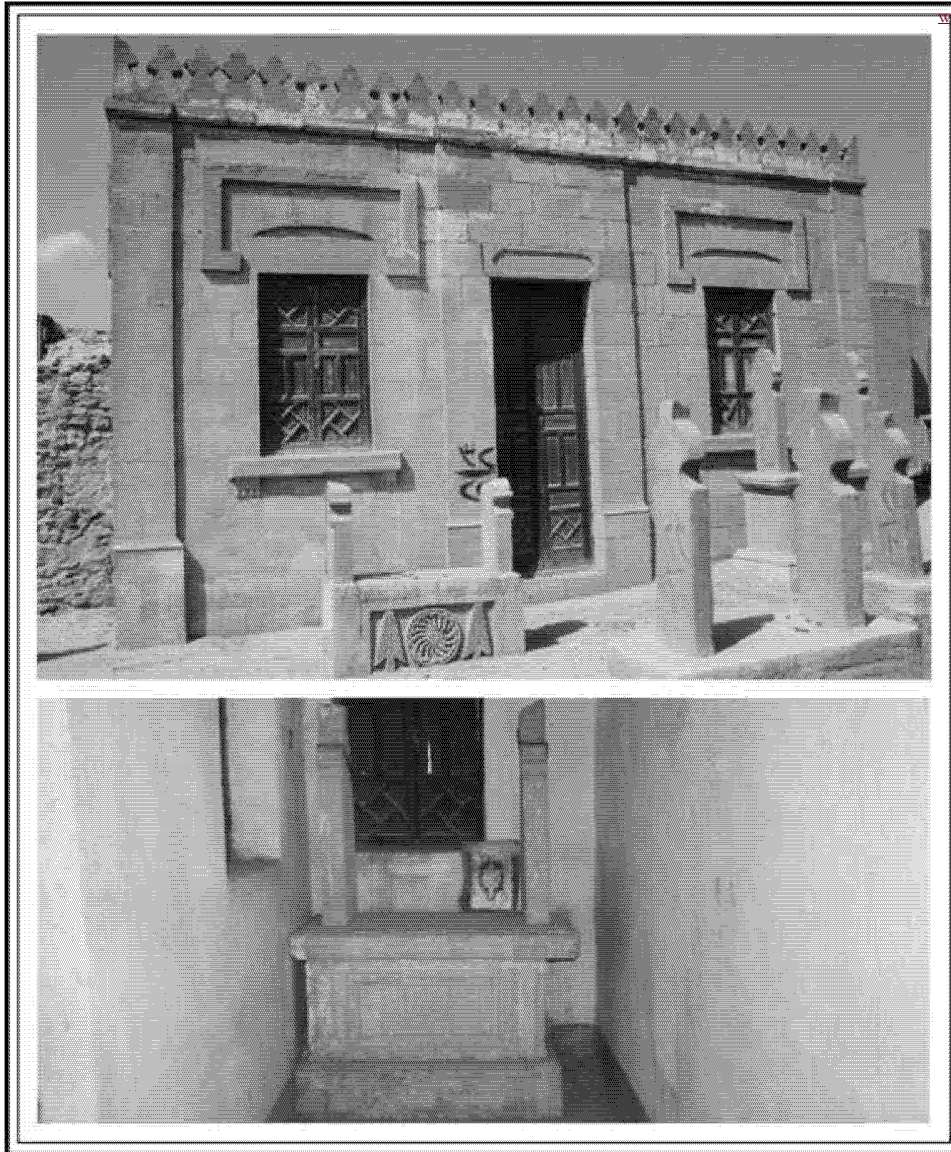
314. *Commentaire sur saint Jean*, 2, 118 : « Οἱ ἅγιοι ζῶντες εἰσι καὶ οἱ ζῶντες ἅγιοι, οὔτε ἄγιου ὄντος ἔξω τῶν ζῶντων οὔτε ζῶντος χρηματίζοντος μόνον καὶ οὐχὶ μετὰ τοῦ ζῆν ἔχοντος καὶ τὸ ἅγιον αὐτὸν τυγχάνειν ». Il est intéressant de noter que la fête de la Toussaint, autrement dit de tous les Vivants, se célèbre un jour avant la fête des morts. D’après Jacques de Voragine (*s.q.*), elle remplaça une commémoration du 13 mai en faveur de la Bienheureuse Vierge Marie et de tous les martyrs. C’est le Pape Grégoire IV qui l’institua au 1<sup>er</sup> novembre « alors que la moisson et les vendanges sont terminées ». Cette précision apparemment anecdotique de *La Légende dorée*, qui fait allusion manifestement au “pain” et au “vin”, marque symboliquement le passage au-delà du temps qui “fauche” après le pressage du “sang des raisins” (cf. *Gen.*, 49, 11). L’auteur de ce précieux recueil raconte que « La fête de tous les saints a été

dempteur martyrisé ne sont à considérer que comme partie prenante d’un juste hommage rendu, si tant est qu’on puisse y parvenir, à l’homme qui fut suscité avant tout pour les philalèthes, autrement dit pour “les épris de vérité”, de même par exemple qu’un saint Luc adresse son Evangile à un excellent Théophile, c’est-à-dire en réalité à tout “aimant Dieu”, ou mieux, tout “aimé de Dieu”<sup>313</sup>. Quant à savoir s’il s’agit d’un hommage rendu à une figure du passé, en guise de réponse, nous laisserons une dernière fois la parole à Origène : « Les saints sont vivants, les vivants sont saints, il n’existe pas de saints en dehors des vivants et nul n’est appelé seulement vivant sans avoir, avec la vie, la sainteté »<sup>314</sup>.

MUHAMMAD VÂLSAN

instituée pour honorer ceux dont on ne célèbre pas la fête, et dont on ne fait pas même la mémoire. » Tous ces saints inconnus ou oubliés ne le sont pas de leur Seigneur et les maîtres de l’ésotérisme islamique citent à propos de la catégorie spirituelle des “Gens du blâme” cette Parole divine : ﴿ Mes Saints (=Mes Amis) sont sous Mes coupes, ne les connaît autre que Moi, أوليائي تحت قبائي لا يعرفهم غيري ﴾ (Jurjânî, *Al-Ta’rîfât*, « al-Malâmiyyah »). Ce “Moi” divin et les pronoms possessifs qui s’y rapportent sont exprimés par la lettre *yâ*, ce qui laisse entendre, d’après ce que nous en avons dit, que “ne les connaît” en réalité que celui qui participe du *yâ*’ ou du Cœur vivant.





Mausolée et tombe d'un vivant, Yahyā 'Abd al-Wâhid,  
Dans la cité des morts au Caire.

للعقل المجرد و القلم المفرد  
أمين الأسرار و فاتح الأنوار  
أساتذنا تحيي عبد الواحد  
ولأتباعه

*A l'intellect dépouillé et au calame singularisé*

*Celui qui est le dépositaire sûr des secrets et qui ouvre aux lumières*

*Notre Maître en enseignement Yahyâ 'Abd al-Wâhid*

*Et à ses suivants*

Hommage rendu en langue arabe par Michel Vâlsan à celui qu'il reconnaît pour Maître,  
et dont nous donnons une traduction.